Cᵗᵉ de Biron

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME HUITIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

1er DÉCEMBRE. — 5e LIVRAISON.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, N. 10.

LONDRES,

CHEZ BAILLIÈRE, 219 REGENT STREET.

1836

TABLE DES MATIÈRES.

I. — NOUVELLES LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. — SIXIÈME LETTRE. — LE JUIF PRISCUS. — FIN DE L'HISTOIRE DE LEUDASTE, par M. **AUGUSTIN THIERRY.**

II. — VISITE A L'ÉCOLE NORMALE PRIMAIRE DE HARLEM, par M. **VICTOR COUSIN.**

III. — CONTEMPLATION, FRAGMENT, par M. **GEORGE SAND.**

IV. — LITTÉRATURE ORIENTALE. — ANTIQUITÉS DE LA PERSE. — TRAVAUX DE M. L. BURNOUF, premier article, par M. **J. J. AMPÈRE.**

V. — LES HUMANITAIRES, LETTRE DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARE AU DIRECTEUR DE LA *REVUE DES DEUX MONDES.*

VI. — DE LA MUSIQUE DES FEMMES. — *LA ESMERALDA* DE Mlle BERTIN.

VII. — CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE.

VIII. — CHRONIQUE LITTÉRAIRE, par M. **GUSTAVE PLANCHE.**

NOUVELLES LETTRES

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE,

Scènes du Sixième Siècle.

SIXIÈME LETTRE.

LE JUIF PRISCUS. — SUITE ET FIN DE L'HISTOIRE DE LEUDASTE.[1]

(580. — 583.)

Après l'heureuse issue de l'accusation intentée contre lui, l'évêque de Tours avait repris le cours, un moment troublé, de ses occupations à la fois religieuses et politiques. Non-seulement les affaires de son diocèse et le soin de la police municipale exigeaient de sa part une vigilance de tous les jours ; mais encore des intérêts plus généraux, ceux de l'église gallicane, et ceux de la paix nationale sans cesse rompue entre les rois franks, lui donnaient beaucoup de soucis. Seul, ou en compagnie d'autres évêques, il faisait de fréquens voyages aux diverses résidences qu'habitait successivement la cour de Neustrie ; et dans ce palais de Braine, où il avait comparu comme accusé de lèse-majesté, il ne se voyait

(1) Voyez la livraison du 1er mai.

plus entouré que d'honneurs et de prévenances (1). Le roi Hilperik, pour fêter dignement un pareil hôte, s'étudiait à prendre tous les dehors de la politesse romaine, et à donner des preuves de savoir et de bon goût. Il faisait même à l'évêque des lectures confidentielles de morceaux de sa composition, lui demandant conseil et étalant devant lui, avec une sorte de vanité naïve, ses moindres exercices littéraires.

Ces grossiers essais, fruits d'un caprice d'imitation louable, mais sans portée, parce qu'il était sans suite, effleuraient tous les genres d'études, grammaire, poésie, beaux arts, jurisprudence, théologie; et, dans ses élans d'amour pour la civilisation, le roi barbare passait d'un objet à l'autre avec la pétulance d'esprit d'un écolier inexpérimenté. Le dernier des poètes latins, Fortunatus, avait célébré cette fantaisie royale, comme un grand sujet d'espérance pour les amis de plus en plus découragés de l'ancienne culture intellectuelle (2), mais l'évêque Grégoire, plus morose d'humeur, et moins ébloui par les prestiges de la puissance, ne partageait point de telles illusions. Quelles que fussent sa contenance et ses paroles en recevant les confidences d'auteur du petit-fils de de Chlodowig, il n'éprouvait au fond qu'un mépris amer pour l'écrivain qu'il lui fallait flatter comme roi. Il ne voyait dans les poèmes chrétiens, composés par Hilperik, sur le modèle de ceux du prêtre Sédulius, qu'un fatras de vers informes, *perclus de tous leurs pieds*, et où, faute des premières notions de la prosodie, les syllabes longues étaient mises pour des brèves, et les brèves pour des longues. Quant aux opuscules moins ambitieux, tels que des hymnes ou des parties de messe, Grégoire les tenait pour *inadmissibles*, et parmi les tâtonnemens maladroits de cette rude intelli-

(1) *Gregorii Turon.*, Hist. francor. ecclesiast., lib. V et seq. passim.

(2) Quid? quoscumque etiam regni ditione gubernas,
Doctior ingenio vincis, et ore loquax.....
Cui simul arma favent, et littera constat amore,
Hinc virtute potens, doctus et inde p'aces
Inter utrumque sagax armis et jure probatus
Belliger hinc radias, legifer inde micas.....
Te arma ferunt generi similem, sed littera præfert,
Sic veterum regum par simul atque prior.

(*Fortunati*, Pictav. episc., lib. IX, carm. I, ad Chilpericum regem.)

gence, faisant effort de tous côtés pour se débrouiller elle-même, il ne distinguait pas assez ce qu'il pouvait y avoir de tentatives sérieuses et d'intentions respectables (1).

Guidé par un éclair de vrai bon sens, Hilperik avait songé à rendre possible en lettres latines, l'écriture des sons de la langue germanique; dans ce but, il imagina d'ajouter à l'alphabet quatre caractères de son invention, parmi lesquels il y en avait un affecté à la prononciation qu'on a depuis rendue par le double *w*. Les noms propres d'origine tudesque devaient ainsi recevoir, dans les textes écrits en latin, une orthographe exacte et fixe. Mais ni ce résultat cherché plus tard à grand'peine, ni les mesures prises dès-lors pour l'obtenir, ne paraissent avoir trouvé grace aux yeux de l'évêque trop difficile, ou trop prévenu. Il ne fit guère que sourire de pitié en voyant un potentat de race barbare montrer la prétention de rectifier l'alphabet romain et ordonner, par des lettres adressées aux comtes des villes et aux sénats municipaux, que, dans toutes les écoles publiques, les livres employés à l'enseignement fussent grattés à la pierre ponce et récrits selon le nouveau système (2).

Une fois, le roi Hilperik ayant pris à part l'évêque de Tours, comme pour une affaire de la plus grande importance, fit lire devant lui, par l'un de ses secrétaires, un petit traité qu'il venait d'écrire sur de hautes questions théologiques. La principale thèse soutenue dans ce livre singulièrement téméraire était que la sainte Trinité ne devait point être désignée par la distinction des personnes, et qu'il fallait ne lui donner qu'un nom, celui de Dieu; que c'était une chose indigne que Dieu reçût la qualification de personne comme un homme de chair et d'os; que celui qui est le

(1) Scripsit alios libros idem rex versibus quasi sedulium secutus: sed versiculi illi nulli penitus metricæ conveniunt rationi. (*Greg. Turon.*, Hist. francor. ecclesiast., lib. V. Apud script. rerum francic., tom. II, pag. 260.) — Confecitque duos libros, quasi sedulium meditatus quorum versiculi debiles nullis pedibus subsistere possunt, in quibus dum non intelligebat, pro longis syllabas breves posuit, et pro brevibus longas statuebat: et alia opuscula, vel hymnos, sive missas, quæ nulla ratione suscipi possunt. (*Ibid.*, lib. VI, pag. 291.)

(2) Addidit autem et litteras litteris nostris, id est Ω, sicut Græci habent, Æ, THE, VUI, quorum characteres subscripsimus. Hi sunt Ω, Ψ, Z, Δ. Et misit epistolas in universas civitates regni sui, ut sic queri docerentur; ac libri antiquitus scripti, planati pumice rescriberentur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. V, pag. 260.) — Nullumque se asserebat esse prudentiorem. (*Ibid.*, lib. VI, pag. 291.)

père est le même que le fils, et le même que le Saint-Esprit; et que celui qui est l'Esprit-Saint, est le même que le père, et le même que le fils; que c'est ainsi qu'il apparut aux patriarches et aux prophètes, et qu'il fut annoncé par la loi (1). Aux premiers mots de ce nouveau symbole de foi, Grégoire fut saisi intérieurement d'une violente agitation, car il reconnut avec horreur l'hérésie de Sabellius, la plus dangereuse de toutes après celle d'Arius, parce que, comme cette dernière, elle semblait s'appuyer sur une base rationnelle (2). Soit que le roi eût puisé dans ses lectures la doctrine qu'il renouvelait, soit qu'il y fût arrivé de lui-même par abus de raisonnement, il était alors aussi convaincu de tenir la vérité du dogme chrétien, que glorieux de l'avoir savamment exposée. Les signes de répugnance de plus en plus visibles qui échappaient à l'évêque le surprirent et l'irritèrent au dernier point. Mêlant à la vanité du logicien qui croit avoir pleinement raison le despotisme du maître qui ne souffre pas qu'on lui résiste, il prit le premier la parole, et dit d'un ton brusque : « Je veux que vous « croyiez cela, toi et les autres docteurs de l'église (3). »

A cette déclaration impérieuse, Grégoire, rappelant en lui-même son calme et sa gravité habituelle, répondit : « Très pieux roi, il « convient que tu abandonnes cette erreur, et que tu suives la « doctrine que nous ont laissée les apôtres, et après eux les pères « de l'église, qu'Hilaire, évêque de Poitiers, et Eusèbe, évêque de « Verceil, ont enseignée, et que toi-même tu as confessée au bap- « tême (4). » — « Mais, répliqua Hilperik avec une mauvaise humeur qui allait toujours croissant, il est manifeste qu'Hilaire et Eusèbe « ont été, sur ce point, fortement opposés l'un à l'autre. » L'objection était embarrassante, et Grégoire sentit qu'il venait de se placer lui-même sur un mauvais terrain. Pour éluder la difficulté d'une réponse directe, il reprit en ces termes : « Tu dois prendre

(1) Per idem tempus Chilpericus rex scripsit indiculum, ut sancta Trinitas non in personarum distinctione, sed tantùm Deus nominaretur : adserens indignum esse, ut Deus persona, sicut homo carneus, nominaretur.... Cumque hæc mihi recitari jussisset ait..... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. V, pag. 259.)

(2) V. Fleury. Hist. ecclesiast., tom. II, pag. 338.

(3) Sic, inquit, volo ut tu, et reliqui doctores ecclesiarum credatis. (*Greg. Turon.* Hist. lib. V, pag. 259.)

(4) Cui ego respondi : Hac credulitate relicta, pie rex, hoc te oportet sequi quod nobis, post apostolos alii doctores ecclesiæ reliquerunt..... (*Ibid.*)

« garde de proférer des paroles qui offensent Dieu ou ses « saints (1); » et passant à une exposition de la croyance orthodoxe telle qu'il aurait pu la prononcer du haut de la chaire, il ajouta : « Sache qu'à les considérer dans leurs personnes, autre est le père, « autre le fils, autre le Saint-Esprit. Ce n'est point le père qui s'est « fait chair, non plus que le Saint-Esprit, c'est le fils, afin que, « pour la rédemption des hommes, celui qui était fils de Dieu de-« vînt aussi fils d'une vierge. Ce n'est point le père qui a souffert « la passion, ce n'est pas l'Esprit-Saint, c'est le fils, afin que celui « qui s'était fait chair en ce monde, fût offert en sacrifice pour le « monde. Quant aux personnes dont tu parles, ce n'est point cor-« porellement, mais spirituellement qu'elles doivent s'entendre; et « ainsi, bien qu'en réalité elles soient au nombre de trois, il n'y « a en elles qu'une seule gloire, une seule éternité, une seule puis-« sance (2). »

Cette espèce d'instruction pastorale fut interrompue par le roi, qui, ne voulant plus rien écouter, s'écria avec emportement : « Je « ferai lire cela à de plus savans que toi, et ils seront de mon « avis (3). » Grégoire fut piqué du propos, et s'animant de son côté jusqu'à l'oubli de la circonspection, il repartit : « Il n'y aura pas « un homme de savoir et de sens, il n'y aura qu'un fou qui veuille « jamais admettre ce que tu proposes (4). » L'on ne peut dire ce qui se passa alors dans l'ame de Hilperik, il quitta l'évêque sans prononcer une parole, mais un frémissement de colère fit voir que le roi lettré et théologien n'avait rien perdu de la violence d'humeur de ses ancêtres. Quelques jours après, il fit l'essai de son livre sur Salvius, évêque d'Alby, et cette seconde tentative n'ayant pas mieux réussi que la première, il se découragea aussitôt, et abandonna ses opinions sur la nature divine, avec autant de facilité qu'il avait d'abord mis d'obstination à les soutenir (5).

(1) Observare te convenit, neque Deum, neque sanctos ejus habere offensos. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. V, pag. 259.)

(2) Nam scias, quia in persona aliter Pater, aliter Filius, aliter Spiritus sanctus. Non Pater adsumsit carnem, neque Spiritus sanctus, sed Filius..... De personis verò quod ais, non corporaliter, sed spiritaliter sentiendum est..... (*Ibid.*)

(3) At ille commotus ait : Sapientioribus te hæc pandam, qui mihi consentiant. (*Ibid.*)

(4) Et ego : Nunquam erit sapiens, sed stultus qui hæc quæ proponis sequi voluerit. (*Ibid.*)

(5) Ad hæc ille frendens siluit. Non post multos verò dies adveniente Salvio Albigensi

Il ne restait plus aucun vestige de cette grave dissidence, lorsqu'en l'année 581, le roi Hilperik choisit pour habitation d'été le domaine de Nogent, sur les bords de la Marne près de son confluent avec la Seine. L'évêque de Tours, parfaitement réconcilié, vint saluer le roi à sa nouvelle demeure; et pendant qu'il y séjournait, un grand évènement fit diversion à la monotonie habituelle de la vie intérieure du palais (1). Ce fut le retour d'une ambassade envoyée à Constantinople pour féliciter l'empereur Tibère, successeur de Justin-le-Jeune, de son avénement au trône. Les ambassadeurs chargés des présens du nouvel empereur pour le roi Hilperik, étaient revenus en Gaule par mer, mais au lieu de débarquer à Marseille, ville que se disputaient alors le roi Gonthramn et les tuteurs du jeune roi Hildebert, ils avaient préféré, comme plus sûr pour eux, un port étranger, celui d'Agde qui appartenait au royaume des Goths (2). Assailli par une tempête en vue de la côte de Septimanie, leur navire échoua sur des brisans, et tandis qu'eux-mêmes se sauvaient à la nage, toute la cargaison fut pillée par les habitans du pays. Heureusement l'officier qui gouvernait la ville d'Agde au nom du roi des Goths, crut qu'il était de son devoir ou de sa politique d'intervenir, et il fit rendre aux Franks, sinon tout leur bagage, au moins la plus grande partie des riches présens destinés à leur roi (3). Ils arrivèrent ainsi au palais de Nogent à la grande joie de Hilperik, qui s'empressa de faire étaler, devant ses leudes et ses hôtes, tout ce qui venait de lui être remis de la part de l'empereur, en étoffes précieuses, en vaisselle d'or et en ornemens de toute espèce (4).

Parmi un grand nombre d'objets curieux ou magnifiques, ce que l'évêque de Tours considéra avec le plus d'attention, peut-être

episcopo, hæc ei præcepit recenseri..... Quod ille audiens ita respuit, ut si chartam, in qua hæc scripta tenebantur potuisset adtingere in frusta discerperet. Et sic rex ab hâc intentione quievit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. V, pag. 259.)

(1) Tunc ego novigentum villam ad occursum regis abieram. (*Greg. Turon.*, lib. VI, pag. 266.) — *Adriani Valesii*, rerum franc., lib. XI, pag. 123.

(2) Legati Chilperici regis, qui ante triennium ad Tiberium imperatorem abierant, regressi sunt non sine gravi damno atque labore. Nam cùm Massiliensem portum propter regum discordias adire ausi non essent..... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 266.)

(3) Res autem quas undæ littori invexerant incolæ rapuerunt : ex quibus quod melius fuit recipientes, ad Chilpericum regem retulerunt. Multa tamen ex his Agathenses secum retinuerunt. (*Ibid.*)

(4) Multa autem et alia ornamenta quæ à legatis sunt exhibita, ostendit. (*Ibid.*)

parce qu'il se plaisait à y voir un symbole de la souveraineté civilisée, ce furent de grands médaillons d'or portant sur une face, la tête de l'empereur avec cette légende : *Tibère Constantin toujours auguste*, et sur l'autre, un char à quatre chevaux monté par une figure ailée avec ces mots : *Gloire des Romains*. Chaque pièce était du poids d'une livre, et elles avaient été frappées en mémoire des commencemens du nouveau règne (1). En présence de ces splendides produits des arts de l'empire, et de ces signes de la grandeur impériale, le roi de Neustrie, comme s'il eût craint pour lui-même quelque fâcheuse comparaison, se piqua de montrer des preuves de sa propre magnificence. Il fit apporter et placer à côté des présens que contemplaient ses leudes, les uns avec un étonnement naïf, les autres avec des regards de convoitise, un énorme bassin d'or, décoré de pierreries, qui venait d'être fabriqué par son ordre. Ce bassin, destiné à figurer sur la table royale dans les grandes solennités, ne pesait pas moins de cinquante livres (2). A sa vue, tous les assistans se récrièrent d'admiration sur le prix de la matière et sur la beauté du travail. Le roi goûta quelque temps en silence le plaisir que lui causaient ces éloges, puis il dit avec une expression de contentement et d'orgueil : « J'ai fait cela pour « donner de l'éclat et du renom à la nation des Franks, et si Dieu « me prête vie, je ferai encore beaucoup de choses (3). »

Le conseiller et l'agent de Hilperik dans ses projets de luxe royal et dans ses achats d'objets précieux, était un juif de Paris nommé Priscus. Cet homme, que le roi aimait beaucoup, qu'il mandait souvent auprès de lui et avec qui même il descendait jusqu'à une sorte de familiarité, se trouvait alors à Nogent (4). Après avoir donné quelque temps à la surveillance des travaux, et au recensement des produits agricoles dans son grand domaine sur la Marne, Hilperik eut la fantaisie d'aller s'éta-

(1) Aureos etiam singularum librarum pondere, quos imperator misit, ostendit, habentes ab una parte iconem imperatoris pictam, et scriptum in circulo, TIBERII CONSTANTINI PERPETUI AUGUSTI : ab alia verò parte habentes quadrigam et ascensorem, continentesque scriptum, GLORIA ROMANORUM. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 266.)

(2) Ibique nobis rex missorium magnum, quod ex auro gemmisque fabricaverat in quinquaginta librarum pondere ostendit. (*Ibid.*)

(3) Ego hæc ad exornandam atque nobilitandam Francorum gentem feci. Sed et plurima adhuc, si vita comes fuerit, faciam. (*Ibid.*)

(4) Judæus quidam, Priscus nomine, qui ei ad species coëmendas familiaris erat....... (*Ibid.*, pag. 267.)

blir à Paris, soit dans l'ancien palais impérial, dont les débris subsistent encore, soit dans un autre palais moins vaste, bâti au dedans des murs de la Cité, à la pointe occidentale de l'île. Le jour du départ, au moment où le roi donnait l'ordre d'atteler les chariots de bagage dont il devait suivre la file à cheval avec ses leudes, l'évêque Grégoire vint prendre congé de lui, et pendant que l'évêque faisait ses adieux, le juif Priscus arriva pour faire aussi les siens (1). Hilperik, qui ce jour-là était en veine de bonhommie, prit en badinant le juif par les cheveux, et le tirant doucement pour lui faire incliner la tête, il dit à Grégoire : « Viens, « prêtre de Dieu, et impose-lui les mains (2). »

Comme Priscus se défendait et reculait avec effroi devant une bénédiction qui, selon sa croyance, l'eût rendu coupable de sacrilége, le roi lui dit : « Oh ! esprit dur, race toujours incrédule « qui ne comprend pas le fils de Dieu que lui a promis la voix de « ses prophètes, qui ne comprend pas les mystères de l'église « figurés dans ses sacrifices (3) ! » En proférant cette exclamation, Hilperik lâcha les cheveux du juif et le laissa libre; aussitôt celui-ci, revenu de sa frayeur, et rendant attaque pour attaque, répondit : « Dieu ne se marie pas, il n'en a aucun besoin, il ne lui naît « point de progéniture, et il ne souffre point de compagnon de sa « puissance, lui qui a dit par la bouche de Moïse : *Voyez, voyez, je « suis le Seigneur, et il n'y a pas d'autre Dieu que moi ! C'est moi qui « fais mourir et qui fais vivre, moi qui frappe et qui guéris* (4). »

Loin de se sentir indigné d'une telle hardiesse de paroles, le roi Hilperik fut charmé que ce qui d'abord n'avait été qu'un jeu lui fournît l'occasion de faire briller dans une controverse en règle, sa science théologique, pure, cette fois, de tout reproche d'hérésie. Prenant l'air grave et le ton reposé d'un docteur ecclésiastique instruisant des catéchumènes, il répliqua : « Dieu a engendré

(1) Igitur Chilpericus rex..... impedimenta moveri præcipiens Parisius venire disponit. Ad quem cùm jam valedicturus accederem, Judæus advenit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 267.)

(2) Cujus cæsarie rex blandè adprehensa manu, ait ad me, dicens : Veni, sacerdos Dei, et impone manum super eum. (*Ibid.*)

(3) Illo autem renitente, ait rex : O mens dura, et generatio semper incredula, quæ non intelligit Dei Filium sibi prophetarum vocibus repromissum. (*Ibid.*)

(4) Judæus ait : Deus non eget conjugio, neque prole ditatur, neque ullum consortem regni habere patitur..... (*Ibid.*)

« spirituellement de toute éternité un fils qui n'est pas plus jeune « d'âge que lui, ni moindre en puissance, et dont lui-même a dit : « *Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour.* Ce fils né « avant tous les siècles, il l'a envoyé dans les siècles derniers au « monde, pour le guérir selon ce que dit ton prophète : *Il envoya « son verbe et il les guérit.* Et quand tu prétends qu'il n'engendre « pas, écoute ce que dit ton prophète parlant au nom du Seigneur: « *Moi qui fais enfanter les autres, est-ce que je n'enfanterai pas aussi?* « Or, il entend cela du peuple qui devait renaître en lui par la « foi (1). » Le juif, de plus en plus enhardi par la discussion, repartit : « Est-il possible que Dieu ait été fait homme, qu'il soit né d'une « femme, qu'il ait subi la peine des verges et qu'il ait été condamné « à mort (2) ? »

Cette objection, qui s'adressait à ce que le raisonnement humain a de plus élémentaire, et pour ainsi dire de plus grossier, toucha l'esprit du roi par l'un de ses côtés faibles; il parut étonné, et ne trouvant rien à répondre, il demeura silencieux. C'était pour l'évêque de Tours le moment d'intervenir (3) : « Si le fils de Dieu, « dit-il à Priscus, si Dieu lui-même s'est fait homme, c'est à cause « de nous, et nullement par une nécessité qui lui fût propre; car il « ne pouvait racheter l'homme des chaînes du péché et de la servi- « tude du diable, qu'en se revêtant de l'humanité. Je ne prendrai « pas mes témoignages des évangiles et des apôtres auxquels tu « ne crois pas, mais de tes livres mêmes, afin de te percer de ta « propre épée, comme on dit qu'autrefois David tua Goliath (4). « Apprends donc d'un de tes prophètes que Dieu devait se faire « homme, *Dieu est homme*, dit-il, *et qui ne le connaît pas?* et ailleurs: « *C'est lui qui est notre Dieu, et il n'y en a pas d'autre que lui*; *c'est « lui qui a trouvé toutes les voies de la science, et qui l'a donnée à Jacob*

(1) Ad hæc rex ait : Deus ab Spiritali utero Filium genuit sempiternum, non ætate juniorem, non potestate minorem de quo ipse ait..... Quod autem ais, quia ipse non generet audi prophetam tuum dicentem ex voce dominicâ... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 267.) — Psal. 109-3. — Psal. 106-20. — Isaïe, 66-9.

(2) Ad hæc Judæus respondit : Numquid Deus homo fieri potuit, aut de muliere nasci verberibus subdi, morte damnari ? (*Ibid.*)

(3) Ad hæc rege tacente, in medium me ingerens dixi..... (*Ibid.*)

(4) Ut Deus, Dei Filius, homo fieret, non suæ, sed nostræ necessitatis exstitit causa... Ego verò non de evangeliis et apostolo, quæ non credis, sed de tuis libris testimonia præbens, proprio te mucrone confodiam, sicut quondam David Goliam legitur trucidasse. (*Ibid.*)

« *son serviteur et à Israël son bien-aimé; après cela il a été vu sur la « terre et il a vécu avec les hommes.* Sur ce qu'il est né d'une vierge, « écoute pareillement ton prophète lorsqu'il dit : *Voici qu'une vierge « concevra et qu'elle enfantera un fils à qui l'on donnera le nom d'Emma- « nuel, c'est-à-dire Dieu avec nous.* Et sur ce qu'il devait être « battu de verges, percé de clous et soumis à d'autres peines igno- « minieuses, un autre prophète a dit : *Ils ont percé mes mains et « mes pieds, et ils se sont partagé mes vêtemens.* Et encore : *Ils m'ont « donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont abreuvé « de vinaigre* (1). »

« — Mais, répliqua le juif, qu'est-ce qui obligeait Dieu à souffrir « de pareilles choses? » L'évêque put voir à cette demande qu'il avait été peu compris, et peut-être mal écouté; cependant il reprit, sans témoigner aucune impatience (2) : « Je te l'ai déjà dit; « Dieu créa l'homme innocent, mais, circonvenu par les ruses du « serpent, l'homme prévariqua contre l'ordre de Dieu, et pour « cette faute, expulsé du séjour du paradis, il fut assujetti aux « labeurs de ce monde. C'est par la mort du Christ, fils unique de « Dieu, qu'il a été réconcilié avec le père (3). »

« — Mais, répliqua encore le juif, est-ce que Dieu ne pouvait « pas envoyer des prophètes ou des apôtres pour ramener l'homme « dans la voie du salut, sans que lui-même s'humiliât jusqu'à être « fait chair (4)? » L'évêque, toujours calme et grave, répondit : « Le genre humain n'a cessé de pécher dès le commencement : ni « l'inondation du déluge, ni l'incendie de Sodôme, ni les plaies de « l'Égypte, ni le miracle qui a ouvert les eaux de la mer Rouge « et celles du Jourdain, rien de tout cela n'a pu l'effrayer. Il a « toujours résisté à la loi de Dieu, il n'a point cru les prophètes, « et non-seulement il n'a point cru, mais il a mis à mort ceux qui « venaient lui prêcher la pénitence. Ainsi donc, si Dieu lui-même

(1) Igitur quod homo futurus esset, audi prophetam tuum..... Quòd autem de Virgine nascitur audi similiter prophetam tuum dicentem. *Greg. Turon*, Hist., lib. VI, pag. 267. — Baruch., 3-36-37-38. — Isai., 7-14. — Psal., 21-17. — Psal., 68-22.

(2) Judæus respondit : Quæ Deo fuit necessitas, ut ista pateretur? Cui ego..... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 268.)

(3) Jam dixi tibi, Deus hominem creavit innoxium, sed astu serpentis circumventus... (*Ibid.*)

(4) Non poterat Deus mittere prophetas aut apostolos, qui eum ad viam revocarent salutis, nisi ipse humiliatus fuisset in carne? (*Ibid.*)

« n'était descendu pour le racheter, nul autre n'eût pu accomplir « l'œuvre de cette rédemption (1). Nous avons été régénérés par « sa naissance, lavés par son baptême, guéris par ses blessures, « relevés par sa résurrection, glorifiés par son ascension, et pour « nous faire entendre qu'il devait venir apportant le remède à nos « maux, un de tes prophètes a dit : *Nous sommes redevenus sains par « ses meurtrissures.* Et ailleurs : *Il portera nos péchés, et il priera pour « les violateurs de la loi.* Et encore : *Il sera mené à la mort comme une « brebis qu'on va égorger; il demeurera en silence sans ouvrir la bouche, « comme l'agneau est muet devant celui qui le tond; il est mort dans « les douleurs, condamné par jugement. Qui racontera sa génération? « Son nom est le Seigneur des armées.* Jacob lui-même, de qui tu te « vantes d'être issu, bénissant son fils Juda, lui dit comme s'il « eût parlé au Christ, fils de Dieu : *Les enfans de votre père vous « adoreront. Juda est un jeune lion; vous vous êtes levé, mon fils, pour « aller à la proie, et vous vous êtes couché pour dormir comme un lion; « qui osera le réveiller* (2)*?...* »

Ces discours, logiquement peu suivis, mais empreints, dans leur désordre, d'un certain caractère de grandeur, ne produisirent aucun effet sur l'esprit du juif Priscus. Il cessa de soutenir la dispute, mais sans se montrer aucunement ébranlé dans sa croyance (3). Quand le roi vit qu'il se taisait de l'air d'un homme qui ne veut rien céder, il se tourna vers l'évêque de Tours et dit : « Saint prêtre, que ce malheureux se passe de ta bénédiction, moi « je te dirai ce que Jacob disait à l'ange avec lequel il s'entrete- « nait : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni* (4). » Après ces paroles, qui ne manquaient ni de grâce ni de dignité, Hilperik demanda de l'eau pour que l'évêque et lui se lavassent

(1) Ad hæc ego : A principio genus semper deliquit humanum, quem nunquam terruit nec submersio diluvii, nec incendium Sodomæ , nec plagæ Egypti... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 268.)

(2) Quod autem morbis nostris mederi venturus erat, propheta tuus ait..... De hoc et Jacob ille, de cujus te jactas venisse generatione, in illa filii sui Judæ benedictione, quasi ad ipsum Christum Filium Dei loquens, ait... (*Ibid.*) — Isai., 53-5. — *Ibid*, 12. — *Ibid.*, 7-8. — *Ibid.*, 54-5. — Genes., 49, 8 et 9. — *Ibid.*, 12.

(3) Hæc et alia nobis dicentibus, nunquam compunctus est miser ad credendum. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 268.)

(4) Tunc rex silente illo, cùm videret eum his sermonibus non compungi, ad me conversus, postulat ut accepta benedictione discederet, ait enim : Dicam, inquit, tibi, ô sacerdos, quod Jacob dixit ad Angelum... (*Ibid.* — Genes., 32-26.

les mains; et lorsque tous deux se furent lavés, Grégoire, posant sa main droite sur la tête du roi, prononça la bénédiction au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (1).

Il y avait là, sur une table, du pain, du vin, et probablement aussi différens mets destinés à être offerts aux personnes de marque qui venaient faire au roi leurs salutations de départ. Suivant les règles de la politesse franke, Hilperik invita l'évêque de Tours à ne pas se séparer de lui sans avoir pris quelque chose à sa table. L'évêque prit un morceau de pain, fit dessus le signe de la croix, puis, l'ayant rompu en deux parts, il en garda une, et présenta l'autre au roi, qui mangea debout avec lui. Ensuite, tous les deux s'étant versé un peu de vin, ils burent ensemble, en se disant adieu (2). L'évêque se disposa à reprendre la route de son diocèse; le roi monta à cheval au milieu de ses leudes et de ses gens de service, escortant, avec eux, le chariot couvert qui portait la reine et sa fille Rigonthe. C'était à ces deux personnes que se trouvait alors réduite la famille royale de Neustrie, naguère si nombreuse. Les trois fils de Hilperik et de Frédégonde étaient morts l'année précédente, emportés par une épidémie. Le dernier des fils d'Audowere avait péri presque en même temps par une catastrophe sanglante, dont les sombres détails feront le sujet du prochain récit (3).

Cette scène de controverse religieuse, si bizarrement provoquée par un trait de badinage, avait, à ce qu'il semble, laissé une forte impression dans l'esprit du roi Hilperik. Durant son séjour à Paris, il ne put s'empêcher de réfléchir profondément à l'impossibilité de convaincre les juifs et de les attirer dans le sein de l'Église en raisonnant avec eux. Ces réflexions continuèrent même de le préoccuper au milieu de grands embarras politiques, et des soins de la guerre de conquête qu'il poursuivait sur sa frontière du midi (4). Elles eurent pour résultat, en l'année 582, une préception royale qui ordonnait que tous les juifs domiciliés à Paris

(1) Et hæc dicens, aquam manibus porrigi jubet, quibus ablutis facta oratione... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 268.)

(2) Accepto pane gratias Deo agentes et ipsi accepimus, et regi porreximus, haustoque mero vale dicentes discessimus. (*Ibid.*)

(3) Rex verò ascenso equite Parisius est regressus, cum conjuge et filia, et omni familia sua. (*Ibid.*)

(4) Voir la IIIe et la Ve de ces Lettres.

fussent baptisés. Ce décret, adressé, dans le style ordinaire, au comte ou au juge de la ville, se terminait par une formule de l'invention du roi, formule vraiment barbare, qu'il avait coutume d'employer, tantôt comme une sorte d'épouvantail, tantôt avec l'intention sérieuse de s'y conformer à la lettre : « *Si quelqu'un « méprise notre ordonnance, qu'on le châtie en lui crevant les yeux* (1). »

Frappés de terreur, les juifs obéirent et allèrent à l'église recevoir l'instruction chrétienne. Le roi se fit une gloire puérile d'assister, en grande pompe, aux cérémonies de leur baptême (2), et même de tenir sur les fonts plusieurs de ces convertis par force. Un homme, pourtant, osa lui résister et refuser de faire abjuration ; ce fut ce même Priscus, dont la défense logique avait été si opiniâtre. Hiperik se montra patient ; il tenta de nouveau sur l'esprit du raisonneur qui lui avait tenu tête les moyens de persuasion (3) ; mais, après une conférence inutile, irrité de voir, pour la seconde fois, son éloquence en défaut, il s'écria : « S'il ne veut « pas croire de bon gré, je le ferai bien croire malgré lui (4). » Le juif Priscus, jeté alors en prison, ne perdit pas courage. Profitant avec adresse de l'intime connaissance qu'il avait du caractère du roi, il le prit par son faible, et lui fit offrir de riches présens, à condition d'obtenir en échange un peu de répit. Son fils, disait-il, devait prochainement épouser une juive de Marseille, il ne lui fallait que le temps de conclure ce mariage, après quoi il se soumettrait comme les autres, et changerait de religion (5). Que le prétexte fût vrai et la promesse sincère, Hilperik s'en inquiéta peu, et l'appât de l'or calmant tout à coup sa manie de prosélytisme, il fit mettre son marchand juif en liberté. Ainsi Priscus demeura seul pur d'apostasie et calme de conscience parmi ses

(1) Rex verò Chilpericus multos Judæorum eo anno baptizari præcepit (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 275.) — et in præceptionibus, quas ad judices pro suis utilitatibus dirigebat, hæc addebat : Si quis præcepta nostra contemserit, oculorum avulsione mulctetur. (*Ibid.*, pag. 291.)

(2) Ex quibus plures excipit è sancto lavacro. (*Ibid.*, pag. 275.)

(3) Priscus verò ad cognoscendam veritatem nulla penitùs potuit ratione deflecti. (*Ibid.* pag. 276.)

(4) Tunc iratus rex jussit eum custodiæ mancipari, scilicet ut quem credere voluntariè non poterat, saltem credere faceret vel invitum. (*Ibid.*)

(5) Sed ille datis quibusdam muneribus spatium postulat, donec filius ejus Massiliensem Hebræam accipiat : pollicetur dolosè se deinceps quæ rex jusserat impleturum. (*Ibid.*)

co-religionnaires, qui, agités en sens divers par le remords et par la crainte, s'assemblaient secrètement pour célébrer le jour du sabbat, et, le lendemain, assistaient comme chrétiens aux offices de l'église (1).

Parmi ceux des nouveaux convertis que le roi Hilperik avait honorés de la faveur de sa paternité spirituelle, se trouvait un certain Phatir, originaire du royaume des Burgondes, et récemment établi à Paris. Cet homme, d'un caractère sombre, n'eut pas plutôt abjuré la foi de ses ancêtres, qu'il en conçut un profond regret; le sentiment de l'opprobre où il se voyait tombé lui devint bientôt insupportable. L'amertume de ses pensées se tourna en jalousie violente contre Priscus, qui, plus heureux que lui, pouvait marcher la tête haute, exempt de la honte et du tourment qui rongent le cœur d'un apostat (2). Cette haine, nourrie sourdement, s'accrut jusqu'à la frénésie, et Phatir résolut d'assassiner celui dont il enviait le bonheur. Chaque jour de sabbat, Priscus allait accomplir en secret les rites du culte judaïque, dans une maison écartée au sud de la ville, sur l'une des deux voies romaines qui partaient du même point, à peu de distance du petit pont. Phatir forma le projet de l'attendre au passage, et, menant avec lui ses esclaves armés de poignards et d'épées, il se posta en embuscade sur une place qui était le parvis de la basilique de Saint-Julien. Le malheureux Priscus, ne se doutant de rien, suivit sa route ordinaire; selon l'usage des juifs qui se rendaient au temple, il n'avait sur lui aucune espèce d'armes, et portait noué autour de son corps, en guise de ceinture, le voile dont il devait se couvrir la tête durant la prière et le chant des psaumes (3). Quelques-uns de ses amis l'accompagnaient, mais ils étaient, comme lui, sans moyens de défense. Dès que Phatir les vit à sa portée, il tomba sur eux, l'épée à la main, suivi de ses esclaves, qui, animés de la fureur de leur maître, frappèrent sans

(1) Nonnulli tamen eorum corpore tantùm, non corde abluti, ad ipsam quam priùs perfidiam habuerant, Deo mentiti regressi sunt, ità ut et sabbatum observare, et diem dominicum honorare viderentur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 275-276.)

(2) Intereà oritur intentio inter illum et Phatirem ex Judæo conversum qui jam regis filius erat ex lavacro. (*Ibid.*, pag. 276.)

(3) Cùmque die sabbati Priscus præcinctus orario, nullum in manus ferens ferramentum, Mosaicas leges quasi impleturus secretiora competeret... (*Ibid.*)

distinction de personnes, et firent un même carnage du juif Priscus et de ses amis. Les meurtriers, gagnant aussitôt l'asile le plus sûr et le plus proche, se réfugièrent ensemble dans la basilique de Saint-Julien (1).

Soit que Priscus jouît parmi les habitans de Paris d'une grande considération, soit que la vue des cadavres gisant sur le pavé eût suffi pour soulever l'indignation publique, le peuple s'ameuta sur le lieu où ces meurtres venaient d'être commis, et une foule considérable, poussant des cris de mort contre les assassins, cerna de tous côtés la basilique. L'alarme fut telle parmi les clercs, gardiens de l'église, qu'ils envoyèrent en grande hâte au palais du roi, demander protection et des ordres sur ce qu'ils devaient faire. Hilperik fit répondre qu'il voulait que son filleul Phatir eût la vie sauve, mais que les esclaves devaient tous être mis hors de l'asile et punis de mort. Ceux-ci, fidèles jusqu'au bout au maître qu'ils avaient servi dans le mal comme dans le bien, le virent, sans murmurer, s'évader seul par le secours des clercs, et ils se préparèrent à mourir (2).

Pour échapper aux souffrances dont les menaçait la colère du peuple, et à la torture qui, judiciairement, devait précéder leur supplice, ils résolurent, d'un accord unanime, que l'un d'entre eux tuerait les autres, puis se tuerait lui-même de son épée, et ils nommèrent par acclamation celui qui devait faire l'office de bourreau. L'esclave exécuteur de la volonté commune frappa ses compagnons l'un après l'autre, mais, quand il se vit seul debout, il hésita à tourner le fer contre sa poitrine (3). Un vague espoir d'évasion, ou la pensée de vendre au moins chèrement sa vie, le poussa à s'élancer hors de la basilique, au milieu du peuple ameuté. Brandissant son épée d'où le sang dégouttait, il tenta de se faire jour à travers la foule; mais, après quelques momens de lutte, il fut écrasé par le nombre, et périt cruellement

(1) Subitò Phatir adveniens, ipsum gladio cum sociis qui aderant jugulavit. Quibus interfectis, ad basilicam sancti Juliani cum pueris suis, qui ad propinquam plateam erant, confugit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 276.)

(2) Cùmque ibidem residerent, audiunt quod rex dominum vita excessum famulos tamquam malefactores à basilica tractos, juberet interfici. (*Ibid.*)

(3) Tunc unus ex his evaginato gladio, domino suo jam fugato, socios suos interficit. (*Ibid.*)

mutilé (1). Phatir sollicita du roi, pour sa propre sûreté, la permission de retourner dans le pays d'où il était venu; il partit pour le royaume de Gonthramn, mais les parens de Priscus se mirent en route sur ses traces, l'atteignirent, et, par sa mort, vengèrent celle de leur parent (2).

Pendant que ces choses se passaient à Paris, vers la fin de l'année 582, un évènement inattendu mit en rumeur la ville de Tours, assez paisible depuis trois ans, sous le gouvernement de son nouveau comte, Eunonius. Leudaste, l'ex-comte, y reparut, non plus d'une façon mystérieuse, mais publiquement, avec ses airs habituels de confiance et de présomption. Il était porteur d'un édit royal qui lui accordait la faculté de faire revenir sa femme d'exil, de rentrer dans ses biens immeubles, et d'habiter son ancien domicile (3). Cette faveur, qui lui semblait le premier pas vers une fortune nouvelle, il la devait aux sollicitations des nombreux amis qu'il comptait à la cour, parmi les chefs de race franke, dont le caractère turbulent sympathisait avec le sien.

Durant près de deux ans, ils n'avaient cessé d'obséder de leurs instances, tantôt le roi Hilperik, tantôt les évêques du concile de Braine, tantôt Frédégonde elle-même, devenue plus accessible à leur influence depuis la mort des trois fils sur lesquels s'appuyait sa fortune. Cédant à un besoin de popularité, et faisant plier, devant l'intérêt du moment, sa haine et ses désirs de vengeance, elle consentit, pour sa part, à ce que l'homme qui l'avait accusée d'adultère fût relevé de l'excommunication prononcée contre lui. Sur cette parole d'oubli et de pardon, les amis de Leudaste se mirent en campagne pour solliciter plus vivement l'indulgence des évêques. Ils allèrent de l'un à l'autre, les priant d'apposer leur nom au bas d'un écrit, sous forme de lettre pastorale, qui portait que le condamné de Braine serait reçu, dorénavant, dans la paix de l'église et dans la communion chrétienne. On parvint à recueillir, de cette manière, l'adhésion et les signatures d'un

(1) Ipse postmodùm cum gladio de basilica egressus; sed inruente super se populo, crudeliter interfectus est. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 276.)

(2) Phatir autem accepta licentia, ad regnum Guntchramni, undè venerat, est regressus : sed non post multos dies à parentibus Prisci interfectus est. (*Ibid.*)

(3) Leudastes in Turonicum cum præcepto regis advenit, ut uxorem reciperet, ibique commoraretur. (*Ibid.*, pag. 282.)

assez grand nombre d'évêques; mais, soit par une sorte de discrétion, soit par crainte de ne pas réussir, aucune démarche ne fut faite auprès de celui que Leudaste avait voulu ruiner par ses accusations mensongères.

Aussi Grégoire fut-il singulièrement surpris d'apprendre que son plus grand ennemi, excommunié par un concile et proscrit par le roi, revenait, avec une lettre de grâce, habiter le territoire de Tours. Il le fut encore davantage, lorsqu'un envoyé de Leudaste vint lui présenter la lettre signée par les évêques, et le prier de consentir avec eux à la levée de l'excommunication (1). Soupçonnant quelque nouvelle fraude inventée pour le compromettre, il dit au messager : « Peux-tu me montrer aussi des lettres de la « reine, à cause de laquelle, surtout, il a été séparé de la commu- « nion chrétienne? » La réponse fut négative, et Grégoire reprit: « Quand j'aurai vu des ordres de la reine, je le recevrai sans re- « tard, dans ma communion (2). » Le prudent évêque ne s'en tint pas à ces paroles; il fit partir un exprès chargé d'aller s'informer, en son nom, de l'authenticité de la pièce qui lui avait été présentée, et des intentions de la reine Frédégonde. Celle-ci répondit à ses demandes par une lettre ainsi conçue : « Pressée par beaucoup « de gens, je n'ai pu faire autrement que de lui permettre de se « rendre à Tours; maintenant je te prie de ne point lui accorder ta « paix, et de ne point lui donner de ta main les eulogies, jusqu'à ce « que nous ayons pleinement avisé à ce qu'il convient de faire (3). »

L'évêque Grégoire connaissait le style de Frédégonde; il vit clairement qu'il s'agissait pour elle, non de pardon, mais de vengeance et de meurtre (4). Oubliant ses propres griefs, il eut compassion de l'homme qui naguère avait comploté sa ruine et qui

(1) Sed et nobis epistolam sacerdotum manu subscriptam detulit, ut in communionem acciperetur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.)

(2) Sed quoniam litteras reginæ non vidimus, cujus causa maximè à communione remotus fuerat, ipsum recipere distuli, dicens: Cùm reginæ mandatum suscepero, tunc eum recipere non morabor. (*Ibid.*)

(3) Intereà ad eam dirigo: quæ mihi scripta remisit, dicens: Compressa à multis aliud facere non potui, nisi ut eum abire permitterem; nunc autem rogo, ut pacem tuam non mereatur, neque eulogias de manu tua suscipiat, donec à nobis quid agi debeat plenius pertractetur. (*Ibid.*) — Sur la distribution des eulogies aux personnes non excommuniées, voir la IIIe de ces Lettres.

(4) At ego hæc scripta relegens timui ne interficeretur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.)

allait se livrer lui-même, faute de jugement et de prudence. Il fit venir le beau-père de Leudaste, et lui montrant ce billet d'un laconisme sinistre, il le conjura de faire en sorte que son gendre usât de circonspection et se tînt caché de nouveau jusqu'à ce qu'il fût bien sûr d'avoir adouci l'esprit de la reine (1). Mais ce conseil inspiré par la charité évangélique fut mal compris et mal reçu; Leudaste, jugeant d'autrui par lui-même, s'imagina qu'un homme dont il était l'ennemi ne pouvait songer qu'à lui tendre des embûches ou à lui jouer de mauvais tours. Loin de devenir plus circonspect, il fit comme s'il eût pris l'avertissement au rebours, et, passant de la sécurité à l'audace la plus téméraire, il résolut d'aller, de lui-même, se présenter devant le roi Hilperik. Il partit de Tours au milieu de l'année 583, et se dirigea vers la ville de Melun, que le roi attaquait alors, et dont il faisait le siége en personne (2).

Ce siége ne devait être que le prélude d'une invasion totale des états du roi Gonthramn, invasion projetée par Hilperik, du moment où il avait vu ses premiers désirs d'ambition réalisés par la conquête de presque toutes les villes d'Aquitaine. Devenu en moins de cinq années, grâce à l'habileté militaire du chef gallo-romain Desiderius (3), seul maître du vaste territoire compris entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées, le cours de l'Aude et les Cévennes, il conçut, peut-être à l'instigation de cet homme de guerre aventureux, une espérance encore plus hardie, celle de réunir aux provinces neustriennes le corps entier du royaume des Burgondes. Pour assurer l'exécution de cette difficile entreprise, il pratiqua des intrigues auprès des principaux seigneurs d'Austrasie, en gagna plusieurs par de l'argent, et reçut d'eux une ambassade chargée de conclure avec lui, au nom du jeune roi Hildebert, une alliance offensive contre Gonthramn (4). Le pacte en fut dressé et confirmé par des sermens réciproques, dans les premiers

(1) Accersitoque socero ejus hæc ei innotui, obsecrans ut se cautum redderet, donec reginæ animus leniretur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.)

(2) Sed ille consilium meum quod pro Dei intuitu simpliciter insinuavi, dolosè suspiciens cùm adhuc nobis esset inimicus, noluit agere quæ mandavi... Spreto ergo hoc consilio, ad regem dirigit, qui tunc cum exercitu in pago Miglidunensi degebat. (*Ibid.*)

(3) Voir la IIIe de ces Lettres.

(4) Chilpericus rex legatos nepotis sui Childeberti suscepit inter quos primus erat Egidius Remensis episcopus. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 281.)

mois de l'année 583; aussitôt le roi Hilperik réunit ses troupes et commença la guerre pour son compte, sans attendre la coopération effective des forces austrasiennes (1).

Son plan de campagne, dans lequel il serait permis de voir l'inspiration d'une intelligence supérieure à la sienne, et un nouveau fruit des conseils de l'habile chef gallo-romain, consistait à s'emparer tout d'abord, par une attaque simultanée, des deux places les plus importantes de la frontière orientale du royaume des Burgondes, la cité de Bourges et le château de Melun. Le roi voulut commander lui-même l'armée qui devait marcher vers ce dernier point, et il remit à Desiderius, qu'il avait fait duc de Toulouse, le soin de conduire, à l'aide d'une grande levée d'hommes faite au sud de la Loire, les opérations contre Bourges. L'ordre qui fut expédié de la chancellerie neustrienne au duc de Toulouse et à ceux de Poitiers et de Bordeaux, pour l'armement général des milices de leurs provinces, était d'une concision bizarrement énergique : « Entrez sur le territoire de Bourges, et arrivant jusqu'à la ville, faites-y prêter le serment de fidélité en notre nom (2). »

Bérulf, duc de Poitiers, proclama son ban de guerre dans le Poitou, la Touraine, l'Anjou et le pays de Nantes; Bladaste, duc de Bordeaux, fit armer les habitans des deux rives de la Garonne, et le duc de Toulouse, Desiderius, convoqua sous sa bannière les hommes libres des contrées de Toulouse, d'Alby, de Cahors et de Limoges. Ces deux derniers chefs, réunissant leurs forces, entrèrent dans le Berry par la route du sud, et le duc Berulf, par celle de l'ouest (3). Les deux armées d'invasion se composaient presque entièrement d'hommes de race gallo-romaine; celle des méridionaux, commandée en chef par Desiderius, le meilleur des généraux neustriens, fit plus de diligence que l'autre, et malgré l'énorme distance qu'il lui fallut parcourir, elle arriva la première

(1) Quod cum juramento firmassent obsidesque inter se dedissent, discesserunt. Igitur fidens in promissis eorum Chilpericus, commoto regni sui exercitu... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 281.)

(2) Tunc misit nuntios ad supradictos duces, dicens : Ingredimini Bituricum et accedentes usque ad civitatem, sacramenta fidelitatis exigite de nomine nostro. (*Ibid.*)

(3) Berulfus verò dux cum Turonicis, Pictavis, Andegavisque, atque Namneticis, ad terminum Bituricum venit. Desiderius verò et Bladastes, cum omni exercitu provinciæ sibi commissæ, ab alia parte Bituricum vallant. (*Ibid.*)

sur le territoire de Bourges. Avertis de son approche, les habitans de Bourges et de son district ne s'effrayèrent point du péril qui les menaçait. Leur cité, autrefois l'une des plus puissantes et des plus belliqueuses de la Gaule, conservait d'antiques traditions de gloire et de courage; et à cet orgueil national se joignait, pour elle, celui de la splendeur dont elle avait brillé, sous l'administration romaine, par son titre de métropole d'une province, ses monumens publics et la noblesse de ses familles sénatoriales.

Quoique bien déchue depuis le règne des barbares, une pareille ville pouvait encore donner des preuves d'énergie, et il n'était pas aisé de la contraindre à faire ce qu'elle ne voulait pas. Or, soit à cause du mauvais renom du gouvernement de Hilperik, soit pour ne pas se voir ballottés d'une domination à l'autre, les citoyens de Bourges tenaient fermement à celle dont ils faisaient partie, depuis la fusion en un seul état de l'ancien royaume d'Orléans et du royaume des Burgondes. Résolus non-seulement à soutenir un siége, mais à se porter d'eux-mêmes au-devant de l'ennemi, ils firent sortir de la ville quinze mille hommes en complet équipage de guerre (1).

Cette armée rencontra, à quelques lieues au sud de Bourges, celle de Desiderius et de Bladaste, beaucoup plus nombreuse, et supérieure en outre par l'habileté de son commandant en chef. Malgré de tels désavantages, les hommes du Berry n'hésitèrent pas à accepter le combat; ils tinrent si ferme, et la lutte fut si acharnée, que, selon le bruit public, plus de sept mille hommes périrent de part et d'autre (2). Un moment refoulés en arrière, les méridionaux l'emportèrent à la fin par la supériorité du nombre. Chassant devant eux les débris de l'armée vaincue, ils continuèrent leur marche vers Bourges, et se livrèrent, sur toute la route, à des ravages imités de ceux des hordes barbares; ils incendiaient les maisons, pillaient les églises, arrachaient les vignes et coupaient les arbres au pied. C'est ainsi qu'ils arrivèrent sous les murs de Bourges, où l'armée du duc Berulf fit sa jonction

(1) Biturici verò cum quindecim millibus ad Mediolanense castrum (Château-Meillan) confluunt. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 281.)

(2) Ibique contra Desiderium ducem confligunt : factaque est ibi strages magna, ita ut de utroque exercitu ampliùs quam septem millia cecidissent. (*Ibid.*)

avec eux (1). La ville avait fermé ses portes, et la défaite de ses citoyens en rase campagne ne la rendait ni moins fière, ni plus disposée à se rendre aux sommations des chefs neustriens. Desiderius et ses deux collègues de race franke l'investirent de toutes parts, et, suivant les traditions affaiblies de l'art des Romains, ils se mirent à tracer leurs lignes et à construire des machines de siége (2).

Le rendez-vous assigné aux troupes qui devaient agir contre Melun, était la ville de Paris; durant plusieurs mois, elles y affluèrent de tous côtés, et firent souffrir aux habitans toutes sortes de vexations et de dommages (3). Dans cette armée recrutée au nord et au centre de la Neustrie, les hommes d'origine franke formaient le plus grand nombre, et la race indigène de la Gaule ne se trouvait qu'en minorité. Lorsque le roi Hilperik jugea qu'il avait réuni assez de monde, il donna l'ordre de départ et se mit en route à la tête des siens, par la voie romaine du sud-est. Les troupes longeaient la rive gauche de la Seine, qui, dès le voisinage de Paris, appartenait au royaume de Gonthramn. Elles marchaient sans ordre et sans discipline, s'écartant à droite et à gauche pour piller et pour incendier, enlevant les meubles des maisons, le bétail, les chevaux et des hommes qui, liés deux à deux, suivaient, comme prisonniers de guerre, la longue file des chariots de bagage (4).

La dévastation s'étendit sur les campagnes au sud de Paris, depuis Étampes jusqu'à Melun, et elle continua autour de cette dernière ville, quand les bandes neustriennes eurent fait halte pour l'assiéger. Sous la conduite d'un homme de guerre aussi peu expérimenté que l'était le roi Hilperik, ce siége ne pouvait manquer de traîner en longueur. Le château de Melun, situé, comme Paris, dans une île de la Seine, passait alors pour une place très forte par

(1) Duces quoque cum reliqua parte populi, ad civitatem pervenerunt, cuncta diripientes vel devastantes : talisque depopulatio inibi acta est, qualis nec antiquitus est audita fuisse, ut nec domus remaneret, nec vinea nec arbores; sed cuncta succiderent, incenderent, debellarent. Nam et ab escclesiis auferentes sacra ministeria... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 281-282.)

(2) *Adriani Valesii*, rerum francic., lib. XI, pag. 157.

(3) Chilpericus... Parisius venit : ubi cùm resedisset magnum dispendium rerum incolis intulit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 281.)

(4) Chilpericus verò jussit exercitum qui ad eum accessit, per Parisius transire. Quo transeunte et ipse transiit, atque ad Miglidunense castrum abiit, cuncta incendio tradens atque devastans. (*Ibid.*)

sa position ; il n'avait presque rien à craindre des attaques fougueuses, mais sans art, d'un ramas d'hommes inhabiles aux travaux militaires, et capables seulement de venir, avec bravoure, escarmoucher sur des barques, au pied de ses murailles. Les jours et les mois se passèrent dans des tentatives d'attaque inutilement renouvelées, où les guerriers franks firent sans doute de nombreuses prouesses, mais qui mirent bientôt à bout leur patience. Ennuyés d'un campement prolongé, ils devinrent de plus en plus indociles, négligèrent le service qui leur était commandé, et ne s'occupèrent avec ardeur qu'à battre la campagne pour amasser du butin (1).

Telles étaient les dispositions de l'armée campée devant Melun, lorsque Leudaste arriva plein d'espoir et d'assurance, au quartier du roi Hilperik. Il fut le bien-venu auprès des leudes qui retrouvaient en lui un ancien compagnon d'armes, brave dans le combat, joyeux à table et hardi au jeu ; mais, quand il essaya de parvenir jusqu'à la personne du roi, ses demandes d'audience et les sollicitations de ses amis les plus élevés en grade et en crédit furent repoussées. Assez oublieux des injures, lorsque sa colère était calmée, et qu'il ne se sentait pas matériellement lésé dans ses intérêts, Hilperik aurait cédé aux prières de ceux qui l'entouraient, et admis en sa présence l'accusateur de Frédégonde, si la crainte de déplaire à la reine et d'encourir ses reproches ne l'eût retenu. L'ex-comte de Tours, après avoir inutilement employé la médiation des seigneurs et des chefs de bande, s'avisa d'un nouvel expédient, celui de se rendre populaire dans les rangs inférieurs de l'armée, et d'exciter en sa faveur l'intérêt de la multitude (2).

Grace aux défauts mêmes de son caractère, à ses bizarreries d'humeur et à sa jactance imperturbable, il y réussit complètement, et cette foule d'hommes, que l'oisiveté rendait curieux et faciles à émouvoir, s'anima bientôt pour lui d'une sympathie passionnée. Quand il crut le moment venu d'essayer sa popularité, il demanda que l'armée tout entière suppliât le roi de le recevoir en sa présence; et un jour que Hilperik traversait les lignes du camp, cette requête proférée par des milliers de voix, retentit tout à

(1) *Adriani Valesii*, rerum francic., lib. XI, pag. 157.
(2) *Ibid.*, pag. 160.

coup à ses oreilles (1). Les sollicitations d'une troupe en armes, indisciplinée et mécontente, étaient des ordres; le roi s'y soumit par crainte de voir son refus causer une émeute, et il annonça que le proscrit de Braine pouvait se présenter devant lui. Leudaste parut aussitôt et se prosterna aux pieds du roi en demandant pardon. Hilperik le fit relever, dit qu'il lui pardonnait sincèrement, et ajouta d'un ton de bienveillance presque paternelle : « Comporte-toi avec prudence, jusqu'à ce que j'aie vu la reine, et qu'il « soit convenu que tu rentres en grace auprès d'elle; car, tu le « sais, elle est en droit de te trouver bien coupable (2). »

Cependant le bruit de la double agression tentée contre Melun et contre Bourges fit sortir le roi Gonthramn de son inertie et de ses habitudes peu militaires. Depuis les premières conquêtes des Neustriens en Aquitaine, il n'avait prêté de secours aux villes de son partage que par l'envoi de ses généraux, et jamais il ne s'était mis en personne à la tête d'une armée. Menacé de voir sa frontière de l'ouest ouverte sur deux points différens, et l'invasion neustrienne pénétrer cette fois au cœur de son royaume, il n'hésita pas à marcher lui-même contre le roi de Neustrie, et à provoquer une bataille décisive, qui, selon sa croyance, mêlée de traditions germaniques et d'idées chrétiennes, devait être le jugement de Dieu. Il se prépara à cette grande démarche par la prière, le jeûne et l'aumône, et, rassemblant ses meilleures troupes, il prit avec elles la route de Melun (3).

Parvenu à peu de distance de cette ville et des cantonnemens de Hilperik, il s'arrêta, et, quelle que fût sa confiance dans la protection divine, il voulut, suivant l'instinct de son naturel précautionneux, observer à loisir les positions et l'attitude de l'ennemi. Il ne tarda pas à être imformé du peu d'ordre qui régnait dans le camp des Neustriens, et du peu de soin avec lequel on y faisait la garde, soit de jour, soit de nuit. Sur cet avis, il prit ses mesures pour

(1) Deprecatusque est populum, ut regi preces funderet ut ejus præsentiam mereretur. Deprecante igitur omni populo... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.)

(2) Rex se videndum ei præbuit, prostratusque pedibus ejus veniam flagitavit : cui rex: Cautum, inquit, te redde paulisper, donec visa regina conveniat qualiter ad ejus gratiam revertaris, cui multùm inveniris esse culpabilis. (*Ibid.*, pag. 282-283.)

(3) Guntchramnus verò rex cum exercitu contrà fratrem suum advenit totam spem in Dei judicio collocans. (*Ibid.* pag. 282.) — Ipse autem rex, ut sæpe diximus, in eleemosynis magnus, in vigiliis atque jejuniis promtus erat. (*Ibid.*, lib. IX, pag. 347.)

approcher le plus près possible de l'armée assiégeante, sans lui inspirer assez de crainte pour qu'elle devînt plus attentive; et, un soir qu'une bonne partie des troupes s'était dispersée dans la campagne pour aller au fourrage ou au pillage, saisissant l'occasion, il dirigea contre les lignes dégarnies une attaque soudaine et bien conduite. Les soldats neustriens, surpris dans leur camp au moment où ils pensaient le moins à combattre, ne purent soutenir le choc des assaillans, et les bandes de fourrageurs, qui revenaient une à une, furent taillées en pièces. En peu d'heures, le roi Gonthramn demeura maître du champ de bataille, et remporta ainsi, comme général, sa première et dernière victoire (1).

On ne sait quelle fut dans cette sanglante mêlée la contenance du roi Hilperik; peut-être, durant l'action, fit-il des actes de bravoure, mais après la déroute, lorsqu'il s'agit de rallier les débris de son armée et de préparer une revanche, la volonté lui manqua. Comme il était dépourvu de prévoyance, le moindre revers le déconcertait et lui enlevait subitement toute présence d'esprit et tout courage. Dégoûté de l'entreprise pour laquelle il avait fait faire de si grands mouvemens de troupes, il ne songea plus qu'à la paix, et dès le matin qui suivit cette nuit de désastre, il envoya porter au roi Gonthramn des paroles d'accommodement. Gonthramn, toujours pacifique et nullement enivré de l'orgueil du triomphe, n'avait lui-même qu'une envie, celle de terminer promptement la querelle et de rentrer dans son repos. Il députa, de son côté, des envoyés qui, rencontrant ceux de Hilperik, conclurent avec eux, pour les deux rois, un pacte de réconciliation (2).

D'après ce pacte, formulé suivant la vieille coutume germanique, les rois traitèrent ensemble, non comme souverains indépendans, mais comme membres d'une même tribu, et soumis, malgré leur titre, à une autorité supérieure, celle de la loi nationale. Ils convinrent de s'en remettre au jugement des anciens du peuple et des évêques, et se promirent l'un à l'autre que celui des deux qui se-

(1) Qui die una jam vespere, misso exercitus, maximam partem de germani sui exercitu interfecit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.) — Cuneumque hostium, præ cupiditate ab aliis segregatum, crepusculo noctis aggressus ultima labefactavit pernicie. (Aimoini, monachi; Floriac. De gestis. franc., apud script. rerum francic., tom. III, pag. 90.

(2) Mane autem concurrentibus legatis, pacem fecerunt. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.) — *Adriani Valesii*, rerum francic., lib. XI, pag. 158.

rait convaincu d'être sorti des bornes de la loi, *composerait avec l'autre*, et l'indemniserait *selon la décision des juges* (1). Pour joindre les actes aux paroles, le roi de Neustrie expédia sur-le-champ aux trois ducs qui assiégeaient Bourges l'ordre de lever le siége de la ville, et d'évacuer le pays. Lui-même reprit le chemin de Paris avec son armée, diminuée de nombre, suivie d'une foule de blessés, moins fière d'aspect, mais toujours la même pour l'indiscipline et l'avidité dévastatrice (2).

La paix étant faite, ce trajet de retour avait lieu en pays ami; mais les soldats neustriens n'en tinrent nul compte, et ils se remirent à piller, à ravager et à faire des prisonniers sur la route. Soit par un scrupule de conscience qui lui était peu ordinaire, soit par un sentiment tardif de la nécessité du bon ordre, Hilperik vit avec peine ces actes de brigandage, et résolut de les réprimer. L'injonction faite de sa part à tous les chefs de bande de veiller sur leurs gens et de les contenir sévèrement était trop insolite pour qu'elle ne rencontrât pas de résistance; les seigneurs franks en murmurèrent, et l'un d'entre eux, le comte de Rouen, déclara qu'il n'empêcherait personne de faire ce qui avait toujours été permis. Dès que l'effet eut suivi ces paroles, Hilperik, retrouvant tout à coup de l'énergie, fit saisir le comte, et le fit mettre à mort pour servir d'exemple aux autres. Il ordonna, en outre, que tout le butin fût rendu et tous les captifs relâchés, mesures qui, prises à temps, auraient sans doute prévenu le mauvais succès de sa campagne (3). Ainsi, il rentra dans Paris plus maître de ses troupes et plus capable de les bien conduire qu'il ne l'avait été à son départ; malheureusement, ces qualités essentielles du chef de guerre venaient d'éclore en lui hors de propos, car sa pensée était alors entièrement à la paix. La rude leçon du combat de Melun avait mis fin à ses projets de conquête, et désormais il ne songeait plus qu'à tâcher

(1) Pollicentes alter alterutro, ut quicquid sacerdotes vel seniores populi judicarent, pars parti componeret, quæ terminum legis excesserat. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 282.)

(2) Et sic pacifici discesserunt..... At isti qui Biturigas obsidebant, accepto mandato ut reverterentur ad propria... (*Ibid.*)

(3) Chilpericus verò rex cùm exercitum suum à prædis arcere non posset, Rhotomagensem comitem gladio trucidavit : et sic Parisius rediit omnem relinquens prædam, captivosque relaxans. (*Ibid.*)

de retenir par la ruse tout ce que l'emploi de la force lui avait fait gagner jusque-là.

Leudaste, revenu sain et sauf, avait suivi le roi jusqu'à Paris, où Frédégonde séjournait alors. Au lieu d'éviter cette ville, dangereuse pour lui, ou de ne faire que la traverser avec l'armée, il s'y arrêta, comptant que les bonnes graces du mari seraient au besoin sa sauvegarde contre la rancune de la femme (1). Après quelques jours passés sans trop de précaution, voyant qu'il ne lui arrivait ni poursuites ni menaces, il se crut amnistié dans l'esprit de la reine, et jugea le temps venu où il pouvait se présenter devant elle. Un dimanche que le roi et la reine assistaient ensemble à la messe dans la cathédrale de Paris, Leudaste se rendit à l'église, traversa de l'air le moins timide la foule qui entourait le siége royal, et se prosternant aux pieds de Frédégonde, qui était loin de s'attendre à le voir, il la supplia de lui pardonner (2).

A cette subite apparition d'un homme qu'elle haïssait mortellement, et qui lui semblait venu là moins pour l'implorer que pour braver sa colère, la reine fut saisie du plus violent accès de dépit. La rougeur lui monta au front, des larmes coulèrent sur ses joues, et jetant vers son mari, immobile à côté d'elle, un regard amèrement dédaigneux, elle s'écria : « Puisqu'il ne me reste pas « de fils sur qui je puisse me reposer du soin de poursuivre mes « injures, c'est à toi, Seigneur Jésus! que j'en remets la pour- « suite (3)! » Puis, comme pour faire un dernier appel à la conscience de celui dont le devoir était de la protéger, elle se jeta aux pieds du roi, en disant avec une expression de vive douleur et de dignité blessée : « Malheur à moi! qui vois mon ennemi, et qui ne « peux rien contre lui (4)! » Cette scène étrange émut tous les assistans, et plus que personne le roi Hilperik, sur qui retombaient à la

(1) At ille, ut erat incautus ac levis, in hoc fidens, quòd regis præsentiam meruisset... (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 285.)

(2) Die dominico in ecclesia sancta reginæ pedibus provolvitur veniam deprecans. (*Ibid.*)

(3) At illa frendens et exsecrans adspectum ejus, à se repulit, fusisque lacrymis, ait : Et quia non exstat de filiis, qui criminis mei causas inquirat, tibi eas, Jesu Domine, inquirendas committo. (*Ibid.*)

(4) Prostrataque pedibus regis adjecit : Væ mihi, quæ video inimicum meum, et nihil ei prævaleo. (*Ibid.*)

fois le reproche et le remords d'avoir trop aisément pardonné une insulte faite à sa femme. Pour se faire pardonner à lui-même son indulgence prématurée, il ordonna que Leudaste fût chassé de l'église, se promettant désormais de l'abandonner, sans pitié ni recours, à la vengeance de Frédégonde. Quand les gardes eurent exécuté l'ordre d'expulsion qu'ils venaient de recevoir, et que le tumulte eut cessé, la célébration de la messe, un moment suspendue, fut reprise et se continua sans incident nouveau (1).

Conduit simplement hors de l'église, et laissé libre de s'enfuir où il voudrait, Leudaste ne songea point à profiter de ce bonheur, qu'il ne devait qu'à la précipitation avec laquelle Hilperik avait donné ses ordres. Loin qu'un tel avertissement lui fît ouvrir enfin les yeux sur le péril de sa position, il s'imagina que, s'il avait mal réussi auprès de la reine, c'était pour avoir manqué d'adresse, pour s'être présenté brusquement devant elle, au lieu de faire précéder sa requête par l'envoi de quelque beau présent. Cette folle idée prévalant sur toute autre, il prit le parti de demeurer dans la ville, et de visiter aussitôt les boutiques des orfèvres et des marchands d'étoffes les plus renommés (2).

Il y avait près de l'église cathédrale, et sur le trajet de l'église au palais du roi, une vaste place limitée, à l'occident, par le palais et ses dépendances, et, à l'orient, par la voie où venait aboutir le pont qui joignait les deux rives du bras méridional de la Seine. Cette place, destinée au commerce, était bordée de comptoirs et de magasins, où s'étalaient des marchandises de toute espèce (3). L'ex-comte de Tours se mit à la parcourir, allant d'une boutique à l'autre (4), regardant tout avec curiosité, faisant le riche, racontant ses affaires, et disant à ceux qui se trouvaient là : « J'ai essuyé « de grandes pertes, mais il me reste encore chez moi beaucoup « d'or et d'argent. » Puis, comme un acheteur entendu, se recueillant pour délibérer en lui-même et choisir avec discernement, il maniait les étoffes, essayait sur lui les bijoux, soupesait la vais-

(1) Tunc repulso eo à loco sancto, missarum solemnia celebrata sunt. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

(2) *Adriani Valesii*, rerum francic., lib. XI, pag. 161.

(3) Voir Dulaure, *Histoire de Paris*, tom. 1er.

(4) Leudastes usque ad plateam est prosecutus, inopinans quid ei accideret : domosque negotiantum circumiens.. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

selle de prix, et quand son choix était fixé, il reprenait d'un ton haut et avantageux : « Ceci est bien ; mettez ceci à part ; je me « propose de prendre tout cela (1). »

Pendant qu'il achetait ainsi des choses de grande valeur, sans s'inquiéter de savoir s'il trouverait de quoi les payer, la fin de la messe arriva, et les fidèles sortirent en foule de la cathédrale. Le roi et la reine, marchant de compagnie, prirent le chemin le plus direct pour revenir au palais, et traversèrent la place du commerce (2). Le cortége dont ils étaient suivis et le peuple qui se rangeait devant eux avertirent Leudaste de leur passage; mais il ne s'en émut point, et continua de s'entretenir avec les marchands, sous le portique de bois qui entourait la place et servait comme de vestibule aux différens magasins (3). Quoique Frédégonde n'eût aucune raison de s'attendre à le rencontrer là, du premier regard, avec la vue perçante de l'oiseau de proie, elle découvrit son ennemi dans la foule des promeneurs et des acheteurs. Elle passa outre, pour ne pas effaroucher l'homme dont elle voulait s'emparer à coup sûr, et dès qu'elle eut mis le pied sur le seuil du palais, elle dépêcha plusieurs de ses gens, braves et adroits, avec l'ordre de surprendre Leudaste, de le saisir vivant, et de le lui amener garotté (4).

Afin de pouvoir s'approcher de lui sans lui inspirer aucune défiance, les serviteurs de la reine déposèrent leurs armes, épées et boucliers, derrière un des piliers du portique; puis, se distribuant les rôles, ils avancèrent de façon à lui rendre la fuite et la résistance impossibles (5). Mais leur plan fut mal exécuté, et l'un d'eux, trop impatient d'agir, mit la main sur Leudaste avant que les au-

(1) Species rimatur: argentum pensat, atque diversa ornamenta prospicit, dicens: Hæc et hæc comparabo, quia multum mihi aurum argentumque resedit. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

(2) Igitur egresso rege cum regina de ecclesia sancta... (*Ibid.*)

(3) Ista illo dicente... (*Ibid.*) — L'absence de tout vestige de substruction en maçonnerie romaine permet de conjecturer que les bâtimens de cette place publique étaient de bois, chose du reste fort commune alors dans les villes du nord de la Gaule. La bâtisse en bois, souvent employée à la construction des églises et d'autres édifices considérables, ne manquait ni d'art ni de goût. Voir *Fortunati*, carmen *de Domo lignea*, apud Biblioth. patrum, tom. X. pag. 583.

(4) *Adriani Valesii*, rerum francic., lib. XI, pag. 161.

(5) Subitò advenientes reginæ pueri, voluerunt eum vincire catenis. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

tres fussent assez près pour le cerner et le désarmer. L'ex-comte de Tours, devinant le péril dont il était menacé, tira son épée et en frappa l'homme qui l'attaquait. Les compagnons de celui-ci reculèrent de quelques pas, et courant prendre leurs armes, ils revinrent sur Leudaste, le bouclier au bras et l'épée à la main, furieux contre lui et décidés à ne plus ménager sa vie (1). Assailli à la fois par devant et par derrière, Leudaste reçut dans ce combat inégal un coup d'épée à la tête, qui lui enleva les cheveux et la peau sur une grande partie du crâne. Il réussit, malgré sa blessure, à écarter les ennemis qu'il avait en face, et s'enfuit, tout couvert de sang, vers le petit pont, afin de sortir de la ville par la porte du sud (2).

Ce pont était de bois, et son état de dégradation accusait, ou le dépérissement de l'autorité municipale, ou les exactions et les rapines des agens du fisc royal. Il y avait des endroits où les planches, pourries de vétusté, laissaient un espace vide entre les solives de la charpente, et obligeaient les passans à marcher avec précaution. Serré de près dans sa fuite, et obligé de traverser le pont à pleine course, Leudaste n'eut pas le loisir d'éviter les mauvais pas; l'un de ses pieds passant entre deux poutres mal jointes, s'y engagea de telle sorte, qu'il fut jeté à la renverse, et qu'en tombant il se cassa la jambe (3). Ceux qui le poursuivaient, devenus maîtres de lui par cet accident, lui lièrent les mains derrière le dos. et comme ils ne pouvaient le présenter à la reine dans un pareil état, ils le chargèrent sur un cheval, et le menèrent à la prison de la ville, en attendant de nouveaux ordres (4).

Les ordres vinrent, donnés par le roi, qui, impatient de regagner les bonnes graces de Frédégonde, s'ingénia pour faire quelque chose qui lui fût complètement agréable. Loin d'avoir aucune pitié du malheureux dont ses actes personnels d'oubli et de pardon avaient entretenu les illusions présomptueuses et la folle étourderie, il se mit à chercher quel genre de mort on pourrait infliger à

(1) Ille verò evaginato gladio unum verberat, reliqui exinde succensi felle adprehensis parmis et gladiis super eum inruerunt. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

(2) Ex quibus unus librans ictum maximam partem capitis ejus à capillis et cute detexit. (*Ibid.*)

(3) Cùmque per pontem urbis fugeret, elapso inter duos axes qui pontem faciunt pede, effracta oppressus est tibia. (*Ibid.*)

(4) Ligatisque post tergum manibus custodiæ mancipatur. (*Ibid.*)

Leudaste, calculant dans sa pensée le fort et le faible de tous les supplices, pour découvrir ce qui réussirait le mieux à contenter la vengeance de la reine. Après de mûres réflexions, faites avec un sang-froid atroce, Hilperik trouva que le prisonnier, grièvement blessé comme il l'était, et affaibli par une grande perte de sang, devait succomber aux moindres tortures, et il résolut de le faire guérir, pour le rendre capable de supporter jusqu'au bout les tourmens d'un supplice prolongé (1).

Confié aux soins des médecins les plus habiles, Leudaste fut tiré de sa prison malsaine et transporté hors de la ville, dans l'un des domaines royaux, afin que le grand air et l'agrément du lieu rendissent plus prompte sa guérison. Peut-être, par un raffinement de précautions barbares, lui laissa-t-on croire que ces bons traitemens étaient des signes de clémence, et qu'il deviendrait libre en retrouvant la santé; mais tout fut inutile, la gangrène se mit dans ses plaies de la tête et de la jambe, et il tomba dans un état désespéré (2). Quand ces nouvelles parvinrent à la reine, elle ne put se résoudre à laisser son ennemi mourir en paix, et tandis qu'il restait encore un peu de vie à lui ôter, elle commanda qu'on en finît avec lui par un supplice bizarre que, selon toute apparence, elle se donna le plaisir d'imaginer. Le moribond fut arraché de son lit et étendu sur le pavé, la nuque du cou appuyée contre une énorme barre de fer, puis un homme armé d'une autre barre l'en frappa sur la gorge, et répéta ses coups jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir (3).

Ainsi se termina l'existence aventureuse de ce parvenu du VIe siècle, fils d'un serf gallo-romain, et élevé par un coup de la faveur royale au rang des nobles chefs des conquérans de la Gaule. Si le nom de Leudaste, à peine mentionné dans la plus volumineuse des histoires de France, méritait peu qu'on le tirât de l'oubli, sa vie, mêlée intimement à celle de plusieurs personnages célèbres, offre l'un des épisodes les plus caractéristiques de la vie générale

(1) Fulsitque rex ut substentaretur à medicis quoadusque ab his ictibus sanatus, diuturno supplicio cruciaretur. (*Greg. Turon.*, Hist. lib. VI, pag. 283.)

(2) Sed cùm ad villam fiscalem ductus fuisset, et computrescentibus plagis extremam ageret vitam... (*Ibid.*)

(3) Jussu reginæ in terram projicitur resupinus, positoque ad cervicem ejus vecte immenso, ab alio ei gulam verberant: sicque semper perfidam agens vitam, justa morte finivit. (*Ibid.*)

du siècle. Des problèmes sur lesquels s'est partagée en sens divers l'opinion des érudits se trouvent résolus d'eux-mêmes, pour ainsi dire, par les faits de cette curieuse histoire. Quelle fortune pouvait faire sous la domination franke le Gaulois et l'homme de condition servile? Comment se gouvernaient alors les villes épiscopales placées sous la double autorité de leur comte et de leur évêque? Quelles étaient les relations mutuelles de ces deux pouvoirs naturellement ennemis, ou au moins rivaux l'un de l'autre? Voilà des questions auxquelles répond clairement le simple récit des aventures du fils de Leocadius.

D'autres points de controverse historique auront été, du moins je l'espère, mis également hors de tout débat sérieux par les récits qui précèdent. Bien que remplis de détails, et marqués de traits essentiellement individuels, ces récits ont tous un sens général, facile à formuler pour chacun d'eux. L'histoire de l'évêque Prætextatus est le tableau d'un concile gallo-frank; celle du jeune Merowig montre la vie de proscrit, et l'intérieur des asiles religieux; celle de Galeswinthe peint la vie conjugale et les mœurs domestiques dans les palais mérovingiens; enfin, celle du meurtre de Sighebert présente, à son origine, la longue hostilité nationale de l'Austrasie contre la Neustrie. Peut-être ces différentes vues des hommes et des choses du VIe siècle, ressortant d'un fond purement narratif, seront-elles, par cela même, plus nettes et plus fixes pour le lecteur. On a dit que le but de l'historien était de raconter, non de prouver (1) : je ne sais, mais je suis certain qu'en histoire le meilleur genre de preuve, le plus capable de frapper et de convaincre tous les esprits, celui qui permet le moins de défiance et laisse le moins de doutes, c'est la narration complète, épuisant les textes, rassemblant les détails épars, recueillant jusqu'aux moindres indices des faits ou des caractères, et, de tout cela, formant un corps auquel vient le souffle de vie par l'union de la science et de l'art.

(1) Scribitur (historia) ad narrandum, non ad probandum; totumque opus non ad actum rei pugnamque præsentem, sed ad memoriam posteritatis et ingenii famam componitur. (*Quintiliani*, Institutione orat., lib. X, cap. I.)

AUGUSTIN THIERRY.

VISITE

A

L'ÉCOLE NORMALE

PRIMAIRE

DE HARLEM.

Je me proposais depuis quelque temps de faire un voyage en Hollande pour y suivre mes études sur les divers systèmes d'instruction publique chez les grandes nations civilisées. J'étais plein du rapport de M. Cuvier. Les communications bienveillantes du gouvernement de sa majesté le roi des Pays-Bas m'avaient mis en possession des deux lois qui règlent, l'une l'instruction du peuple, l'autre l'instruction secondaire et l'instruction supérieure. J'avais rassemblé une collection complète des rapports que, depuis 1816, le gouvernement fait chaque année aux états-généraux sur toutes les parties de l'instruction publique. Avec tous ces documens, et quelque habitude des matières d'éducation, j'espérais qu'une course rapide me suffirait pour vérifier par moi-même les principaux traits du système hollandais. Mon plan était d'aller droit à La Haye, siége du gouvernement, et là, d'étudier auprès du mi-

nistère l'organisation générale de l'instruction publique; d'obtenir, des personnes compétentes, toutes les explications dont j'avais besoin; puis, d'entrer dans le cœur de la Hollande, de parcourir Harlem, Amsterdam, Utrecht, Leyde, Rotterdam, et partout sur mon passage d'examiner les écoles du peuple, les écoles latines et les universités. J'étais bien aise aussi de faire visite à quelques-uns de mes compagnons d'études dans l'histoire de la philosophie grecque, et d'aller demander l'hospitalité à l'école platonicienne de Wyttenbach. Je nourrissais quelque espérance de rencontrer à Amsterdam, dans l'ancienne librairie Blaeu, et à Leyde, dans les papiers de Huygens, des fragmens inédits de Descartes. Le dirai-je, enfin? une secrète reconnaissance m'attirait vers cette terre qui, depuis deux siècles, est l'asile de tous les philosophes persécutés, et où moi-même, à une autre époque de ma vie, j'avais pu trouver un abri (1).

Parti de Paris le 10 septembre 1836, avec mon fidèle compagnon de voyage, M. Viguier, conseiller référendaire à la cour des comptes, arrivé à Bruxelles le 11 au soir, j'étais le lendemain, à six heures du matin, sur le chemin de fer, qui, en une heure un quart, nous conduisit de Bruxelles à Anvers. Nous sommes restés à Anvers deux jours entiers, absorbés dans la contemplation des chefs-d'œuvre de tout genre que renferment le Musée, les églises, et surtout la cathédrale. Je ne veux pas faire ici le touriste. Je dirai seulement qu'il faut venir à Anvers pour se faire une idée vraie de l'école flamande, et pour connaître non-seulement Rubens, qui remplit toute la ville, mais son meilleur disciple, Van-Dyck, et son maître, Otto Venius, et le maître de celui-là, Pourbus, et ce Quentin Metsis, qui remonte jusqu'au XVe siècle, et se rattache ainsi à la vieille école des Van-Eyck, dont il a la naïveté et la vigueur. C'est encore à Anvers que je fis la découverte d'un genre de sculpture qui m'était à peu près inconnu, je veux dire la sculpture en bois. J'avais vu dans plusieurs églises de la France, surtout à Amiens, des ornemens de chœur, des stalles en bois, travaillées avec délicatesse. Mais je n'avais vu nulle part en France, ni en Allemagne, ni dans le nord de l'Italie, la seule partie de l'Italie que

(1) En 1826, après mes aventures de Berlin, sa majesté le roi des Pays-Bas m'avait fait offrir de passer à son service.

je connaisse, de la grande sculpture en bois et des statues de grandeur naturelle. Or, il y a à Anvers, à la cathédrale, et surtout à Saint-Jacques, une multitude de statues de ce genre attachées aux chaires ou aux confessionnaux, et qui forment des groupes admirables. Pourquoi, en effet, le bois ne se prêterait-il pas aussi bien que le marbre et la pierre à l'expression de la pensée? Le ton grisâtre de cette sculpture prend, comme le marbre, avec le temps, un poli, une teinte brillante, qui, sur un fond un peu sombre, ajoute au pathétique de la sculpture chrétienne. Tout est dit sur la cathédrale elle-même. Elle n'a point cette richesse d'ornemens extérieurs et ce luxe de détails que l'on admire dans plusieurs autres cathédrales, et, par exemple, dans la Notre-Dame de Paris. Mais la Notre-Dame d'Anvers a un clocher incomparable, presque aussi haut et plus élégant que celui de Strasbourg. La flèche de Strasbourg est un tour de force, ce qui nuit à l'effet d'art, du moins à mes yeux. Le clocher d'Anvers est d'une mesure et d'une grace parfaite; il s'élance avec assurance et légèreté, et l'impression qu'il produit est à la fois grande et sereine. Sans doute, les vieilles tours de notre cathédrale, sorties de la nuit du XIIe siècle, ont une majesté que personne ne ressent plus que moi, baptisé à Notre-Dame et élevé à l'ombre de ses murs; mais, quant à l'art, il n'y a aucune comparaison entre les deux basiliques : l'une accable de sa masse et comme du poids de l'infini la chétive créature agenouillée sous ses voûtes; l'autre la relève et la fait monter avec elle, sur les ailes de la Prière et de l'Espérance, par des degrés harmonieux, jusqu'à la région de la Paix. C'est du haut de ce clocher qu'il faut se donner le spectacle d'Anvers, et contempler ses ports, son bassin creusé par Napoléon, la Bourse, les Oosterlingen, toutes les églises qui se pressent autour de la cathédrale comme des filles autour de leur mère, et le cours majestueux de l'Escaut, qui conduit à la mer du Nord, par où naguère Anvers était un des plus grands entrepôts du monde. Mais le temps presse : hâtons-nous de passer de Belgique en Hollande.

Nous quittons Anvers le 14 septembre, pour aller à Rotterdam, où nous arrivons le soir, en passant par Breda et par Dordrecht. A Breda est le mausolée d'Engelbert II et de sa femme, dont les quatre statues sont attribuées à Michel-Ange. Je ne vois guère

comment des ouvrages du grand artiste florentin se seraient égarés jusqu'à Breda, et la force un peu lourde de ces statues me rend suspecte leur authenticité. En traversant la ville, je ne puis m'empêcher de me dire : Là peut-être, au coin de cette rue, était affichée, vers 1617, l'annonce d'un problème de mathématiques qu'un petit officier français, au service de Hollande et en garnison dans la place, se fit lire par son voisin, et qu'il résolut sur-le-champ. Ce petit officier était le futur auteur de l'application de l'algèbre à la géométrie. La pensée de Descartes me saisit à mon entrée en Hollande et ne me quitte plus. — Passage du Moerdijk à Willemsdorp en bateau à vapeur, par un temps affreux. Arrivée la nuit à Dordrecht, la ville du fameux synode! Quelques lieues plus loin, vers onze heures du soir, nous prenons encore un bateau, qui nous conduit à Rotterdam. Nous avons quelque peine à trouver ce bateau, à cette heure, par ce mauvais temps, et la traversée est un peu plus longue et plus pénible qu'elle ne l'est ordinairement. Nos deux mariniers parlent entre eux la langue du pays, que nous ne comprenons pas. Je me rappelle en souriant cette aventure de Descartes, qui, traversant aussi en bateau je ne sais quelle rivière de la Frise, mais entendant le hollandais, comprit à la conversation des mariniers qu'ils voulaient lui faire un mauvais parti et le jeter à l'eau. Descartes tire son épée, va droit aux mariniers, et les menace de les percer, s'ils font mine de l'attaquer. Une aventure à peu près semblable arriva à Leibnitz, en Italie, sur l'Adriatique. Ayant été assailli par une tempête, il entendit les matelots italiens qui le conduisaient lui attribuer cette tempête, à lui hérétique, et délibérer entre eux s'ils le jetteraient à la mer. Leibnitz, sans faire semblant de les avoir entendus, tira de sa poche un chapelet dont il s'était pourvu, et, en les rassurant ainsi sur son orthodoxie, sauva des passions et de la folie des hommes l'auteur de la Théodicée. Dans cette différente conduite de ces deux grands hommes est tout entière la différence de leur caractère, et celle de leur philosophie et de leur mission. A l'un, cet instinct intrépide, cette *furia francese*, capable de commencer les révolutions; à l'autre, la sagesse qui les termine, qui s'élève au-dessus de toutes les opinions, en sachant les comprendre et en leur faisant une juste part. Et moi, que ferais-je à cette heure, si ces deux paisibles mariniers, qui marmottent entre eux, voulaient me

jouer le même tour? Il y a quinze ans, j'aurais fait comme Descartes; je ferais aujourd'hui comme Leibnitz. Mais, grace à Dieu, il n'est pas question de tout cela; et pendant que je fais ces réflexions, nous avons atteint la grève de Rotterdam et ses ports magnifiques. Je traverse la moitié de cette grande ville, qui dort dans une nuit profonde, et me rends sur la place du Marché, à l'hôtel d'Angleterre, vis-à-vis la statue d'Érasme, que je salue avant de m'aller coucher.

Le lendemain, jeudi 15 septembre au matin, nous quittons Rotterdam sans y voir personne, et nous nous rendons à La Haye, en passant par Delft, charmante ville où naquit Grotius et où le stathouder est enterré. A dix heures, nous arrivons à La Haye. Là commence, à proprement parler, mon voyage pédagogique en Hollande.

Harlem était le but principal de mon voyage. C'était là que je devais rencontrer et que je voulais étudier la seule institution qui n'existât pas en Hollande du temps de M. Cuvier, une école normale primaire.

En 1811 (1) on formait les maîtres d'école comme on les forme encore aujourd'hui la plupart du temps : on prend dans les *écoles de pauvres* les enfans qui montrent le plus d'intelligence; on les garde un peu plus long-temps à l'école, et on les y dresse à leur futur métier par des leçons spéciales qu'on leur donne le soir, et surtout en les employant successivement dans les différentes classes, d'abord en qualité d'aides ou assistans avec une très faible indemnité, puis comme adjoints avec un traitement meilleur, jusqu'à ce qu'enfin ils soient mis à la tête d'une école, lorsqu'il se présente une vacance quelque part. Cette manière de former des instituteurs primaires subsiste aujourd'hui, et elle est excellente. On fait ainsi des maîtres d'école à fort bon marché, et de plus on ne fait que des maîtres d'école : on ne leur apprend que ce qui est nécessaire à leur profession; nourris dans l'école, ils en contractent toutes les habitudes, ils s'y attachent et ils y passent volontiers toute leur

(1) *Rapport sur les établissemens d'instruction publique en Hollande*, etc., pag. 52. « On n'a eu besoin ni de classes normales ni de séminaires pour les maîtres d'école, ni d'aucun des moyens dispendieux et compliqués imaginés en d'autres pays. C'est dans les écoles primaires elles-mêmes que se forment les maîtres d'écoles primaires et sans exiger aucuns frais particuliers, etc. »

vie; tandis que des maîtres façonnés à plus grands frais, avec une culture plus recherchée, courent le risque d'être beaucoup moins propres au pénible métier qui les attend, ne s'y résignent que comme à un pis-aller et le quittent le plus tôt possible. Voilà le bon côté de cette méthode, mais elle a aussi de grands inconvéniens. Elle est très favorable à l'esprit de routine. Tous les défauts qui sont une fois dans une école s'y enracinent, l'écolier adoptant d'abord aveuglément et reproduisant ensuite avec une fidélité intéressée la manière du maître duquel il attend tout; et de longues générations d'instituteurs peuvent se succéder sans que l'instruction primaire fasse un seul pas. Il importe sans doute de ne point élever les jeunes maîtres pour une autre profession que la leur; mais il ne faut pas non plus les tenir comme à la glèbe de l'école: il faut cultiver leur esprit et leur ame, en faire des hommes éclairés, capables à leur tour d'éclairer les autres, ayant même des manières, sinon élégantes, au moins convenables, donnant ainsi à l'établissement qu'ils dirigent plus de relief, plus d'autorité à leur enseignement, et entretenant de meilleurs rapports avec les magistrats et avec les familles. De là l'idée des écoles normales primaires. Cette idée a partout prévalu en Allemagne; mais elle n'avait pas encore pénétré en Hollande, quand M. Cuvier fit son inspection et son rapport. Aussi sans repousser absolument les écoles normales primaires, mon illustre collègue au Conseil royal de l'instruction publique les redoutait un peu, et il leur préférait l'ancienne et judicieuse pratique dont il avait vu de si bons résultats en 1811. Pour moi, partisan déclaré des *Seminarien für Schullehrer* de l'Allemagne, j'attachais la plus grande importance aux écoles normales primaires, et j'y plaçais tout l'avenir de l'éducation du peuple. Aujourd'hui l'autorité de la Hollande manquerait à M. Cuvier; car la Hollande, en perfectionnant son système d'instruction primaire, en est elle-même arrivée aux écoles normales pour la meilleure formation des maîtres d'école. Le gouvernement s'est bien gardé de renoncer à l'ancienne méthode qui est très bonne; mais, en la maintenant, il a établi en 1816 deux écoles normales primaires, l'une à Harlem pour la partie septentrionale du royaume, l'autre à Lierre, près d'Anvers, pour la Belgique. Il s'en était déjà formé une autre à Groningue, sous les auspices de la *Société du bien public*, et, de l'aveu de tout le monde, ces

institutions nouvelles ont fait un bien infini. Tous les inspecteurs que j'ai rencontrés dans mon voyage m'ont assuré qu'elles avaient, pour ainsi dire, métamorphosé l'état d'instituteur, et donné aux jeunes maîtres un sentiment de la dignité de leur profession, et par là un ton et des manières qui avaient singulièrement profité aux écoles. Ainsi les faits, même en Hollande, sont de mon côté, et le problème est pour moi résolu. Il l'est, mais à deux conditions sans lesquelles je conviens que l'école normale est plus dangereuse qu'utile: 1° tout en donnant aux jeunes maîtres une culture plus élevée que celle qu'ils auraient pu rencontrer dans une école de pauvres, l'école normale doit garder un caractère d'austérité qui prépare les jeunes gens à leurs laborieuses fonctions; 2° l'école normale doit être essentiellement pratique et mettre continuellement des exercices à côté de l'enseignement théorique.

Je mettais donc un grand prix à voir une école normale primaire de Hollande et à juger par moi-même de l'art avec lequel on y aurait conservé tous les avantages de l'ancienne méthode en y ajoutant ceux de la nouvelle. Or, des deux écoles normales primaires de Hollande, celle de Groningue est placée à l'extrémité du royaume par-delà le Zuiderzée; elle n'est pas entièrement établie aux frais de l'état, quoique l'état intervienne dans ses dépenses, tandis que celle de Harlem, au centre même de la Hollande, est tout-à-fait une école normale primaire du gouvernement. Fondée en 1816, elle a eu tout le temps de s'affermir, de se développer et de montrer tout ce qu'elle peut être. La réputation de son directeur est très grande dans tout le pays. M. Prinsen, que M. Cuvier avait déjà distingué comme un excellent instituteur à Harlem et comme auteur d'estimables ouvrages de pédagogie (1), passe pour le modèle des maîtres d'école. Enfin cette école normale primaire a été formée sous les yeux de M. Van den Ende, inspecteur-général de l'instruction primaire, l'homme qui, avec le célèbre orientaliste M. Van der Palme (2), a eu la plus grande part à la loi de 1806, et surtout à l'exécution de cette loi, et qui est considéré en Hollande comme un des pères de l'éducation du peuple. Je me souviens encore de la haute estime que me témoignait M. Cu-

(1) Rapport de M. Cuvier, pag. 46.
(2) *Ibid.*, pag. 16 et 20.

vier pour M. Van den Ende, et je désirais vivement m'entretenir avec un homme aussi expérimenté sur les matières qui nous sont si chères à l'un et à l'autre. Il ne faut pas oublier non plus que le guide qui m'avait été donné par le gouvernement hollandais, M. Schreuder, inspecteur du district de Gouda, avait été lui-même, avant 1830, directeur de l'école normale de Lierre. Je ne manquais donc d'aucun moyen de bien connaître et d'apprécier l'école normale primaire de Harlem.

M. Van den Ende vit encore, mais l'âge et un grand malheur domestique qui lui est récemment arrivé, l'ont fort abattu. Il a depuis 1833 donné sa démission de ses fonctions, et il se préparait même à quitter Harlem et à se retirer à la campagne pour y finir sa vie. Je n'ai pu le voir et l'entretenir qu'une seule fois; mais notre conversation a été longue et pleine d'abandon. Il m'a paru touché de mon voyage en Hollande et m'a dit avec une émotion visible : « Monsieur, je vous reçois dans la même chambre où, il y a vingt-cinq ans, j'ai reçu M. Cuvier. » Il a appris de moi, avec une grande satisfaction, que M. Cuvier laisse un frère qui, lui-même, aime beaucoup et entend parfaitement l'instruction du peuple. Il connaissait mes travaux sur les écoles de Prusse, ainsi que les efforts que nous faisons en France depuis 1830. Si j'avais eu besoin d'encouragemens pour persévérer, en dépit de tous les obstacles, dans la carrière où je suis entré, je les aurais trouvés dans les paroles du vénérable vieillard. Il m'a rappelé par sa haute taille, l'air de son visage, le son de sa voix et ses manières affectueuses, un autre vieillard, que j'ai aussi beaucoup aimé, M. Jacobi.

De peur de trop fatiguer M. Van den Ende, je n'ai voulu consulter son expérience que sur un très petit nombre de questions, parmi lesquelles je mets au premier rang celle de l'enseignement religieux dans les écoles primaires. Sur ce point comme sur tous les autres, M. Van den Ende est invinciblement attaché à la pratique hollandaise, et il m'a dit, comme M. Vijnbek, son successeur actuel à La Haye : « Oui, les écoles primaires doivent être en général chrétiennes, mais ni protestantes ni catholiques. Elles ne doivent appartenir à aucun culte en particulier et n'enseigner aucun dogme positif; de telle sorte que les juifs eux-mêmes puissent, sans inconvéniens pour leur foi, fréquenter les écoles. » — « Il ne

faut pas tendre à la division des écoles, et avoir des écoles spéciales catholiques et des écoles spéciales protestantes. Une école du peuple est pour le peuple tout entier. » — « Oui, vous avez raison, l'école doit être chrétienne, il le faut absolument. La tolérance n'est nullement de l'indifférence. Il faut développer l'esprit moral et l'esprit religieux des enfans par la lecture de l'ancien et du nouveau Testament, par un bon choix d'histoires bibliques; surtout il faut que cet enseignement soit mêlé à tous les autres enseignemens; qu'il se retrouve dans la lecture, dans l'écriture, dans l'histoire, etc. » — « Je n'approuverais point que le maître d'école fît aucun enseignement religieux dogmatique : un pareil enseignement appartient aux ministres des différens cultes, en dehors de l'école. J'admets qu'en certains cas le maître d'école fasse réciter le catéchisme, et encore cela n'est pas sans inconvéniens. » — « Vous êtes en Hollande où l'esprit chrétien est très répandu, et où en même temps une grande tolérance existe depuis des siècles entre les diverses communions. »

Ainsi sur ce premier point, le principe de M. Van den Ende est de maintenir fortement l'esprit du christianisme dans les écoles, et pourtant de n'y laisser pénétrer aucun enseignement religieux dogmatique. Pour tout dire, il m'a paru même redouter l'intervention du curé ou du pasteur dans l'inspection de l'école, intervention à laquelle on attache tant de prix en Allemagne et sur laquelle j'ai moi-même tant insisté (1).

Nous avons ensuite parlé de l'inspection des écoles et du mode d'inspection. « Oh! pour cela, m'a-t-il dit, des hommes spéciaux, des hommes spéciaux! » Il a vivement regretté que notre loi de 1833 n'eût pas institué des inspecteurs spéciaux, nommés par le gouvernement, comme en Hollande et en Allemagne, et comme je l'avais demandé dans mon rapport sur l'instruction primaire en Prusse (2); et je lui fis un grand plaisir en lui apprenant que depuis nous avions sans bruit rempli cette lacune et que nous avions maintenant un inspecteur primaire par département. Il a été charmé de cette nouvelle et il m'a dit : « Prenez garde au choix de vos inspecteurs. » Il semblait heureux de l'éloge profondément

(1) *Rapport sur l'instruction primaire en Prusse*, etc., pag. 220-233; et mon Rapport à la chambre des pairs sur la loi de 1833.

(2) *Ibid.*, pag. 250.

senti que je lui faisais de la belle institution des commissions provinciales d'instruction primaire, commissions qui s'assemblent deux fois l'année au chef-lieu de la province, et sont composées, non d'amateurs et de philanthropes bénévoles, mais de la réunion de tous les inspecteurs de districts de la province. Ces inspecteurs sont des fonctionnaires qui tiennent toute l'instruction primaire entre leurs mains; car ils sont chargés de surveiller les écoles, et par conséquent, ils sont à même d'y discerner les enfans qui montrent quelque capacité et peuvent devenir assistans ou être envoyés dans les écoles normales primaires; ils retrouvent ces jeunes gens à l'examen de capacité dont ils sont eux-mêmes exclusivement chargés; ils les retrouvent encore dans le concours nécessaire pour obtenir telle place spéciale, concours que préside toujours un inspecteur; ils les suivent dans les conférences des maîtres d'école que préside également un inspecteur; enfin ils ne les perdent pas de vue pendant tout le cours de leur carrière.

« Mais, me dit-il, et votre enseignement mutuel, qu'en faites-vous? Espérez-vous qu'avec un pareil enseignement l'instruction puisse former des hommes primitifs; car c'est là sa véritable fin? Les diverses connaissances enseignées dans les écoles ne sont que des moyens dont toute la valeur est dans leur rapport à cette fin. Si on veut l'atteindre, il faut renoncer à l'enseignement mutuel qui peut bien donner une certaine instruction, mais jamais l'éducation; et encore une fois, monsieur, l'éducation est la fin de l'instruction. »

On peut juger avec quelle satisfaction je recueillais ces paroles de la bouche d'un juge aussi compétent que M. Van den Ende. « Rien n'est plus évident, lui disais-je; et pour moi, philosophe et moraliste, je regarde l'enseignement simultané, à défaut de l'enseignement individuel, comme la seule méthode qui convienne à l'éducation d'une créature morale; mais, je dois l'avouer, l'enseignement mutuel jouit encore, en France, d'une popularité déplorable. » — « D'où vient cela, me dit-il, dans une nation aussi spirituelle que la vôtre? » — D'une circonstance fatale dont les suites durent encore. Sous la restauration, le gouvernement tendait à remettre l'instruction primaire entre les mains du clergé. L'opposition se jeta dans l'extrémité contraire. Quelques hommes bien intentionnés, mais superficiels et tout-à-fait étrangers à l'instruction publique, ayant été par hasard en Angleterre dans des villes de fabri-

que à demi barbares, où, à défaut de mieux, on est encore trop heureux d'avoir des écoles lancastériennes, prirent pour un chef-d'œuvre ce qui était l'enfance de l'art, et se laissèrent éblouir par le spectacle de classes innombrables gouvernées par un seul maître, à l'aide de petits moniteurs pris parmi les élèves. Ce gouvernement d'enfans par des enfans ressemblait à une sorte de *self-government*, et paraissait un utile apprentissage de l'esprit démocratique. De plus, l'instruction chrétienne était impossible avec cette méthode, car il n'y a pas de moniteur, eût-il même douze ans, qui puisse enseigner la religion et la morale; on se trouvait donc conduit à réduire à peu près à rien l'instruction religieuse, à moins qu'on ne donne ce nom à la récitation matérielle du catéchisme, comme on peut le faire en Portugal et en Espagne, et cela semblait un triomphe sur le clergé. D'autres personnes voyaient dans ce mode d'enseignement une grande économie. Et puis, l'œil était charmé de cet ordre matériel et du mécanisme des exercices. Les enfans s'y mouvaient au geste d'un autre enfant, comme dans une fabrique les diverses parties d'un métier par l'impulsion d'une simple manivelle. Ce fut cet enseignement tout matériel qu'on opposa aux écoles ecclésiastiques de la restauration. Ainsi, une extrémité précipite dans une autre; la théocratie et le despotisme poussent à l'esprit de licence. Malheureusement l'enseignement mutuel a survécu aux luttes qui précédèrent 1830. Cependant l'enseignement simultané fait peu à peu des progrès, et les hommes honnêtes et désintéressés finissent par ouvrir les yeux. En Allemagne l'enseignement mutuel est méprisé. Je n'ai pas trouvé dans toute l'étendue de la Prusse un seul pédagogue qui fût partisan de ce mode d'enseignement; et il ne s'est pas encore offert à moi une école mutuelle ni à La Haye ni à Leyde. — « Mais, me dit-il, sachez, monsieur, que vous n'en trouverez pas une seule dans toute la Hollande. » Et se retournant vers M. l'inspecteur Schreuder: « N'est-il pas vrai, lui dit-il, qu'il n'y a pas en Hollande une seule école mutuelle? » L'inspecteur Schreuder l'affirma. — « Et ce n'est pas, reprit M. Van den Ende, que nous ignorions l'enseignement mutuel. Nous l'avons étudié, et c'est parce que nous l'avons étudié que nous le rejetons. La *Société du bien public*, que vous devez connaître par le rapport de M. Cuvier, a mis au concours la question des avantages et des inconvéniens de

l'enseignement mutuel et de l'enseignement simultané. L'ouvrage qui a remporté le prix, examine dans le plus petit détail la méthode mutuelle et la convainc d'insuffisance sur tous les points où il s'agit d'éducation, d'autorité magistrale et de véritables leçons à inculquer à l'enfance. L'auteur de cet ouvrage est M. l'inspecteur Visser.

J'aurais bien désiré adresser d'autres questions à M. Van den Ende, mais le bon veillard commençait à se fatiguer et je ne poussai pas plus loin la conversation. Je regarde M. Van den Ende comme un des hommes de l'Europe qui ont le plus fait pour l'éducation du peuple, et je me suis séparé de lui avec la crainte de ne plus le revoir, et le vif regret de ne l'avoir pas connu plus tôt.

De M. Van den Ende je me rendis chez M. Prinsen.

M. Prinsen demeure à l'école normale. Cette école normale est un assez beau bâtiment sur le frontispice duquel on lit ces mots : *S'rijcks kweekschool voor schoolonderwijsers*, c'est-à-dire : *Séminaire royal pour former des maîtres d'écoles.* On m'avait donné M. Prinsen pour un homme austère, dévoué à ses devoirs et d'une instruction profonde. Il est depuis long-temps dans la carrière de l'instruction publique où il a commencé par être simple maître d'école. Aujourd'hui il est à la fois directeur de l'école normale de Harlem et inspecteur primaire du district. Pour suffire à cette double fonction, il ne faut pas moins que son activité et son énergie, et on verra que l'école normale primaire de Harlem, telle qu'elle est organisée, exige absolument un tel directeur. M. Prinsen peut avoir une cinquantaine d'années. C'est un homme de près de six pieds, très fort et d'une phy sionomie grave et sévère. Malheureusement pour moi il sait le français, mais il ne le parle pas. M. Schreuder dut nous servir d'interprète.

Je lui exposai mon but. « Je désire, lui dis-je, connaître d'abord dans cette conversation la constitution de l'école normale primaire de Harlem en elle-même et dans ses principes. Ensuite, je vous prierai de me la montrer en action en me permettant de l'inspecter moi-même avec vous. D'abord la règle ; puis les résultats.

« Pouvez-vous me communiquer le réglement de votre école? — Il n'y a point de réglement, je suis le réglement, » dit-il en souriant.

Voici le résumé un peu sec de ma longue conversation avec M. Prinsen, par l'intermédiaire de M. Schreuder ;

L'école normale primaire de Harlem est un externat. Chaque élève y jouit d'une bourse royale avec laquelle il s'entretient lui-même dans la ville. Nul ne peut être admis sans avoir au moins quinze ans accomplis.

Il vient des élèves de toutes les parties du royaume; ils sont admis sur les rapports des inspecteurs, et nommés directement par le ministre. Il y a trois mois d'épreuves pendant lesquels le directeur fait connaissance avec les élèves, éprouve et juge leur capacité. Après ces trois mois, il fait un rapport au ministre, et sur ce rapport, les élèves sont définitivement admis; alors commence véritablement pour eux l'école normale.

Il y a quarante élèves en tout. La durée du cours total est de quatre ans. Comme il ne s'agit pas seulement de théorie, mais d'exercice, et comme on y prépare les élèves à obtenir, dans l'examen de capacité, le premier grade (notre degré d'instruction primaire supérieure), et que ce grade en Hollande ne peut être obtenu avant l'âge de vingt-cinq ans, on a supposé que quatre ans n'étaient pas de trop pour parcourir le cercle entier des études et des exercices qui peuvent former le maître d'école accompli. La plupart des élèves restent donc quatre ans à l'école normale; mais il n'y a point obligation absolue d'y rester tout ce temps, car bien qu'on prépare au premier grade, très peu y prétendent. La grande affaire pour l'état, ce sont les écoles inférieures; c'est surtout pour celles-là que travaille l'école normale, quoiqu'elle donne un enseignement plus élevé.

1° *Etudes.* — Parmi les divers objets d'étude, il en est trois, la pédagogie, l'histoire et la physique qui, étant considérés comme plus difficiles que les autres, sont enseignés à deux reprises différentes dans l'étendue du cours normal. Les autres connaissances, comme l'histoire naturelle, la géographie, la calligraphie, le dessin, le chant et les mathématiques, ne sont enseignés qu'une fois et successivement.

Quant à la religion, elle n'a point d'enseiguement dogmatique, propre à telle ou telle communion; seulement comme la base de toutes les communions est l'histoire biblique, on expose régulièrement l'histoire de la Bible, et on y joint toutes les maximes morales qui se présentent à cette occasion. « — Non, il n'y a pas même ici de cours spécial de morale. Je ne conçois pas l'enseignement de la

morale ni celui de ce qu'on appelle la religion naturelle. Ce serait de la métaphysique. Mais l'esprit de moralité et de religion est sans cesse excité, nourri, entretenu par tous les maîtres dans toutes les occasions. Tous les maîtres enseignent la morale et nul ne l'enseigne en particulier. Nous recevons ici des catholiques, des protestans et même des juifs; mais ces derniers assistent seulement aux leçons sur l'ancien Testament. Les élèves juifs deviennent plus tard les maîtres des écoles spéciales que les juifs entretiennent pour les enfans de leur culte. »

Joignez ces paroles de M. Prinsen à celles de Van den Ende sur le même sujet, et vous aurez le trait le plus saillant de l'instruction primaire en Hollande, à savoir, l'absence de tout enseignement spécial de religion et même de morale dans l'éducation de l'un des peuples les plus moraux et les plus religieux de la terre. La pratique allemande est toute différente, et cette différence sort de la nature opposée de ces deux excellens pays. En Hollande, on fuit tout ce qui a l'air théorique et spéculatif comme un luxe stérile, surtout dans l'éducation, et on s'attache à la réalité, c'est-à-dire ici aux habitudes qu'on s'applique à former par un exercice continuel. Au contraire, en Allemagne, où le génie de la spéculation domine, il n'y a pas une seule école primaire élémentaire où sous les formes les plus simples la vérité chrétienne, qui est faite pour les pauvres d'esprit comme pour les savans, ne soit enseignée dans ses principes dogmatiques les plus généraux et dans ses conséquences morales, comme le ferme fondement des mœurs privées et publiques. J'incline du côté de l'Allemagne. J'avoue que cette absolue séparation de l'école et de l'église ne me paraît pas meilleure que leur confusion. Il y aurait encore ici un juste milieu à saisir que la Hollande est loin de réaliser. Mais je continue de décrire ; je discuterai une autre fois.

M. Prinsen se charge, avec un seul adjoint, des cours les plus importans de l'école normale. Ces cours se font ordinairement le soir. Mais ce n'est pas là le véritable enseignement normal. Pendant tout le jour, les élèves sont employés comme assistans, comme adjoints et même comme directeurs temporaires, dans les diverses écoles de la ville, selon le degré de capacité auquel ils sont parvenus. Deux mille trois cents enfans fréquentent les écoles de la ville de Harlem et sont un sujet permanent d'exercice pour les élèves

de l'école normale. Ces deux mille trois cents enfans sont distribués en un assez grand nombre d'écoles, pour que tous les élèves de l'école normale primaire puissent y être tour à tour exercés. Ce grand nombre d'écoles est ici nécessaire, et c'est d'ailleurs un bien. « Il ne faut pas, m'a dit M. Prinsen, et j'ai été charmé de l'entendre ainsi parler; il ne faut pas que les écoles aient trop d'élèves. Le maître n'agit plus directement sur les élèves, ce qui pourtant est nécessaire pour que chacun d'eux reçoive une vive impression et garde un profond souvenir de l'école. Ensuite, quand chaque école a trop d'élèves, il y a un trop petit nombre d'écoles, et alors les adjoints, obligés d'attendre trop long-temps pour arriver maîtres à leur tour, se découragent, tombent dans la routine ou abandonnent leur carrière. »

2° *Discipline.* C'était là ce que j'avais le plus à cœur d'étudier, surtout dans une école normale d'externes. J'avais vu d'assez bons externats en Prusse, mais les meilleures écoles normales primaires, les admirables établissemens de Potzdam et de Brühl, sont des pensionnats (1). En Prusse, on pense généralement que le pensionnat est plus favorable à l'éducation des jeunes maîtres, que le directeur peut exercer sur eux une influence plus grande parce qu'elle est plus constante, et qu'en ayant une ou deux écoles de degrés différens annexés à l'école normale, les élèves s'y exercent tout aussi bien que dans les écoles de la ville, séparées de l'établissement. On fait aussi grand cas, comme préparation à la vie austère du maître d'école, de la rude discipline qu'admet le pensionnat. Les élèves n'y ont pas de domestiques et se servent eux-mêmes. Et puis leur émulation est plus excitée dans la vie commune, où les capacités relatives se dessinent mieux. Enfin, il semble que l'esprit chrétien, avec les exercices dont il se nourrit, réclame un pensionnat. Telle est du moins l'opinion des plus habiles pédagogues et la pratique la plus générale de l'Allemagne. Il y a pourtant de bonnes écoles normales primaires d'externes, et moi-même dans mon rapport j'ai conseillé de commencer en France par des externats; mais j'avoue que les externats me semblent des pis-aller, dans certaines circonstances, quand on n'a pas de bâtimens convenables et qu'on vise à l'économie.

(1) Rapport, etc., pag. 326.

L'école normale primaire de Harlem excitait donc au plus haut degré ma curiosité, et je voulais savoir dans le plus grand détail comment on y maintient l'ordre, les mœurs, tous les sentimens et toutes les habitudes qui font le bon maître d'école, sans le ressort de la vie commune et cloîtrée. Voici ce que m'a dit M. Prinsen.

« D'abord les élèves de l'école normale primaire n'y entrent que volontairement et pour se perfectionner dans une carrière qu'ils se proposent de parcourir et qui est la plus grande affaire, le plus grand intérêt de leur vie. Ils sont donc d'eux-mêmes portés à l'ordre et n'ont pas besoin de la discipline du pensionnat. Chaque élève est, pour ainsi dire, sous la discipline des dispositions morales qu'il apporte dans l'école. Ensuite celui qui n'a pas ces dispositions et qui ne les montre pas dans les trois premiers mois, est immédiatement renvoyé. Ceux qui résistent à ces trois mois d'épreuve, savent parfaitement que la moindre faute sera très sévèrement punie, qu'ils dépendent entièrement du directeur, et que leur renvoi serait l'effet du moindre mécontentement qu'il exprimerait. Il leur est défendu de fréquenter aucun lieu public. S'ils sont vus dans un estaminet, ils subissent une réprimande sévère, et à la récidive ils sont renvoyés. Ils ne peuvent s'éloigner une seule nuit de la ville sans la permission du directeur. Ce ne sont pas eux qui choisissent leur logement; c'est le directeur. Il paie même pour eux. Les familles qui reçoivent ces élèves en pension sont elles-mêmes intéressées à entrer dans les vues du directeur. C'est un honneur et un profit pour une famille peu fortunée d'être choisie pour recevoir des élèves de l'école normale. Au moindre soupçon, on leur retire les élèves. Ceux-ci ne sont pas considérés dans les maisons qu'ils habitent comme des étrangers, mais comme des membres de la famille, soumis à toutes ses règles et à toutes ses habitudes. On doit toujours savoir où ils sont, à toute heure de la journée. Le directeur visite les maisons au moins tous les quinze jours. Il s'entend avec la police, qui ne manque pas de l'informer officieusement de tout ce qui arrive à sa connaissance. »

On voit que c'est exactement là le régime des écoles normales primaires d'externes en Prusse (1). On voit en même temps à quel

(1) Je regrette de n'avoir pas donné le réglement détaillé d'une école normale primaire d'externes en Prusse. J'aurais pu choisir l'école protestante de Soest (province de Westpha-

prix on remplace ici la facile discipline des pensionnats, combien de précautions sont nécessaires, dont une seule venant à défaillir, toutes les autres sont frappées d'impuissance; surtout on reconnaît qu'à la tête d'un pareil externat, il faut un homme d'une vigilance, d'une énergie, d'une sévérité éclairée, bien au-dessus de la portée ordinaire, tandis que le pensionnat, par la vertu qui lui est propre, exige dans le directeur une réunion de qualités moins rares. Aussi M. Prinsen, tel que j'ai appris à le connaître, non-seulement dans notre conversation, mais en vivant avec lui pendant toute la journée, est un homme parfait pour cette fonction. J'ignore s'il a les connaissances étendues, la riche culture et l'élévation d'esprit de M. Striez de Potzdam (1), mais il ne faut pas l'avoir vu long-temps pour reconnaître en lui une admirable énergie physique et morale, une autorité naturelle, une aptitude innée au gouvernement, et quelque chose d'imposant qui me fait admettre volontiers ce qu'il m'a dit : « Oui, la main sur la conscience, je déclare que dans cet ordre de choses tout va bien en général, et que les exemples de désordre sont tellement rares qu'on ne peut pas les considérer comme les résultats du système.» Je ne pus m'empêcher de lui répondre : Vous n'êtes pas seulement le réglement de l'école normale de Harlem; vous êtes le système même de cette école.

M. Schreuder, qui nous servait d'interprète et qui a été lui-même à la tête de l'école normale de Lierre, m'assura également qu'à cette école l'externat n'avait pas eu d'inconvéniens; mais j'aurais pu lui faire à lui-même, sans aucune flatterie, la même réponse qu'à M. Prinsen. Avec des directeurs comme M. Prinsen et lui, il n'y a pas de mauvais système. Il faut tenir compte aussi du caractère plus tranquille des jeunes Hollandais et de la nature flamande, qui exigent une moins forte discipline. Mais ces deux messieurs se sont accordés à me dire que le système de l'externat ne convient que dans une petite ville, et M. Prinsen demandait une ville ou un fort village d'environ deux mille ames, qui pût avoir environ trois cents enfans à envoyer aux écoles pour servir de sujet d'exercice à l'école normale. Enfin l'un et l'autre avouaient

lie), dont le directeur est M. Ehrlich, ou l'école catholique de S. Mathieu, à Trèves, que dirige M. le curé Schuelzgen. Rapport, etc., pag. 288.

(1) *Ibid.*, pag. 381.

qu'une pareille école normale doit avoir un assez petit nombre d'élèves.

Je ne veux pas omettre ici une des meilleures raisons que ces deux hommes éclairés m'ont données à l'appui de l'externat. « Vous prétendez, m'ont-ils dit, que le pensionnat avec sa forte discipline prépare mieux à la vie du maître d'école. Au contraire, nous sommes convaincus qu'un jeune homme qui a passé quelques années dans la vie commune d'une école normale d'internes, se trouve extrêmement embarrassé quand il sort de là pour se conduire tout seul; tandis que dans notre système le jeune homme apprend à se conduire lui-même, à traiter avec les autres; et la vie qu'il mène est l'apprentissage de la vie qu'il mènera plus tard. » Cette raison est forte, et je conviens que les exemples ne manquent pas de jeunes gens qui, après avoir été des saints dans un pensionnat, sortis de là, ne savent plus se conduire, font des sottises, ou du moins sont incapables de se plier à un autre genre de vie que celui de leur couvent.

En résumé, je ne me crois pas obligé de choisir absolument entre les deux systèmes. L'un et l'autre sont bons, selon le pays, selon le temps, et surtout selon l'homme qui est appelé à les mettre en œuvre; car je ne cesserai jamais de le répéter, autant vaut le directeur, autant vaut l'école. Mais le directeur d'une école normale primaire d'externes doit être un homme d'un bien grand mérite, ou c'en est fait de tout l'établissement.

Quant au point de vue financier, il est ici fort simple. L'école normale primaire de Harlem coûte à l'état 10,000 florins par an (20,000 fr.) pour quarante élèves, tous frais compris, l'entretien des bâtimens et du mobilier et le traitement de M. Prinsen qui est de 1600 florins. Le directeur a de plus un très bon logement à l'école normale.

Telle est la constitution de l'école normale primaire d'externes de la ville de Harlem. Maintenant il s'agirait d'en faire connaître les résultats et de conduire le lecteur, comme MM. Prinsen et Schreuder m'ont conduit moi-même, dans les écoles de la ville où s'exercent les jeunes maîtres. J'ai vu ces jeunes gens appliqués aux différens services de l'instruction primaire. Ils travaillent sous la direction du maître de chaque école qui, lui-même, la plupart du temps, est un ancien élève de l'école normale de M. Prinsen.

Nous avons parcouru les divers degrés de l'instruction primaire. D'abord une école de pauvres, c'est-à-dire une école élémentaire gratuite, puis deux *tuschen-schoolen*, nos écoles élémentaires payantes, puis enfin des écoles dites françaises, écoles privées qui sont à peu près nos écoles primaires supérieures, les *Bürgerschulen* de l'Allemagne. J'ai été fort content de l'activité et de l'intelligence de ces jeunes maîtres; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est l'autorité de M. Prinsen. Comme directeur de l'école normale primaire, il commande à ces jeunes gens; comme inspecteur du district de Harlem, il commande aux maîtres eux-mêmes, et toutes ces écoles, élèves et maîtres de tous les degrés et de toutes les conditions, lui sont soumis, comme une armée à son général. Tout se meut à sa voix, tout est inspiré de son esprit et de son ame. La méthode pour enseigner à lire dont il est l'auteur, méthode ingénieuse, mais dans laquelle je ne crois pas devoir entrer, est la méthode universellement reçue. Les neuf tableaux gradués qu'elle emploie, sont appendus dans les écoles, et M. Prinsen, absent ou présent, est toujours là.

J'avais vu en Hollande des écoles primaires de toutes sortes, excepté pourtant des écoles de village. M. Prinsen nous proposa de nous en montrer quelques-unes dans une promenade que nous fîmes aux environs, pour voir aussi cet admirable jardin qui entoure Harlem, et les serres de M. Hope d'Amsterdam. Il est difficile de faire une course plus agréable. Les serres de M. Hope sont très belles, et j'ai vu là cette culture de fleurs qui est une des curiosités et des richesses de Harlem. Nous avons poussé notre promenade jusqu'aux dunes de Zomerdorf, du haut desquelles nous avons eu pendant quelque temps deux magnifiques spectacles: derrière nous, ce grand lac qu'on appelle la mer de Harlem, le golfe de l'Y et le Zuiderzée, et à l'autre extrémité de l'horizon l'Océan du nord tout au plus à une demi-lieue.

En allant et en revenant, nous avons visité plusieurs écoles, et j'avoue qu'ici mon étonnement a été bien autrement grand que dans les écoles de la ville. Je crois bien que M. Prinsen n'aura pas choisi les plus mauvaises pour nous les montrer, mais choisies à dessein ou offertes à nous par le hasard de la promenade, il est certain que, même en Prusse ou en Saxe, je n'ai jamais vu, je ne dis pas de plus belles, mais d'aussi belles écoles de village. Figurez-

vous une maison d'une apparence modeste, mais d'une propreté exquise et vraiment hollandaise, divisée en deux parties, d'un côté une assez grande salle capable de contenir à peu près tous les enfans du village, filles et garçons, en état d'aller à l'école; de l'autre côté, le logement du maître et de sa famille. La salle où se tient l'école est éclairée par en haut avec des ventilateurs des deux côtés. Un certain nombre de tables, où les enfans sont distribués selon le degré de leur instruction; de l'espace entre chaque table pour laisser le maître et les élèves circuler facilement. Aux murs sont suspendus les neuf tableaux classiques de M. Prinsen, un grand tableau noir pour les exercices, un modèle des différens poids et mesures selon le système décimal, et, ce que je n'ai pas toujours vu en Allemagne, un second tableau noir où sont tracées des lignes disposées pour recevoir l'écriture de la musique et les notes qu'on veut y tracer pour la leçon du chant. On aura de la peine à le croire, mais j'atteste que ces différens maîtres d'écoles parlaient passablement le français. On a fait faire devant moi différens exercices dont ces enfans ne se sont point mal tirés. L'un des deux maîtres avait pour assistant son propre fils, enfant de quatorze ans qu'il destine à le remplacer un jour. Selon l'ancienne méthode, cet enfant n'ayant pas d'autre maître que son père, n'en saurait jamais plus que lui, et, à moins d'avoir l'esprit inventif, il s'arrêterait où son père s'est arrêté; mais il ira à l'école normale de Harlem, et là non-seulement il recevra une instruction plus élevée, mais il pratiquera dans des écoles différentes où son esprit se développera dans la mesure de ses forces naturelles.

Je ne puis dire combien j'ai été touché d'entendre dans ces petites écoles de village répéter à la leçon de musique ce même chant national que j'avais déjà entendu dans les écoles de La Haye et de Harlem. Ce chant est partout le même. Il est simple et noble, il inspire l'amour de la patrie et du prince et porte à l'ame une foule de sentimens honnêtes. Chaque grande nation doit avoir ainsi un chant national qui se récite depuis les plus grands théâtres jusqu'aux plus humbles écoles, dans les grandes villes et dans les villages. Le *God save the king* des Anglais est un beau chant de ce genre. Le chant national des Hollandais en est une imitation, et c'est un inconvénient; car imitation et nationalité ne sont pas synonymes. Pour nous, nous avons des chants

révolutionnaires admirables; mais nous n'avons pas de chant national. Il serait digne de quelque compositeur honnête homme de faire sur des paroles nobles sans emphase, un chant qui pût devenir une source d'inspirations morales, exempt de cette exaltation passionnée qui, sous aucun prétexte, ne doit pénétrer dans les écoles de l'enfance, et tellement pur de tout esprit de parti qu'il pût convenir à tous les temps, à toutes les opinions, à toutes les classes de la société. J'attache une si grande importance à la culture de l'ame par la musique, que si j'étais ministre, je n'hésiterais pas à proposer un prix pour le meilleur chant national approprié aux écoles du peuple.

A propos de la musique, je ne veux pas quitter Harlem sans dire un mot de l'orgue célèbre de l'ancienne église catholique, aujourd'hui temple protestant. Cet orgue a huit mille tuyaux. Je l'ai entendu avec un véritable ravissement dans cette vieille et immense église où le calvinisme a pratiqué sans art et sans goût un second petit temple en bois autour de la chaire, pour entendre confortablement et à son aise la parole divine, mais à laquelle il n'a pas pu ôter son orgue céleste et la puissance religieuse qui demeure attachée à son sanctuaire désert et à ses voûtes dépouillées.

Au milieu de la place publique de Harlem est la statue de Coster qu'on regarde ici comme l'inventeur de l'imprimerie.

J'ai quitté vers sept heures du soir, à regret, cette jolie ville où les soins du commerce n'ont pas détruit le goût de la nature, et où, entre M. Van den Ende et M. Prinsen, j'avais sans cesse présente l'image de M. Cuvier qui les a connus et estimés tous les deux, et qui, il y a vingt-cinq ans, loin de sa patrie et de sa famille, s'entretenait, comme moi, dans ces mêmes lieux, sur les mêmes sujets, avec ces deux mêmes hommes respectables dont il m'a parlé si souvent, et auxquels très probablement j'ai dit aussi un éternel adieu.

V. Cousin.

CONTEMPLATION.

FRAGMENT INÉDIT DE LÉLIA.

Une porte de mon appartement donne sur le précipice; des gradins rongés par le temps et la mousse font le tour du bloc escarpé qui soutient cette partie de l'édifice, et, après plusieurs rampes rapides, établissent une communication entre le couvent et la montagne. C'est le seul endroit abordable de notre forteresse; mais il est effrayant, et, depuis la sainte, personne n'a osé s'y hasarder. Les degrés, creusés inégalement dans le rocher, présentent mille difficultés, et l'escarpement qu'ils côtoient, n'offre aucun point d'appui, et donne des vertiges.

J'ai voulu savoir si dans la retraite et l'inaction je n'avais rien perdu de mon courage et de ma force physique. Je me suis aventurée au milieu de la nuit, par un beau clair de lune, à descendre ces degrés. Je suis parvenue sans peine jusqu'à un endroit où la montagne en s'écroulant semblait avoir emporté le travail des cénobites. Un instant suspendue entre le ciel et les abîmes, j'ai tremblé d'être forcée de me retourner pour revenir sur mes pas. J'étais sur une plateforme où mes pieds avaient à peine l'espace nécessaire. Je suis restée long-temps immobile, afin d'habituer mes yeux à cet effrayant spectacle, et je comparais l'empire de la

volonté sur les sens à celui de l'imagination. Si je n'eusse écouté que l'imagination, je me serais élancée au fond du gouffre qui semblait m'attirer par un aimant irrésistible; mais la volonté dominait la terreur, et me maintenait ferme sur mon étroit piédestal.

Ne pourrait-on proposer cet exemple à ceux qui disent que les tentations sont invincibles, que toute contrainte imposée à l'homme est hostile au vœu de la nature, et criminelle envers Dieu? O Pulchérie! je pensai à toi en cet instant. Les vains plaisirs qui t'ont perdue ressemblent à l'émotion tumultueuse que j'éprouvais sur le bord du précipice, et qui me poussait à terminer mon angoisse en m'abandonnant au sentiment de ma faiblesse. La vertu qui t'eût préservée n'est-elle pas cet instinct conservateur, cette forte raison qui, chez l'homme, sait lutter victorieusement contre la mollesse et la peur? Oh! vous outragez la bonté de Dieu, et vous méprisez profondément ses dons, vous qui prenez pour la plus noble partie de votre être la faiblesse qu'il vous a infligée comme correctif de la force, dont vous eussiez été trop fiers.

En observant d'un œil attentif tous les objets environnans, j'aperçus la continuation de l'escalier sur le roc détaché au-dessous de la plateforme. J'atteignis sans peine cette nouvelle rampe. Ce qui, au premier coup d'œil, était impossible, devint facile par la réflexion. Je me trouvai bientôt hors de danger sur les terrasses naturelles de la montagne. Je connaissais ces sites inabordables. Depuis cinq ans, je m'y promène chaque jour par la pensée, sans songer à y porter mes pas. Mais je n'avais jamais vu que les parois extérieures de l'énorme croûte qui forme le couronnement du mont, et dont les dents aiguës déchirent les nuées. Quelle fut ma surprise, lorsqu'en les côtoyant je vis la possibilité de pénétrer dans leurs flancs par des fissures, dont le lointain aspect offrait à peine l'espace nécessaire pour le passage d'un oiseau! Je n'hésitai point à m'y glisser, et, à travers les éboulemens du basalte, le réseau des plantes pariétaires et les aspérités d'un trajet incertain, je suis parvenue à des régions que nul regard humain n'a contemplées, que nul pied n'a parcourues depuis la sainte qui venait sans doute y chercher le recueillement de la prière.

On croit dans le pays que chaque nuit l'esprit de Dieu la ravissait sur ces sommets sublimes, qu'un ange invisible la portait sur ces escarpemens, et aucun habitant n'a osé approfondir le miracle

que la foi seule opéra : la foi que les petits esprits appellent faiblesse, superstition, ineptie! la foi qui est la volonté jointe à la confiance; magnifique faculté donnée à l'homme pour dépasser les bornes de la vie animale, et pour reculer à l'infini celles de l'entendement.

La montagne, tronquée vers sa cime par l'éruption d'un volcan éteint depuis des siècles innombrables, offrit à mes regards une vaste enceinte de ruines, fermée par les remparts inégaux de ses dents et de ses déchirures. Une cendre noire, poussière de métaux vomis par l'éruption, des amas de scories bizarres et fragiles, que la vitrification préserve de l'action des élémens, mais qui, partout, craquent sous le pied comme des ossemens, un gouffre comblé par les attérissemens et recouvert de mousse, des murailles naturelles d'une lave rouge qu'on prendrait pour de la brique, les cristallisations gigantesques du basalte, les étincelles et les lames d'une pluie de métaux en fusion que fouetta jadis un vent sorti des entrailles de la terre, de grands lichens rudes et flétris comme la pierre qu'ils couvrent, des eaux qu'on ne voit pas et que l'on entend bouillonner sous les roches; tel est le lieu sauvage où aucun être animé n'a laissé ses traces. Depuis longtemps je n'avais pas revu le désert: j'eus un instant d'effroi à l'aspect de ces débris d'un monde antérieur à l'homme. Un malaise inconcevable s'empara de moi, et je ne pus me résoudre à m'asseoir au sein de ce chaos. Il me sembla que c'était la demeure de quelque puissance ennemie de l'homme. Je continuai donc à marcher et à gravir jusqu'à ce que j'eusse atteint les dernières crêtes qui forment, autour de ce large cratère, une couronne aux fleurons orgueilleux et bizarres.

De là je revis les cieux et les mers, la ville, les campagnes fertiles qui l'entourent, le fleuve, les forêts, les promontoires et les belles îles, et le volcan, seul géant dont la tête dépassât la mienne, seule bouche vivante du canal souterrain où se sont précipités tous les torrens de feu qui bouillonnaient dans les flancs de cette contrée. Les terres cultivées, les hameaux et les maisons de plaisance se perdaient dans l'éloignement et se confondaient dans les vapeurs du crépuscule. Mais à mesure que le jour éclaira l'horizon, les objets devinrent plus distincts, et bientôt je pus m'assurer que le sol était encore fécond, que l'humanité existait en-

core. Assise sur ce trône aérien, que la sainte elle-même n'a peut-être jamais essayé d'atteindre, il me sembla que je venais de prendre possession d'une région rebelle à l'homme. J'avais vaincu le hideux cyclope qui entassa ces blocs pour les précipiter sur la vallée, et qui tira le feu d'enfer de ses fournaises inconnues, pour consumer les jeunes productions de la terre; je lui imposais le dernier sceau du vasselage en mettant le pied sur sa tête foudroyée. Ce n'était pas assez que l'Éternel eût permis à la race privilégiée de couvrir de ses travaux et de ses triomphes tout ce sol disputé aux élémens; il fallait qu'une femme gravît jusqu'à cette dernière cîme, autel désert et silencieux du Titan renversé; il fallait que l'intelligence humaine, aigle qui dans son vol embrasse le cercle entier des mondes, vînt se poser sur cet autel et replier ses ailes pour se pencher vers la terre et la bénir dans un élan fraternel; créant ainsi, pour la première fois, un rapport sympathique de l'homme à l'homme, au milieu des abîmes de l'espace.

Me retournant alors vers la région désolée que je venais de parcourir, j'essayai de me rendre compte du changement opéré dans mes goûts et dans mes habitudes. Pourquoi donc jadis n'étais-je jamais assez loin à mon gré des lieux habitables? Pourquoi aujourd'hui aimais-je à m'en rapprocher? Je n'ai découvert dans l'homme ni vertus ni qualités nouvelles. La société ne me paraît pas meilleure depuis que je l'ai quittée. De loin comme de près j'y vois toujours les mêmes vices. Et quant aux beautés de la nature, je n'ai pas perdu la faculté de les apprécier. Cependant autrefois il n'y avait pas pour moi de caverne assez inaccessible, pas de lande assez inculte, pas de plage assez stérile, pas de paysage assez terrible. Les Alpes étaient trop basses et l'Océan trop étroit. Je guettais l'avalanche et ne trouvais jamais qu'elle eût assez labouré de neiges, assez balayé de sapins, assez retenti sur les échos effrayés des glaciers. L'orage ne venait jamais assez vite et ne grondait jamais assez haut. J'eusse voulu pousser de la main les sombres nuées et les déchirer avec fracas. J'appelais de mes vœux la chute d'une étoile, un déluge nouveau. J'aurais crié de joie en m'abîmant avec les ruines du monde, et alors seulement j'aurais proclamé Dieu aussi fort que ma pensée l'avait conçu.

Le souvenir de ces jours impétueux et de ces désirs insensés me

fait frémir maintenant à l'aspect des lieux qui retracent les antiques bouleversemens du globe. Cet amour de l'ordre, qui s'est révélé à moi depuis que j'ai quitté le monde, proscrit les joies que j'éprouvais jadis à entendre gronder le volcan, à voir rouler l'avalanche. Quand je me sentais faible par ma souffrance, je ne cherchais dans les attributs de Dieu que la colère et la force. A présent que je suis apaisée, je comprends que la force est dans le calme et la douceur. O bonté increéée! je te bénis dans le moindre sillon vert que ton regard féconde! je m'identifie à cette terre où ton grain fructifie! je comprends ton infatigable mansuétude! O terre, fille du ciel! ton père t'a enseigné la clémence, tu ne te dessèches point sous les pas de l'impie, tu te laisses posséder par le riche, et tu attends avec sécurité le jour qui te rendra à tous tes enfans! Sans doute alors tu te pareras d'attraits nouveaux; plus riante et plus généreuse, tu réaliseras peut-être les rêves poétiques annoncés par les sectes nouvelles, et qui montent comme des parfums mystérieux sur cet âge de doute, de hautaines négations et de tendres espérances.

Ravie dans la contemplation de cette nuit sublime, j'en suivis le cours, le déclin et la fin. A minuit, la lune s'était couchée. La retraite me devenait impossible; privée de son flambeau, je ne pouvais plus me guider dans ce labyrinthe de débris, et quoique le ciel fût étincelant d'étoiles, les profondeurs du cratère étaient ensevelies dans les ténèbres. J'attendis qu'une faible lueur vînt blanchir l'horizon. Mais quand elle parut, la terre devint si belle, que je ne pus m'arracher au spectacle que chaque instant variait et embellissait sous mes yeux.

A ma droite, les pâles étoiles du Scorpion se plongèrent une à une dans la mer. Nymphes sublimes, inséparables sœurs, elles semblaient s'enlacer l'une à l'autre et s'entraîner en s'invitant aux chastes voluptés du bain. Les soleils innombrables semés dans l'éther devinrent alors plus rares et plus brillans; le jour ne se montrait pas encore, et cependant le firmament avait pris une teinte plus blanche, comme si un voile d'argent se fût étendu sur l'azur profond de son sein. L'air fraîchissait, et les astres semblaient ranimés par cette brise, comme des flambeaux dont le vent agite la flamme avant de les éteindre. L'étoile de la chèvre monta rouge et brillante à ma gauche, au-dessus des grandes forêts, et la voie

lactée s'effaça sur ma tête comme une vapeur qui remonte aux cieux.

Alors l'empyrée devint comme un dôme qui se détachait obliquement de la terre, et l'aube monta chassant devant elle les étoiles paresseuses; tandis que le vent de ses ailes les soufflait une à une, celles qui s'obstinaient à rester devenaient toujours plus claires et plus belles; Hesper blanchissait et s'avançait avec tant de majesté, qu'il semblait impossible de le détrôner; l'Ourse abaissait sa courbe gigantesque vers le nord. La terre n'était qu'une masse noire, dont quelques sommets de montagne coupaient çà et là l'âpre contour à l'horizon. Les lacs et les ruisseaux se montrèrent successivement comme des taches et des lignes sinueuses d'argent mat sur le linceul de la terre. A mesure que l'aurore remplaça l'aube, toutes ces eaux prirent alternativement les reflets changeans de la nacre. Long-temps, l'azur, dont les teintes variées à l'infini effaçaient la transition du blanc au noir, fut la seule couleur que l'œil pût saisir sur la terre et dans les cieux. L'orient rougit long-temps avant que la couleur et la forme fussent éveillées dans le paysage. Enfin la forme sortit la première du chaos. Les contours des premiers plans se détachèrent, puis les seconds, puis tous jusqu'aux derniers, et quand tout le dessin fut appréciable, la couleur s'alluma sur le feuillage, et la végétation passa successivement par toutes les nuances qui lui sont propres, depuis le bleu sombre de la nuit, jusqu'au vert étincelant du jour.

Le moment le plus suave fut celui qui précéda immédiatement l'apparition du disque du soleil. La forme avait atteint toute la grace de son développement. La couleur encore pâle avait un indéfinissable charme; les rayons montaient comme des flammes derrière de grands rideaux de peupliers qui n'en recevaient rien encore et qui se dessinaient en noir sur cette fournaise. Mais, dans la région située entre l'orient et le sud, la lumière répandait de préférence ses prestiges toujours croissans. L'oblique clarté se glissait entre chaque zône de coteaux, de forêts et de jardins. Les masses, éclairées sur leurs contours, s'enlevaient légères et diaphanes, tandis que leurs milieux encore sombres accusaient l'épaisseur. Que les arbres étaient beaux ainsi! quelle délicatesse dans les sveltes peupliers, quelle rondeur dans les caroubiers ro-

bustes, quelle mollesse dans les myrtes et les cytises! La verdure n'offrait qu'une teinte uniforme, mais la transparence suppléait à la richesse des tons. De seconde en seconde, l'intensité du rayon pénétrait dans toutes les sinuosités, dans toutes les profondeurs, derrière chaque rideau de feuillage; de chaque ligne du paysage, un voile semblait tomber, et d'autres rideaux, toujours plus gracieux et plus frais, s'étendaient comme par enchantement; des angles de prairie, des buissons touffus, des massifs de jeunes arbustes, des clairières pleines de mousses et de roseaux, se révélaient lentement. Et cependant dans les fonds des terrains, et vers les entrelacemens des tiges, il y avait encore de doux mystères, moins profonds que ceux de la nuit, plus chastes que ceux du grand jour. Derrière les troncs blanchissans des vieux figuiers, ce n'était plus les antres des faunes perfides qui s'ouvraient dans les fourrés, c'était les pudiques retraites des silencieuses dryades. Les oiseaux à peine éveillés ne faisaient entendre que des chants rares et timides. La brise avait cessé; à la plus haute cime des trembles, il n'y avait pas une feuille qui ne fût immobile; les fleurs, chargées de rosée, retenaient encore leurs parfums. Ce moment a toujours été celui que j'ai préféré dans la journée: il offre l'image de la jeunesse de l'homme; tout y est candeur, modestie, suavité... O Sténio! c'est le moment où ta pâle beauté et tes yeux limpides m'apparaissent tels qu'autrefois!

Mais tout à coup les feuilles s'émurent, et de grands vols d'oiseaux traversèrent l'espace. Il y eut comme un tressaillement de joie; le vent soufflait de l'ouest, et la cime des forêts semblait s'incliner devant Dieu.

De même qu'un roi, précédé d'un brillant cortége, efface bientôt, par sa présence, l'éclat des pompes qui l'ont annoncé, le soleil, en montant sur l'horizon, fit pâlir la pourpre étendue sur sa route. Il s'élança dans la carrière avec cette rapidité qui nous surprend toujours, parce qu'en ce moment-là seulement nous apercevons le mouvement qui nous entraîne et qui semble nous lancer sous les pieds de ses brûlans coursiers. Un instant baigné dans les vapeurs embrasées de l'atmosphère, il flotte et bondit inégal dans sa forme et dans son élan, comme un spectre de feu prêt à s'évanouir et à retomber dans la nuit; mais ce fut une hésitation rapi-

dement dissipée. Il s'arrondit, et son sein sembla éclater pour projeter au loin la gloire de ses rayons. Ainsi, antique Hélios, au sortir de la mer, il secouait son ardente chevelure sur la plage, et couvrait les flots d'une pluie de feu; ainsi, sublime création du Dieu unique, il apporte la vie aux mondes prosternés.

Avec le soleil, la couleur, jusque-là incomplète et vague, prit toute sa splendeur; les bords argentés des masses de feuillage se teignirent en vert sombre d'un côté, et de l'autre en émeraude étincelante. Le point du paysage que j'examinais changea d'aspect, et chaque objet eut deux faces, l'une obscure, et l'autre éblouissante; chaque feuille devint une goutte de la pluie d'or, puis des reflets de pourpre marquèrent la transition de la clarté à la chaleur; les sables blancs des sentiers jaunirent, et dans les masses grises des rochers, le brun, le jaune, le fauve et le rouge, montrèrent leurs mélanges pittoresques; les prairies absorbèrent la rosée qui les blanchissait et apparurent si fraîches et si vertes, que les arbres en perdirent leur éclat. Il y eut partout sur les plantes de l'or au lieu d'argent, des rubis au lieu de pourpre, des diamans au lieu de perles. La forêt se dépouilla peu à peu de ses mystères; le Dieu vainqueur pénétra dans les plus humbles retraites, dans les ombrages les plus épais. Je vis les fleurs s'ouvrir autour de moi et lui livrer tous les parfums de leur sein... Je quittai cette scène qui convenait moins que l'autre à l'état de mon ame et au caprice de ma destinée. C'était l'image de la jeunesse ardente, non plus celle de l'adolescence paisible; c'était l'excitation fougueuse d'une vie que je n'ai pas vécue et que je ne dois pas vivre. Je saluai la création, et je détournai mes regards sans colère et sans ingratitude.

J'avais passé là des heures de délices; ne fallait-il pas remercier humblement le Dieu qui a fait la beauté de la terre infinie, afin que chaque créature y puisât le bonheur qui lui est propre? Certains êtres ne vivent que pendant quelques instans; d'autres s'éveillent quand tout le reste s'endort; d'autres encore n'existent qu'une partie de l'année. Eh quoi! une créature humaine condamnée à la solitude ne saurait renoncer à quelques momens de l'ivresse universelle quand elle participe à toutes les joies du calme! Non, je ne me plaignis pas, et je redescendis la montagne,

m'arrêtant pour regarder de temps en temps les cieux embrasés et m'étonner du peu d'instans qui s'étaient écoulés depuis que j'y avais vu régner l'humide pâleur de la lune.

Par quelle indescriptible succession de métamorphoses la transition s'était opérée ! Nulle langue humaine ne saurait raconter la magie de cette course où le temps entraîne l'univers. L'homme ne peut ni définir ni décrire le mouvement ; toutes les phases de ce mouvement qu'il appelle *le temps* portent le même nom dans ses idiomes, et chaque minute en demanderait un différent, puisque aucune n'est celle qui vient de s'écouler. Chacun des instans que nous essayons de marquer par les nombres transfigure la création et opère dans des mondes innombrables d'innombrables révolutions. De même qu'aucun jour ne ressemble à un autre jour, aucune nuit à une autre nuit, aucun moment du jour ou de la nuit ne ressemble à celui qui précède ni à celui qui suit. Les élémens du grand tout ont dans leur ensemble l'ordre et la règle pour invariables conditions d'existence, et en même temps une inépuisable variété, image d'un pouvoir infini et d'une activité infatigable, préside à tous les détails de la vie. Depuis la physionomie des constellations jusqu'à celle des traits humains, depuis les flots de la mer jusqu'aux brins d'herbe de la prairie, il n'y a pas de chose qui n'ait une existence propre à elle seule, et qui ne reçoive de chaque période de sa durée une modification perceptible ou imperceptible aux facultés humaines.

Qui donc a vu deux levers de soleil identiquement beaux? L'homme, qui se préoccupe de tant d'évènemens misérables, et qui se récrée à tant de spectacles indignes de lui, ne devrait-il pas trouver ses vrais plaisirs dans la contemplation du grand et de l'impérissable? Il n'en est pas un parmi nous qui n'ait gardé le souvenir bien marqué de quelque fait puéril; et nul ne compte parmi ses joies un instant où la nature s'est fait aimer de lui pour elle-même, où le soleil l'a trouvé transporté hors du cercle de sa misérable individualité, et perdu dans ce fluide d'amour et de bonheur qui enivre tous les êtres au retour de la lumière. Nous goûtons comme malgré nous ces ineffables biens que Dieu nous prodigue; nous les voyons passer sans les accueillir autrement que par des paroles banales. Nous n'en étudions pas le caractère; nous confondons dans une même appréciation, froide et confuse,

toutes les nuances de nos jours radieux. Nous ne marquons pas comme un évènement heureux le loisir d'une nuit de contemplation, la splendeur d'un matin sans nuage. Il y a eu pour chacun de nous un jour où le soleil lui est apparu plus beau qu'en aucun autre jour de sa vie. Il s'en est à peine aperçu, et il ne s'en souvient pas. O mouvement! Saturne, père de tous les pouvoirs! c'est toi que les hommes auraient dû adorer sous la figure d'une roue. Mais ils ont donné tes attributs à la Fortune, parce qu'elle seule préside à leurs jours; elle seule retourne le sablier de leur vie. Ce n'est pas le cours des astres qui règle leurs pensées et leurs besoins; ce n'est pas l'ordre admirable de l'univers qui fait fléchir leurs genoux et palpiter leurs cœurs; ce sont les jouets fragiles dont ta corne est remplie. Tu la secoues sur leurs pas, et ils se baissent pour chercher quelque chose dans la fange, tandis qu'une source inépuisable de bonheur et de calme ruisselle autour d'eux, abondante et limpide, par tous les pores de la création.

George Sand.

LITTÉRATURE
ORIENTALE.

ANTIQUITÉS DE LA PERSE. — TRAVAUX DE M. E. BURNOUF.

Les lecteurs de cette *Revue* se souviennent peut-être de quelques articles sur les travaux d'Abel Rémusat, dans lesquels je tentai de mettre le public au courant des principales découvertes qui honoreront à jamais la mémoire de ce savant. Je tâchai de lever en partie le voile qui, pour un grand nombre d'esprits, couvre encore les procédés d'une langue peu connue, et de montrer, par les heureuses tentatives de M. Rémusat, le parti qu'on pouvait tirer d'une littérature immense et à peine effleurée. Je vais exposer d'autres progrès des lettres orientales. Je rendais compte alors des travaux d'un homme illustre qui venait de descendre dans la tombe. Il m'est doux de reprendre cette tâche en m'occupant des recherches d'un jeune contemporain qui a devant lui un long avenir. Pour ceux à qui d'autres occupations ne permettent pas de pousser ces belles études aussi loin qu'ils le voudraient, mais qui se sentent attirés vers elles par un attrait invincible, et en suivent les progrès avec un intérêt toujours vif, bien qu'ancien déjà, c'est un

plaisir, et presque un devoir d'en signaler les résultats, de les arracher des hauteurs ténébreuses où s'élabore la science loin des regards profanes, et de les montrer à tous dégagés de l'appareil mystérieux qui les enveloppe. Comme il faut un drogman aux Orientaux pour se faire entendre des Européens, il en faut un aux orientalistes pour communiquer avec le public; je m'efforcerai d'être ce drogman.

Le vaste et mystérieux Orient sollicite et attire à lui de plus en plus les intelligences. Il semble que de nos jours l'esprit européen se sente à l'étroit sur ce terrain de l'Occident, où sans doute il reste beaucoup d'aspects à découvrir, mais dont on a fait le tour, dont on a remué tout le sol, et battu tous les sentiers. A mesure qu'on s'est élevé à considérer les destinées humaines dans leur ensemble, il est devenu impossible de se contenter de cette histoire universelle dont le théâtre n'est pas le tiers du monde, de cette histoire ancienne qui commence au moment où s'achèvent les destinées des empires d'Orient. On s'est senti pris du besoin de remonter le courant du grand fleuve humain; on s'est mis en marche comme Alexandre, suivant les traditions musulmanes, pour aller voir le lieu où le soleil se lève.

En effet, tout conduit vers l'Orient, parce que tout en vient: l'homme et le soleil, les langues et les peuples, les religions et les philosophies, les contes populaires et les traditions sacrées, les objets précieux et les fléaux. Vous occupez-vous de l'antiquité classique, il se trouve que la langue grecque et la langue latine ont une sœur aînée sur les bords du Gange. Étudiez-vous la mythologie d'Homère et de Virgile, vous êtes conduits à examiner la question de l'origine orientale de ces mythologies. Vous enfoncez-vous dans les antiquités germaniques, là encore, dans la grammaire des Islandais ou des Goths, dans la cosmogonie scandinave, dans l'épopée allemande, vous trouvez d'incontestables analogies avec la Perse ou avec l'Inde; vous êtes rejetés des bords du Danube et de la Baltique au centre de l'Asie. Vous livrez-vous à la recherche des antiquités chrétiennes, il faut remonter au-delà, il faut connaître le judaïsme duquel le christianisme est sorti; il faut comparer le développement religieux qui a produit la civilisation de l'Europe, avec d'autres développemens religieux plus anciens et aussi considérables, qui ont produit, à l'autre extrémité du

monde, d'autres civilisations; et il n'y aurait pas besoin d'évoquer de si grands objets. Il suffirait de vouloir faire l'histoire de ce qui sert à notre nourriture, à notre habillement, à nos plaisirs. La pêche, la noix, le thé, le café, le coton, la soie, les perles, les parfums, les échecs, les cartes, le verre, nous viennent de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie, de la Chine, de la Phénicie. Ainsi, les détails de la vie commune, aussi bien que les plus hautes explorations de la pensée, nous ramènent à l'Orient.

En outre, les études orientales ont en ce moment un charme particulier. Il en est d'elles comme il en était au XV[e] siècle de l'étude de l'antiquité. Chaque jour on fait un pas de plus dans une région inconnue qui découvre par degré ses perspectives attrayantes par leur immensité même. En fouillant le vieux sol de l'Orient, chaque jour on découvre un précieux débris du passé. De séculaires ténèbres embrassent encore toute la contrée. Seulement on voit s'avancer çà et là quelques hardis investigateurs, et les flambeaux qu'ils portent se mouvoir de loin dans la nuit. Quelques reflets de ces lueurs aventureuses et isolées éclairent un point, puis un autre, et ainsi le jour se fait peu à peu au sein de cette obscurité. Mais, surtout, pour le haut Orient, ce n'est encore que l'aube d'un jour que nous ne verrons point, heureux si nous parvenons à découvrir et à indiquer de quel côté naîtra l'aurore.

Ce qui est à craindre, c'est qu'en posant le pied dans cette région encore presque inconnue, on n'éprouve une sorte de vertige et d'éblouissement, et qu'au lieu de prendre, pour y pénétrer, la grande route de l'étude, on ne s'y élance de plein saut par un bond de l'imagination. On a déjà fait en Allemagne plus d'un système sur l'Inde, la Chine, la Perse, et les monumens capitaux de la littérature de ces trois pays ne sont pas encore traduits complètement. Quelques-uns ne sont pas imprimés; quelques-uns même n'existent pas en Europe. Il est donc besoin de beaucoup de patience et de lenteur. Il faut prendre les choses où elles en sont, pour les faire avancer véritablement.

Les travaux de M. E. Burnouf auxquels cet article est consacré, offrent une preuve éclatante des avantages de la méthode que je recommande ici. Si nous savons un jour quelque chose de précis sur Zoroastre, nous le devrons au soin scrupuleux qu'a apporté M. Burnouf à se rendre compte par une analyse approfondie de

tous les élémens de la langue de Zoroastre; car, avant de connaître sa doctrine, il fallait connaître sa langue.

Le nom de Zoroastre est du petit nombre de noms orientaux qui ont été célèbres chez les anciens; mais cette célébrité ne peut rien nous apprendre de précis sur ce personnage et sur la réforme religieuse dont il fut l'auteur. Les anciens nous disent bien que la religion des Perses consistait dans le culte du feu et la croyance aux deux principes. Mais à peu de chose près, c'est tout ce qu'ils nous apprennent de cette religion; or, nous connaîtrions fort mal la religion juive, si nous ne la connaissions que d'après Tacite.

C'est dans les livres sacrés attribués à Zoroastre, qu'il faut chercher sa doctrine. Je dis attribués, car il me semble évident qu'une partie au moins de ces livres n'a pas pu être rédigée par lui. Il me paraît impossible de supposer que Zoroastre soit l'auteur de prières, d'invocations, qui lui sont adressées, telles que celle-ci:

« O toi qui es donné en ce monde, donné contre les devas, Zoroastre, pur, maître de pureté, si je t'ai blessé, soit en pensée, soit en parole, soit en action, que ce soit volontairement, que ce soit involontairement, j'adresse de nouveau cette louange en ton honneur, etc. »

C'est comme si l'on pensait que Marie eût composé les litanies de la Vierge. Mais s'ils ne sont pas entièrement de Zoroastre, ces livres contiennent certainement sa doctrine.

Quoi qu'il en soit, ces livres, ou plutôt les fragmens de ces livres qui subsistent aujourd'hui, sont écrits dans une langue qui ne se parle plus. C'est la langue zende, ancien idiome de la Perse, analogue au sanscrit, et duquel le persan moderne est dérivé. Pour arriver à savoir quelque chose de la religion de Zoroastre, il fallait d'abord trouver les livres zends, puis apprendre le zend pour les lire. Deux Français se sont partagé l'honneur de cette double conquête : Anquetil-Duperron a rapporté dans le siècle dernier, après mille fatigues, les textes zends, et, de nos jours, un jeune savant, que l'Europe a placé au premier rang de la philologie orientale, M. Burnouf, a commencé à retrouver la langue zende, et, par cette langue, la pensée de Zoroastre. Ce fait est trop important pour que le lecteur ne nous permette pas d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

Après la conquête de la Perse par les musulmans, la religion de

Zoroastre ne fut pas complètement anéantie. Un certain nombre de ses sectateurs demeura dans le Kirman; un autre se porta, cent ans après l'invasion musulmane, à Ormus sur le golfe Persique, puis, après diverses tentatives d'établissement, finit par se réfugier sur la côte occidentale de l'Inde, dans le Guzurat. Là vit encore un débris de l'ancienne religion de Zoroastre; là, les Parsis ou Guèbres ont conservé sa loi et son culte, à travers toutes les révolutions de l'Inde, durant mille ans, depuis le VIIIe siècle jusqu'à nos jours.

Avec les temps, les Parsis de l'Inde avaient perdu les livres de Zoroastre. Ces livres leur furent rendus à la fin du XIVe siècle par un destour, ou prêtre, qui les leur apporta de la Perse, où ils s'étaient conservés.

Le texte original, écrit en langue zende dans l'ancien idiome de la Perse et de Zoroastre, était accompagné d'une traduction en langue pelvie. Le pelvi n'est encore qu'imparfaitement connu; on sait seulement que, dans cette langue, les élémens sémitiques abondent, c'est-à-dire des élémens qui appartiennent à une toute autre famille de langues que le zend et le sanscrit, à la famille de l'hébreu et de l'arabe. Le pelvi paraît avoir succédé en Perse au zend, et précédé le persan moderne.

Aujourd'hui les Parsis de l'Inde entendent beaucoup mieux le pelvi que le zend, et c'est dans la traduction pelvie qu'ils étudient en général les livres de Zoroastre, originairement écrits en zend. Ce qu'ils en ont conservé ne constitue, selon eux, que la vingtième partie de la totalité primitive; ce sont plusieurs fragmens principalement liturgiques; c'est un lambeau de l'ancien rituel persan.

Si nous possédons cette partie des ouvrages attribués à Zoroastre, nous le devons, comme je l'ai dit, au courage et à la persévérance admirable d'un Français qui eut l'héroïsme de la science. On ne peut, en parlant de Zoroastre, refuser quelques lignes à celui qui, au péril de sa vie, a mis la France en possession de ce monument et de cette langue, dont, avec une autre sorte de courage non moins rare, M. E. Burnouf a entrepris de pénétrer et d'éclaircir le mystère.

En 1754, un jeune homme de vingt-deux ans, sans fortune, sans autre ambition que celle du savoir, conçut la pensée d'aller

en Orient chercher les livres de Zoroastre, dont plusieurs avaient déjà été apportés en Angleterre, et les Védas de l'Inde, dont personne en Europe ne connaissait autre chose que le nom (1). Dénué de toute ressource, le jeune Anquetil imagina, pour passer aux Indes, de s'enrôler comme soldat dans la troupe qu'on envoyait à Pondichéry, et qui était le rebut de l'armée française. Il partit de Paris pendant l'hiver, avec les recrues qui s'acheminaient vers le port de Lorient, emportant une Bible hébraïque, Montaigne, Charron, un étui de mathématiques, deux chemises, deux mouchoirs et une paire de bas. Arrivé à Lorient, on lui remit son engagement de la part du ministre. Touchés de son zèle, quelques savans, au nombre desquels était l'abbé Barthélemy, avaient obtenu pour lui une pension de 500 livres et son passage à Pondichéry.

Aux Indes, Anquetil eut à lutter contre tous les genres de difficultés et d'obstacles. Quand il présenta sa lettre de recommandation au gouverneur des établissemens français, en lui expliquant le plan qu'il avait formé, celui-ci lui répondit sans le regarder : Il faut voir... et il mit la lettre dans sa poche. Le début n'était pas encourageant.

Anquetil n'avait alors qu'une idée bien confuse de l'objet de ses recherches. Il flottait entre les Védas et les livres de Zoroastre, qu'il voulait également recueillir et rapporter dans sa patrie. Sans guide, sans direction, sans argent, ne sachant pas plus le sanscrit que le zend, n'ayant pour trésor et pour appui qu'une volonté inébranlable et un enthousiasme passionné, il s'était jeté dans cette quête aventureuse comme ces chevaliers de roman qui allaient au bout du monde conquérir un empire inconnu, ou une princesse qu'ils n'avaient vue qu'en songe. Après avoir lutté contre des maladies qui le réduisirent plusieurs fois à la dernière extrémité, contre les séductions que son âge, sa figure, les mœurs et le climat de l'Inde multipliaient sous ses pas, Anquetil vit encore ses plans traversés par les désastres de la guerre ; enfin la calomnie et l'outrage vinrent assaillir celui qui, dévoué à son pays, au milieu des préoccupations de l'étude, avait risqué sa vie pour aller,

(1) Voyez Anquetil-Duperron, discours préliminaire du *Zend-Avesta*.

de son propre mouvement, chercher auprès du nabab des secours pour Chandernagor attaqué. Blessé de soupçons insensés, il part seul, à pied, de Chandernagor pour Pondichéry, avec le paquet qu'il avait en quittant Paris, ses deux chemises, sa Bible et son Montaigne; il part pour faire quatre cents lieues du nord au sud, à travers un pays par où jamais Européen n'avait passé, comptant faire ensuite à peu près autant de chemin du sud au nord, pour aller à Surate trouver les disciples et les livres de Zoroastre.

A Surate, de nouvelles difficultés l'attendaient auprès des destours ou prêtres parses. Ils lui donnèrent d'abord des textes incomplets et mutilés pour le texte véritable de Zoroastre. Jamais il ne put tirer d'eux une connaissance un peu approfondie du zend, et M. E. Burnouf en a plus appris à lui tout seul sans sortir de Paris et sans autre secours que sa sagacité, et des inductions tirées de la comparaison des langues, qu'Anquetil à Surate, parmi les parsis, malgré les leçons du fameux mobed Darab. Plusieurs fois malade, et, pendant une convalescence, assassiné en plein jour de trois coups d'épée et de deux coups de sabre, Anquetil poursuivit ses études et ses recherches avec une ardeur que rien ne put ralentir. Enfin il partit pour l'Europe, emportant la portion des livres de Zoroastre que les Guèbres ont conservée, après en avoir fait, à l'aide de l'interprétation des prêtres et docteurs parses de Surate, une traduction sur laquelle je reviendrai. Le vaisseau qui portait toutes ces richesses fut au moment de périr, et après la traversée la plus pénible, Anquetil débarqua en Angleterre, prisonnier de guerre. Enfin, le 15 mars 1762, il déposa à la Bibliothèque royale le texte zend de Zoroastre, conquis au prix de tant de périls. C'est ce texte que M. Burnouf a publié dans son entier, et dont il a commencé à déchiffrer et à commenter une partie.

La traduction d'Anquetil, qui parut en 1771, était loin, comme on le verra dans la suite de cet article, d'être complètement satisfaisante. Mais telle qu'elle était, sa publication, et surtout l'acquisition des textes donnés par Anquetil à la Bibliothèque royale, était un immense service rendu aux *lettres orientales*. Celui à qui on en avait l'obligation, pour récompense de ses peines, de ses dangers, de son courage, fut persiflé dans une petite brochure, du reste assez spirituelle, écrite en français par un homme duquel on

eût dû attendre plus de gravité, par le célèbre W. Jones, qui fut depuis fondateur de la Société asiatique de Calcutta (1).

La lettre de W. Jones à Anquetil-Duperron est un modèle de cette fatuité tranchante qui dédaigne ce qu'elle ignore, et trouve toujours une épigramme à la place d'une bonne raison. Malheureusement elle est, en général, très piquante, et plusieurs pages de cet opuscule, dont un Anglais est l'auteur, semblent écrites par Voltaire. Voltaire est cité plusieurs fois avec éloge dans cette lettre, ce qui, au reste, d'après son usage, serait une raison de plus de la lui attribuer. Du reste, elle ne prouve pas plus contre Anquetil-Duperron et Zoroastre que les plaisanteries de Voltaire, parfaitement amusantes, mais portant parfaitement à faux, ne prouvent contre Moïse ou Shakspeare.

Au lieu de railler agréablement la bizarrerie de certaines formules liturgiques des livres de Zoroastre, M. E. Burnouf a cherché à comprendre ces livres antiques : il a commencé loyalement par les publier ; il a fait lithographier le texte zend pour qu'on pût le comparer avec la traduction d'Anquetil, appelant ainsi les efforts des philologues sur ces textes précieux, les premiers textes zends un peu considérables qu'on ait publiés. Puis lui-même s'est mis à l'œuvre; il a choisi l'Yacna, ou Livre du Sacrifice, et a commencé à le traduire. Cette traduction d'un livre écrit dans une langue dont on ne possède ni grammaire ni dictionnaire, ne pouvait être qu'un laborieux déchiffrement; aussi il en est déjà résulté, pour l'interprétation du premier chapitre seulement, deux volumes in-quarto; mais les bases d'une étude nouvelle sont jetées, l'étude du zend est constituée scientifiquement, et l'on peut espérer de connaître un jour la doctrine de Zoroastre, dont jusqu'ici on a beaucoup parlé.

Voici avec quels secours M. Burnouf a abordé la traduction de l'Yacna :

Le texte zend, publié par lui ;

La traduction d'Anquetil, faite d'après les interprétations que lui avaient données, en persan moderne, ses maîtres de Surate, qui se servaient eux-mêmes d'une version pelvie.

Cette traduction est donc de la quatrième main.

(1) *W. Jone's Works*, tom. X.

Enfin une version sanscrite barbare, datant du XVe siècle, et dont l'auteur est un certain Nerioseng, faite de même, non sur le texte zend, mais sur la version pelvie.

Mais le plus utile auxiliaire de M. Burnouf, dans sa courageuse entreprise, a été incontestablement l'analogie, l'induction tirée de la comparaison des langues de la famille à laquelle le zend appartient, et en particulier du sanscrit. M. Burnouf est doué au plus haut degré de cette sagacité ingénieuse qui démêle les secrets de la formation intime des langues, et découvre les lois qui les régissent. Une science a été créée dans ce siècle, et a remplacé les spéculations arbitraires, conjecturales et souvent si ridicules de l'étymologie. A la fois anatomie et physiologie comparée des langues, cette science pénètre par l'analyse dans leur tissu, et détermine les conditions permanentes et les conditions variables de leur organisation. Pour elle, les langues sont des êtres vivans qui ont leurs formes propres, dont les variations accidentelles peuvent être ramenées à un type constant; entre ces êtres qui naissent, se développent, se reproduisent et périssent d'après des lois fixes, sont des relations de parenté, dont on peut mesurer le degré. Chacun a sa physionomie, ses instincts, ses habitudes, ses antipathies, on oserait presque dire son caractère et ses mœurs; de sorte qu'on peut pressentir ce que fera telle langue dans telle circonstance, quelle forme elle affectera, quel parti elle prendra, comme on le dirait d'un être vivant, d'une personne. L'étude des langues, ainsi envisagée, a tout l'intérêt de l'étude de l'organisation. Par sa méthode, sinon par son objet, elle se place parmi les sciences naturelles.

C'est le grand philologue allemand Jacob Grimm qui a créé cette science par son admirable analyse comparative des langues germaniques, à laquelle il a donné le titre modeste de *Grammaire Allemande*. Il a démontré rigoureusement l'unité fondamentale de tous ces idiomes, et a suivi à travers les temps, depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours, l'histoire de leurs divers développemens.

Il a découvert les lois constantes de la permutation des lettres, suivant lesquelles tel idiome prend toujours telle lettre, là où un autre idiome la rejette et prend constamment la lettre correspondante.

De sorte qu'un radical germanique étant donné, on pourrait

presque deviner et construire le mot haut-allemand, bas-allemand, saxon, islandais, le mot du XIIe siècle ou du XVIIIe, et de même pour les formes grammaticales et la syntaxe. Admirable simplification! Par elle les idiomes d'une même famille sont comme les dialectes d'une même langue; on peut apprécier l'âge de chacun d'eux à certains signes, comme l'âge d'une plante et d'un animal. Enfin, on peut de son état actuel remonter avec certitude à son état ancien, ou présager son état futur; ainsi, en voyant un astre dans le ciel, on sait par quel point il a passé et quelle courbe il accomplira.

Une fois le principe de la comparaison philosophique des langues découvert et appliqué en grand à une famille importante, la famille germanique, il devait prendre plus d'extension et embrasser un plus grand nombre d'idiomes. Les ressemblances générales de l'ancien dialecte de l'Inde, du sanscrit avec le grec et le latin, du grec et du latin avec les langues germaniques et slaves, avaient déjà été mises hors de doute par le simple rapprochement des vocabulaires et des grammaires. Le fait de cette ressemblance, reconnu en partie par le père Paulin de Saint-Barthélemy, fut établi d'abord par M. Frédéric de Schlegel (1), qui, le premier dans ce siècle, attira les yeux de l'Allemagne sur l'Inde; Guillaume de Humboldt (2), qui partageait avec son frère le domaine des connaissance humaines; Bopp, qui a entrepris de faire, pour toutes les langues indo-européennes, ce que Jacob Grimm a fait pour les langues germaniques (3). Enfin, le Danois Rask qui, semblable à Anquetil par son dessein et son courage, a été aussi chercher dans l'Inde les livres de Zoroastre, Rask a, l'un des premiers, jeté les bases d'une comparaison philosophique des langues gréco-latines, germaniques et slaves (4). Tous ces travaux sont nés du même mouvement, de la même direction des esprits. Avant la fin de ce siècle, presque toutes les langues de l'Europe qui possèdent une littérature, les langues de l'antiquité et une portion des langues de l'Orient, pourront s'étudier comme une seule langue

(1) Uber die sprache und die weisheit der Indier.

(2) Plusieurs Mémoires importans publiés dans le recueil de l'Académie de Berlin.

(3) *Vergleichende grammatick.*

(4) *Undersœgelsc om det gamle norden eller islandske sprogs uprindelse*, 1818.

dont on approfondira ensuite tel ou tel dialecte dans ses rapports avec les autres.

La grammaire comparée de M. Bopp embrasse huit langues, le sanscrit, le zend, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'ancien allemand. Après la grammaire, on aura le dictionnaire comparé ; il reste à faire entrer dans l'une et dans l'autre les dialectes celtiques dont les travaux tout récens de M. A. Pictet établissent d'une manière si évidente le droit de bourgeoisie dans la cité indo-européenne (1). C'est dans ce magnifique ensemble de travaux philologiques, établissant l'unité générale et les lois particulières du langage, depuis les sources du Gange jusqu'à l'Islande, que viennent se placer, au premier rang, les recherches de M. E. Burnouf sur la langue de Zoroastre.

En effet, le zend est un des anneaux les plus importans de cette chaîne immense qui réunit l'Himalaya à l'Hécla. Le zend forme le chaînon intermédiaire entre le sanscrit et les idiomes germaniques ; frère de l'antique langue des brahmanes, il éclaire ses origines, il contient le secret de plusieurs formes sanscrites que le sanscrit seul n'explique pas. Ainsi, on découvre quelquefois entre la main d'un rejeton d'une ancienne famille des titres qu'on croyait perdus. En outre, le zend est curieux sous le rapport du degré de développement qu'il avait atteint au temps de Zoroastre. M. E. Burnouf est conduit par une patiente analyse de l'alphabet zend à cette conclusion (2) : « tout nous annonce un idiome s'arrêtant à un moment où il est bien rare que l'on puisse saisir les langues, celui où tous les élémens de leur organisation entrent en jeu, mais où l'action, qui, après les avoir réunis, devait les modifier l'un par l'autre pour en composer un organisme parfait, vient à s'arrêter tout à coup et laisse son œuvre inachevée. »

Avant d'aller plus loin, je dois signaler la méthode qu'a employée M. Burnouf dans son Commentaire sur l'Yacna. Dans un pareil travail, la méthode importe autant peut-être que le résultat ; la méthode est elle-même un résultat.

En présence d'un mot zend dont il faut déterminer le sens, M. E. Burnouf dégage d'abord la racine de toutes les modifi-

(1) *Nouveau journal asiatique*, troisième série, t. I, p. 283 et 417.
(2) Pag. CLIII.

cations grammaticales qu'elle peut avoir subies; il rapproche cette racine, ainsi réduite, d'un radical sanscrit qui lui ressemble, et qui fournit le sens probable du mot qu'il s'agit d'interpréter. Mais il ne se contente pas de cette vague analogie de racines qui ne prouverait rien; il faut qu'il retrouve, dans la forme qu'a prise le radical, les caractères, les instincts particuliers de la langue zende. M. Burnouf a fait pour cette langue ce que Grimm a fait pour les idiomes germaniques; il a découvert les lois particulières d'après lesquelles elle forme ses mots, et la vérification de ces lois propres au zend est pour l'auteur la preuve de ses opérations étymologiques. La version française d'Anquetil et la version sanscrite de Nerioseng, faites toutes deux sur le pelvi par des hommes qui ne remontaient pas à l'original zend, et avaient en grande partie perdu la tradition des idées de Zoroastre, ces deux versions, dis-je, servent souvent à M. Burnouf en le mettant sur la voie du sens général d'un passage, mais ne peuvent le conduire à son but, qui est une détermination rigoureuse du sens de chaque mot et de la valeur grammaticale de chaque lettre. Ce but ne peut s'atteindre que par la méthode de tâtonnement, que j'ai indiquée tout à l'heure, dont les résultats acquièrent d'autant plus de valeur, qu'elle s'exerce sur une plus grande masse de textes, de sorte que l'explication d'un mot employé dans un passage se confirme par le sens que ce mot présente dans un autre.

M. Burnouf excelle dans ces investigations délicates; avec lui, on croit assister à une analyse chimique exécutée par un manipulateur habile, à la solution d'un problème d'algèbre à laquelle on arrive par une suite d'hypothèses qu'on élimine successivement. On le suit avec un intérêt qui, pour un philologue, ressemble à l'intérêt dramatique; il s'engage dans un chemin, puis le quitte et retourne sur ses pas, en prend un autre ; par instant il s'enfonce et disparaît presque entièrement dans mille détours souterrains qui s'entrecroisent, puis revient à la lumière, et rapporte triomphant le sens d'un mot difficile, lambeau arraché, pour ainsi dire, aux entrailles de ce vieux cadavre de langue.

Peut-être oserai-je reprocher à M. Burnouf la surabondance même de ses ressources, et la profusion de ses expédiens, au moins l'inutile déploiement d'artifices et d'appareils qu'il prodigue,

même lorsqu'ils ne doivent pas lui servir. Quelquefois, après qu'on a marché avec lui de confiance, et qu'il vous a donné, pour le choix d'une interprétation, des raisons qui vous semblent fort bonnes, on est tout étonné d'apprendre qu'on a fait fausse route, et il vous prouve clairement que les preuves qui vous ont satisfaits ne doivent pas vous satisfaire. Il abandonne brusquement un système d'explication qu'il vous avait fait goûter, un peu comme ce prédicateur qui disait à ses auditeurs convaincus : « Au reste, peut-être n'y a-t-il pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez d'entendre. » Si la solution n'était pas bonne et devait être rejetée, pourquoi la donner? Ce procédé est consciencieux, je le sais; il peut y avoir quelque utilité à assister à toutes les marches et contre-marches de cette campagne philologique; une hypothèse abandonnée par l'auteur peut être recueillie par le lecteur, ou même, sans être adoptée, suggérer une idée meilleure. Cependant j'engage M. Burnouf, dans la suite de son beau travail, à ne pas donner l'histoire de toutes ses tentatives d'explication, et à se borner aux solutions pour lesquelles il se prononce. L'ouvrage est assez vaste sans l'agrandir encore, le labyrinthe assez sinueux pour ne pas le compliquer de nouveaux détours. Au reste, cette critique, la seule qu'on puisse adresser à M. Burnouf, atteste elle-même une richesse et une exubérance de sève philologique dont il ne faut que modérer l'excès.

Un des résultats les plus décisifs du travail de M. Burnouf sur le zend, c'est d'avoir montré que les ressemblances de cette langue étaient surtout frappantes avec le sanscrit le plus ancien, avec le sanscrit des Védas. La langue zende est donc, non point une fille, mais une sœur de la langue sanscrite. Ce qui est vrai du zend l'est aussi de plusieurs autres langues de la grande famille indo-européenne; de même que le latin ne dérive pas du grec, ni le latin ni le grec ne dérivent du sanscrit, mais toutes ces langues sont des rameaux d'une même souche. Il y a, en latin, telle forme plus ancienne que la forme sanscrite correspondante; il en est des peuples comme des langues : les populations latines, ou gothiques, ou persanes, ne viennent pas de l'Inde; mais, ainsi que les populations indiennes elles-mêmes, elles ont un berceau commun et inconnu.

Chemin faisant, M. Burnouf a rencontré de curieuses étymolo-

gies, des histoires de mots qui sont des histoires d'idées. Telle est celle d'un mot bien important, celui qui, dans la langue latine et ses dérivés, est devenu le nom de Dieu.

Ce mot, en sanscrit *devas*, en latin *divus*, a, dans les deux langues, le même sens, le sens de divin ou Dieu. Par un contraste singulier, il exprime, pour les Persans anciens et modernes, une idée tout opposée, il est le nom des mauvais génies, des *dives*. On est réduit à s'expliquer ce singulier changement de la signification primitive du mot en une signification contraire par l'antipathie du peuple parlant le zend et professant la religion de Zoroastre contre le peuple parlant le sanscrit et professant la religion des brahmanes : les dieux de l'un seraient devenus les diables de l'autre. Ce fait, tout étrange qu'il semble, n'est pas sans analogue dans l'histoire des religions. Sans parler du nom de démon, cité par M. Burnouf, que les anciens donnaient aux bons génies, tel que le génie de Socrate, plusieurs des divinités de l'antique Olympe sont devenues des puissances infernales après l'établissement du christianisme; mille passages des Pères pourraient l'attester. Saint Martin, qui avait souvent affaire au diable, le voyait paraître en Jupiter, en Mercure, en Vénus. Le diable Apollion, au moyen-âge, n'était autre qu'Apollon; et la dame Vénus (*frau Venus*) de la légende allemande du fidèle Eckart, ressemble beaucoup à une diablesse.

La même chose est arrivée aux dieux du paganisme germanique. *Va trouver Odin!* est dans le Nord un juron populaire qui correspond exactement à notre *que le diable t'emporte!* Et le traitement qu'on faisait éprouver aux dieux scandinaves, ils l'avaient fait jadis subir aux dieux de leurs prédécesseurs, les Finois, qu'ils avaient relégués sans miséricorde parmi les géans et les mauvais génies.

Nulle part on ne peut mieux observer ce chemin, d'un mot et d'une idée, que dans le gnosticisme. On sait qu'à force de mettre le christianisme au-dessus du judaïsme et d'être frappés de la supériorité morale de Jésus sur Jéhovah, certains gnostiques en vinrent à faire de Jéhovah le mauvais principe, et conséquens jusqu'au bout, à adorer le serpent, parce qu'il était l'ennemi de Jéhovah (1).

(1) M. Bopp voit la même réciprocité dans l'analogie d'*Ahura*, mot qui entre dans la

Le rapprochement de ces faits bien divers, mais tenant à des causes psychologiques analogues, éclaire et justifie cette singulière altération que M. Burnouf signale dans le sens du radical *dev;* c'est ce qui leur donnait peut-être le droit de trouver place ici.

Souvent l'étude approfondie d'un mot zend ou sanscrit jette un jour inattendu sur l'origine et la valeur primitive d'un mot grec ou latin. Je m'étonne qu'en parlant du mot sanscrit *ritu* (saison), dont le dérivé zend s'applique aux portions du temps considérées par rapport à leur emploi religieux, M. Burnouf n'ait pas signalé l'étymologie du latin *ritus*, rit. Ce que l'on fait *ritè*, c'est en latin comme en zend et en sanscrit (1), ce que l'on fait à son heure, dans la portion de temps que la religion a consacrée à cet objet.

Le travail de M. Burnouf sur la langue zend, quand il ne serait susceptible d'aucune application, n'en serait pas moins en lui-même un modèle de sagacité analytique, et un grand pas fait dans l'étude comparative et philosophique des langues. Mais nous allons voir qu'outre son mérite intrinsèque, ce travail, quoique bien loin encore d'être terminé, a conduit son auteur à d'heureuses découvertes. On peut prédire qu'elles se multiplieront à mesure que M. Burnouf, avançant dans son interprétation du texte, aura plus de matériaux à sa disposition.

Déjà, entre ses mains, la connaissance approfondie de la langue zende jette un jour précieux sur quelques points de l'ancienne géographie de l'Orient. M. Burnouf a déterminé, par l'étymologie des noms de lieux, l'extension et les limites de l'Arie, c'est-à-dire de la contrée occupée primitivement par la langue et la religion de Zoroastre; il a tracé, pour ainsi dire, par un procédé philologique, une carte historique (2).

Quant à ce qu'il serait le plus important pour nous de connaître au moyen du zend, c'est-à-dire l'ensemble des idées de Zoroastre, on ne peut s'attendre à le trouver encore dans le premier chapitre de l'Yacna, que M. Burnouf a publié. C'est comme si l'on voulait trouver dans quelques fragmens de litanie chrétienne tout le christianisme. La voie qu'a prise M. Burnouf est longue, mais sûre; pour

composition du nom d'Ormusd, et désigne une idée de bonté, avec *Asura*, qui est, en sanscrit, le nom des ennemis des dieux.

(1) *E*, dans les deux langues, est la terminaison du locatif.

(2) Notes et Eclaircissemens, p. LIII, LXXXIV et suiv.

pouvoir analyser un livre, il est bon de l'avoir lu, et l'on apprend à lire en épelant. C'est l'honneur de M. Burnouf d'avoir eu le courage de commencer par le commencement. Il faut ouvrir la porte avant d'entrer dans le temple : ceux qui veulent faire autrement se brisent la cervelle contre les murs.

Voyez à quoi l'on s'expose en allant trop vite. Un écrivain allemand estimable, M. Rhode, crut pouvoir présenter un tableau complet de la religion de Zoroastre. Un passage du Vendidad-Sadé dit qu'Ormusd a créé dans le temps incréé, *Zervane Akerane;* le mot comme l'indique la terminaison *e*, est au locatif, cas qui marque la relation de lieu. M. Rhode, ne tenant point compte de cette particularité grammaticale qu'il ignorait, a fait de cette circonstance de la création le principe et l'auteur même de la création. Zervane Akerane, le temps incréé, est devenu pour lui le sujet de la phrase, un être antérieur et supérieur à Ormusd et à Ahrimane. Ainsi le dualisme célèbre de la doctrine de Zoroastre serait subordonné à une unité supérieure. On voit que ce serait un changement fondamental. Mais tout cela repose sur une erreur de cas, sur un mot mal décliné. Et l'existence absolue du Dieu suprême, père du bon et du mauvais principe, est grandement mise en péril par le paradigme de la déclinaison zende. C'est bien plus que *la grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois...* car il s'agit ici du principe même de l'univers. Ailleurs, M. Burnouf apprend à ne pas trop se hâter de prononcer sur un point de dogme, qui pourrait frapper par une analogie avec le dogme chrétien. Ainsi, suivant Anquetil-Duperron, l'idée toute chrétienne de la résurrection de la chair se trouve chez Zoroastre; la chose paraît douteuse. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le mot qu'Anquetil a traduit ainsi, analysé par M. Burnouf, veut dire question. Il peut sembler téméraire de prétendre mieux pénétrer le sens de Zoroastre que les Parsis eux-mêmes. Pourtant, dans plusieurs passages, M. Burnouf fait très bien voir qu'un sens grossièrement littéral et matériel a remplacé le sens véritable dans la version de Nerioseng, et vraisemblablement l'avait déjà remplacé dans la version pelvie sur laquelle celle-là semble calquée. D'autres fois, ce sont des êtres abstraits dont les traducteurs parses font des êtres réels.

Au reste, ces deux tendances, l'une à matérialiser les idées, l'autre à les personnifier, sont dans la nature de l'esprit humain et

dominent toutes les religions. Pour ne parler que des hérésies, le gnosticisme a souvent matérialisé ou personnifié des idées abstraites empruntées au christianisme.

Enfin M. Burnouf, en faisant reparaître la ressemblance de certaines dénominations persanes avec des dénominations correspondantes en sanscrit, montre de curieux rapports entre la religion de Zoroastre et celle des Brahmanes à son état le plus ancien. Ces rapports forment le pendant des rapports qu'il a découverts entre le zend et le vieux sanscrit des Védas. Ils nous font remonter par-delà l'époque de la séparation des deux langues, des deux religions, des deux peuples jusqu'à leur plus antique origine.

Je n'ai pas encore parlé de la plus importante des applications que M. Burnouf a faites de l'instrument qu'il a construit lui-même. La connaissance intime des procédés et des lois de la langue zende l'a aidé puissamment dans une entreprise difficile, la lecture d'inscriptions recueillies à Hamadan, l'ancien Ecbatane, et dont l'alphabet est semblable à celui des inscriptitions de Persépolis.

Il n'y a qu'une trentaine d'années qu'on a commencé à déchiffrer cet étrange alphabet, l'un de ceux qu'on a nommés cunéiformes, parce que chacune des lettres qui le composent est formée de plusieurs incisions, ayant la forme de coin, et représentant exactement l'entaillure du ciseau. Ce genre d'écriture se trouve gravé sur les majestueux débris de Persépolis et sur les gigantesques ruines de Babylone. Les briques de Babylone en sont couvertes; il accompagne les monumens figurés dont il contient probablement l'explication. Quand on l'aura complètement déchiffré, il est vraisemblable qu'on pénétrera quelques secrets de la religion et de la science chaldéenne. Quand on aura lu ce qui est écrit sur les briques du temple de Belus, dans lequel on s'accorde à reconnaître la tour de Babel, on saura ce que pensaient ceux qui l'ont élevée.

On a déjà reconnu l'existence de trois de ces alphabets, composés des mêmes élémens, ou mieux du même élément unique, le coin, et ne différant entre eux que par un degré plus ou moins grand de complications dans les figures des lettres que forme le coin, en se répétant et se plaçant dans des positions diverses. De ces alphabets, il n'en est qu'un seul qu'on puisse se flatter de déchiffrer aujourd'hui; mais comme les mêmes inscriptions sont souvent ré-

pétées dans les trois systèmes alphabétiques, on peut raisonnablement espérer que la lecture de l'un amènera la lecture des autres, comme l'inscription de Rosette a mis sur la voie de l'interprétation des hiéroglyphes.

Or, l'alphabet cunéiforme qu'on avait commencé à déchiffrer, et dont M. Burnouf vient de donner une explication beaucoup plus complète et beaucoup plus satisfaisante que toutes celles qui l'avaient précédée, c'est précisément l'alphabet des monumens de Persépolis; la langue à laquelle on l'a appliqué sur les monumens, est nécessairement la langue qu'on parlait en Perse, quand ils y furent construits; dès-lors, on conçoit quel avantage donnaient à M. Burnouf, pour en essayer la lecture, ses travaux sur la langue de Zoroastre. Après avoir, pour ainsi dire, découvert celle-ci, il était plus que personne en mesure de s'aider de cette découverte pour en faire une autre, celle de la valeur des caractères inconnus employés dans les inscriptions; car, dans la route de la science, aucun pas n'est perdu, et le but que l'on touche est toujours un point de départ pour aller plus loin.

Pour apprécier le progrès que M. Burnouf a fait faire à la connaissance de l'alphabet persépolitain, il est nécessaire de retracer sommairement les efforts tentés avant lui dans la même voie.

Le premier pas ne fut pas heureux. M. Lichtenstein publia, en 1803, un système de déchiffrement complet. Rien n'y manquait, tout était expliqué sans hésitation et sans difficulté. Malheureusement, il était parti de l'idée que les caractères qu'il interprétait étaient disposés de droite à gauche comme les caractères hébreux, et ils vont de gauche à droite comme les nôtres. Cette seule erreur rendait inutile tout son travail. Que dirait-on d'un homme qui, pour déchiffrer une écriture difficile, lirait tous les mots à rebours? Le bon savant n'en était pas moins sûr de son fait et expliquait imperturbablement ses inscriptions sans avoir rencontré juste pour une lettre.

Quelques savans moins aventureux, le respectable évêque de Copenhague, M. Munther, et M. Tychsen, avaient fait quelques tâtonnemens plus judicieux, mais bien peu décisifs, quand M. Grotefend vint ouvrir la carrière par un de ces traits de sagacité heureuse, de divination hardie, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des découvertes humaines; vrais coups de tête de la

science qui réussissent quelquefois. M. Grotefend aborda les inscriptions de Persépolis, sans en connaître ni la langue ni l'alphabet, et il parvint à emporter du premier coup l'interprétation à un point qu'on n'a guère dépassé avant M. Burnouf.

Voici comment il s'y prit. Il se dit : Quelle que soit la langue que je ne connais pas, quels que soient les caractères que je ne connais pas davantage, sur quoi peut rouler le sens de l'inscription qui est devant moi? On avait trouvé sur des monumens plus modernes des inscriptions en langue pelvie qui portaient : tel roi fils de tel roi. M. Grotefend se dit : Pourquoi la même chose ne se trouverait-elle pas dans mes inscriptions cunéiformes? et le bonheur voulut qu'il rencontrât juste dans cette supposition. Sans cela, on chercherait peut-être encore la clé de l'alphabet persépolitain. Puis il se dit encore : Si c'est un roi de Perse, fils d'un autre roi de Perse, ce peut être Cambyse, fils de Cyrus. Mais il écarta très vite cette supposition par une réflexion judicieuse : dans ce cas, deux des mots inconnus auraient commencé par le même caractère. Cela n'étant point, l'inscription ne pouvait se rapporter à Cambyse, fils de Cyrus; mais elle pouvait se rapporter à Xercès, fils de Darius. La fortune voulut qu'il en fût ainsi; et, grace à ce mélange d'audace, de pénétration et de bonheur, M. Grotefend se trouva en possession d'un certain nombre de lettres, celles qui composaient les deux noms propres de Xercès et de Darius. Il pensa bien que l'inscription était écrite en langue zende; mais n'ayant d'autre ressource qu'un petit vocabulaire très incomplet d'Anquetil-Duperron, il ne put préciser la valeur que de quelques lettres. Toutefois le premier coup était porté, et tôt ou tard on devait rectifier et compléter l'ingénieuse découverte de M. Grotefend.

Cependant la rectification et le complément se firent attendre. En 1823, un homme dont les connaissances variées et l'esprit original ne seront suffisamment appréciés qu'après la publication de ses œuvres posthumes, Saint-Martin reprit l'explication de l'inscription lue par Grotefend. Malgré sa pénétration singulière, le savant français ne laissa pas la question beaucoup plus avancée qu'il ne la trouva; il avait redressé quelques erreurs de M. Grotefend, mais il en avait commis d'autres qui lui étaient propres. Ce qui manquait à tous deux pour la solution du problème, c'était une connaissance exacte de la langue des inscriptions. Aussi, le Danois

Rask, qui savait plus de zend que Grotefend et Saint-Martin, a-t-il beaucoup avancé la question en découvrant le M et l'N dont on faisait avant lui des voyelles; par là les mots prirent plus de corps, et les désinences surtout s'accusèrent. Enfin, M. Burnouf, maître de la langue zende, initié aux lois de son organisme, au secret de ses désinences, a découvert une valeur nouvelle à douze caractères; il a pu donner de deux inscriptions, une transcription et une traduction, qui ont pour elles dans l'ensemble un grand caractère de vraisemblance.

Il ne saurait y avoir de contestation que sur un très petit nombre de lettres. M. Lassen, qui s'occupait en même temps à Bonn des mêmes recherches, est arrivé, de son côté, à des résultats qui, différens sur quelques points, s'accordent cependant avec ceux de M. Burnouf pour le plus grand nombre des cas. Tout prouve qu'on est maître de cet alphabet mystérieux de Persépolis, et qu'on peut déjà rêver la lecture de ceux d'Assyrie et de Babylone.

En terminant cet article, j'apprends que M. E. Burnouf, sans attendre la fin du long commentaire qu'il compte toujours achever, s'est décidé à publier un dictionnaire zend dont il possède dès aujourd'hui tous les élémens. Quand il aura accompli cette grande tâche, M. Burnouf aura plus fait pour l'intelligence de la doctrine de Zoroastre, que tous les destours et mobeds du Guzurat et du Kirman.

J.-J. AMPÈRE.

LES

HUMANITAIRES.

IIme LETTRE

DE DEUX HABITANS DE LA FERTÉ-SOUS-JOUARE,

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

MON CHER MONSIEUR,

Que les dieux immortels vous assistent, et vous préservent des romans nouveaux! Nous vous écrivons derechef, mon ami Cotonet et moi, touchant une remarque qu'on nous a faite : c'est que, dans notre lettre de l'autre fois, nous vous disions que nous ne comprenions pas le sens du mot *humanitaire*, et qu'on nous l'a très bien expliqué.

Celui qui nous a démontré la chose est un muscadin de Paris. C'est un gaillard qui en dégoise; il porte une barbe longue d'une aune, des pantalons collans, un habit à larges revers, et un bolivar sur la tête, si bien qu'on ne sait, quand on le regarde, si on voit Ponce-Pilate, ou un truand du moyen-âge, ou un quaker, ou Robespierre; mais cela ne lui messied pas. Il vient d'arriver

par le coche, et vous ne sauriez croire l'effet qu'il produit ici : c'est une berlue à dormir debout ; on ne sait où l'on est quand il parle, ni ce qu'on entend, ni l'heure qu'il est ; c'est quelque chose comme un aérolithe ; il vous cause du ciel et de l'enfer, de l'avenir et de la Providence, ni plus ni moins que s'il était conseiller privé du Père Éternel. Nous l'avons eu à dîner à la maison, et comme ces dames en raffollent, il a parlé considérablement ; mais ce qui nous a le plus frappés, c'est son adresse incomparable à avaler en même temps ; sa mâchoire est, Dieu me pardonne ! un chef-d'œuvre de mécanique ; il y en entre autant qu'il en sort (notez qu'il ne tousse ni n'éternue ; par ma foi, c'est un habile homme). Quand on lui fait une question, il n'a pas l'air de vous entendre, et avant de vous avoir écouté, il vous a déjà répondu, et confondu, cela va sans dire. Demandez-lui ce qui se fera dans deux mille ans sur les confins de la Poméranie, il vous l'expose doux comme miel ; avez-vous besoin, au contraire, d'un renseignement sur le déluge ? Parlez de grace, asseyez-vous ; il ne faut point vous gêner pour cela ; son calepin est plein de notes recueillies par Deucalion ; génie complet, comme vous voyez, nature éminemment besacière, sachant le passé comme l'avenir ; quant au présent, c'est de boire frais ; grand réformateur, artiste enthousiaste, républicain comme Saint-Just, dévot comme saint Ignace, ignorant du reste, mais point méchant, voilà le personnage. Mme Cotonet l'a tenu sur les fonts ; c'est son neveu à la mode de Bretagne. Bref, de tant de merveilles que nous avons ouïes (les oreilles m'en cornent encore et de long-temps m'en corneront), nous avons nonobstant retenu quelque chose, à notre grand honneur et profit. C'est une définition catégorique que nous gardons comme résultat ; nous la transcrivons, vierge et nette, telle que nous l'avons dûment enregistrée :

« *Humanitaire*, en style de préface, veut dire : homme croyant à la perfectibilité du genre humain, et travaillant de son mieux, pour sa quote part, au perfectionnement dudit genre humain. » Amen.

Voilà, monsieur, si nous ne nous trompons, la traduction de ce mot mirifique ; les dictionnaires n'en parlent point, il est vrai, pas même Boiste qui fut un habile homme, indulgent au néologisme, et qui eût fait un parfait lexique, s'il n'avait oublié qu'un diction-

naire ne doit pas être une satire. Mais nos jeunes gens n'y regardent pas de si près; ils ont bien autre affaire en tête que le bonhomme Boiste et ses renvois; quand l'expression manque, ils la créent, c'est aux vilains de se gratter la tête. Qui ne connaît pas ces momens où la mémoire est de mauvaise humeur? Il y a de ces jours de pluie où l'on ne saurait nommer son chapeau; ce fut sans doute en telle occurrence qu'un étudiant affligé de marasme, rentrant chez lui avec un ami, voulut parler d'un philanthrope; c'est un vieux mot qui s'entendait : *philos*, ami, *anthrôpos*, homme. Mais que voulez-vous? le mot ne vint pas; *humanitaire* fut fabriqué : ainsi se fabriquent bien d'autres choses; ce n'est pas là de quoi s'étonner.

Il serait *pourtant temps*, comme dit la chanson, de savoir ce que parler veut dire. Un mot, si peu qu'il signifie, n'en a pas moins son quant-à-soi; c'est quelquefois même une pensée, non pas toujours, entendons-nous, nos écrivains se fâcheraient. Mais qui naît du hasard est enclin à faire fortune, et le susdit mot n'y a point failli. Le voilà imprimé tout d'abord, et les journaux s'en sont emparés. Or, ce de quoi les journaux s'emparent, c'est d'autre chose qu'il faut plaisanter. Ce ne sont pas là de ces petits jardins pour y aller jeter des pierres; les journaux sont d'honnêtes gens, et nous les prions, avant tout, de ne point se blesser en cette matière. Malepeste! nous les respectons comme dieux et demi-dieux, et sommes leurs très humbles serviteurs. Les journaux, monsieur, sont puissans, très formidables sont les journaux; nous en parcourons peu ou prou, mais les révérons tous sur parole. Il ne faut pas croire que nous ne sachions rien faire parce que nous sommes de notre pays. Nous savons lire, et honorer le mérite, et saluer les autorités. Les journaux sont les souverains dispensateurs de bien des choses, parmi lesquelles il y en a de bonnes, et le pire n'est pas pour eux. Qui n'aurait pas quarante sous par mois à donner aux cabinets littéraires ne connaîtrait pas les journaux; de tel oubli le ciel nous garde! Nous les donnons, monsieur, depuis vingt ans; aussi très bien connaissons-nous et vénérons-nous lesdits journaux; ils siégent en maître dans le forum, consuls, tribuns, sénateurs à la fois, lus de tous, hantés de plusieurs, nourris à souhait, compris de quelques-uns, mais toujours puissans, et toujours imprimés. Rien ne se débat qu'ils n'y soient et qu'ils

n'y touchent, et c'est de main de maître; les libraires n'osent vendre que ce qu'ils prônent, et, fût-ce à un drame nouveau, on ne saurait siffler s'ils ne bâillent. Voyez un peu quelle dictature! La Cuisinière bourgeoise les redoute elle-même; le Rudiment de Lhomond leur tire son bonnet, mais, il est vrai, par simple politesse, étant de l'Université. Y a-t-il procès quelque part? ils dénoncent, témoignent, plaident, répliquent, concluent, jugent, condamnent, et vont dîner; c'est un emploi de haute justice. Sans eux George Sand serait notaire, et Rossini fût mort ignoré; le libraire de Béranger l'allait tirer à sept exemplaires, n'eût été que, par aventure, un feuilleton l'encouragea; ce fut heureux, nous perdions notre Horace; mais quelles actions de graces ne leur devons-nous pas? Aussi, monsieur, comme c'est notre devoir, nous commençons notre propos par leur faire la révérence, leur déclarant qu'en ce sujet nous ne les prenons aucunement à partie.

Mais, là-dessus, venons au fait. Brailler est bon, mais selon ce qu'on braille; et voilà bien quelques cinq ans qu'il est cruellement question de ce grand verbe humanitaire. Nous l'avons saisi des plus tard, mais c'est le défaut de la province. Suffit enfin que nous croyons comprendre; nous demandons la permission de nous instruire quelque peu davantage. Vouloir se rendre compte des choses annonce peut-être un mauvais caractère, mais c'est notre marotte; du reste, nous n'avons qu'une simple question à faire, et rien autre, comme vous verrez. Or, à qui peut nuire une question?

D'après les renseignemens qui nous sont parvenus, on distingue, au premier abord, des humanitaires de deux sortes. Les uns ont un système tout fait, complet, relié, coulé en bronze, comme qui dirait une utopie. Rien ne leur manque ni ne les gêne; leur monde est créé, dormons là-dessus; ils attendent qu'on reconnaisse qu'il n'y a qu'eux qui aient le sens commun. De ceux-là, monsieur, nous n'en parlerons pas. Ils ont fait preuve, dans leurs théories, de plus ou moins d'imagination, voire de science et grandes lumières; mais, depuis que la terre tourne, jamais utopie n'a servi de rien, ni fait aucun mal, que l'on sache, pas plus Thomas Morus que Platon, Owen et autres, que Dieu tienne en joie. D'ailleurs il est écrit quelque part : Jamais n'attaquez, ne détruisez l'inoffensive utopie de personne.

L'autre sorte d'humanitaires est celle dont nous deviserons. Ceux-ci n'ont point de système réglé, écrivent peu, lisent encore moins, et ne créent rien, sinon quelque bruit. Mais au lieu de s'enfermer pacifiquement, prudemment, dans une placide rêverie, ils prêchent et courent, et vont semaillant je ne sais quoi que le vent emporte; tranchent sur tout, se disent prophètes, à la barbe de leur pays; accusent d'autant, qui les lois, qui les hommes; ne se font scrupule de berner Solon; qu'a-t-il à faire dans cette galère? enfin, ce sont des législateurs; la main leur démange de manier toutes les pâtes, et la narine ouverte, comme les cavales, ils aspirent le *quand viendras-tu?* Que parmi eux il en soit d'honnêtes, de braves même, il le faut noter; c'est le meilleur de la jeunesse : et qui rêverait sinon les grands cœurs? pauvres jeunes gens qu'un follet emmène, comme Faust au Broken, à travers champs, et, les bras tendus vers l'ombre fuyarde, ils marchent sur les récoltes du voisin, traînent leur dada sur les lusernes, et gâtent le blé finalement! Rendons-leur néanmoins justice, le cœur en eux vaut mieux que la tête; aux jours de crises et de révolutions, il est permis de prendre parfois un météore pour le soleil, et l'héroïsme est toujours beau, même dans le gouffre de Curtius.

Mais, hélas! le gouffre est profond, très profond, monsieur, et plus large encore. Serait-ce un mal d'y regarder? non sans doute, surtout si l'on y pouvait voir. Tâchons d'y voir, et regardons.

Quel conflit, bon Dieu, quel chaos! nous voici lancés à la nage; quels flots, quelle mer, quelle vapeur! à qui entendre, et où s'accrocher? Celui-là demande le divorce, celui-ci veut l'abolition de l'hérédité, qu'il n'y ait plus ni nobles ni riches; un tiers réclame les biens en commun, la polygamie, cas pendable, mais ce pourrait être divertissant. Que veut ce quatrième? il prie pour les pauvres, et qu'on traite les gens selon leur capacité; ne pensez pas qu'il s'agisse de boire, capacité ici veut dire intelligence, c'est une simple variante. En voilà un, là-bas, dans un coin, qui a trouvé une façon nouvelle d'envisager l'histoire; il la divise en faits nécessaires et faits transitoires; au lieu de dire, par exemple, que Jésus-Christ est venu après Platon, il vous dira : Pour que Jésus-Christ vînt, il fallait que Platon eût existé; quelle invention et quelle érudition! J'en avise un sixième encore; celui-là s'occupe d'accommoder, après tant de siècles, Josué avec Galilée, qui, vous

le savez, se chamaillent quelque peu sur certain point d'astronomie; mais les témoins ont clos l'affaire; désormais tout est harmonie, il ne s'agit plus de ces vieilles gens. Ce septième résume l'univers, hommes, choses, dieux, lois, coutumes, guerres, sciences, arts, et prouve que tout ce qui a été n'est que pour la montre, et pour nous annoncer; l'antiquité est un cauchemar, et le monde éveillé se tire les bras; voilà un homme universel, et au-delà de tout ce qu'on a pu dire d'Aristote, Voltaire, Leibnitz, et autre menu fretin; Newton vaut mieux, il sut compter jadis, mais ignorait la phrénologie; quant à Copernic, c'est un drôle, et Platon est inexcusable d'avoir appelé *animal imparfait* la pierre angulaire du futur édifice social, *id est*, la femme. Un huitième se présente, et s'annonce simplement comme membre indigne d'une confrérie immense; oui, monsieur, si on veut le croire, ils ne sont pas moins de deux ou trois cent mille hommes, tous de même force, et qui ne badinent pas; c'est une des conséquences de leur trouvaille que dans un demi-siècle tout au plus, probablement plus tôt, peut-être dimanche, on ne verra sur terre que des hommes de génie; voyez l'effet des saines doctrines! Ce neuvième-ci est plus inquiétant; il veut que tout change de face, sans cependant rien déranger, comme ce garçon de mes amis qui avait cédé à quelqu'un ses entrées à l'Opéra, en les conservant néanmoins; à l'écouter, pour sauver l'univers, il faut que les cureurs de puits se fassent géomètres, et les académiciens raffineurs de sucre; quelle régénération! vous figurez-vous une société pareille? mais tout le monde aura cent mille livres de rente, et vous verrez que nul ne se plaindra. Un dixième va plus loin, car il faut bien qu'on aille, c'est loi de nature que le progrès, et remarquez que si par hasard mon voisin dit : Deux et deux font quatre, j'arrive sur-le-champ et m'écrie : Deux et deux font quatre, dites-vous? deux et deux font six, et je suis sublime! Grand prodige de l'émulation. Ce dixième donc déclare d'abord que toutes les femmes vont avoir de l'esprit; il y a de quoi se donner au diable. Mais il a soin d'ajouter aussitôt : Pourra se marier qui voudra; la correction du moins soulage; il était temps de s'expliquer. Mais que vois-je, et que dit-on là? Un dernier vient couronner l'œuvre; il a un ballon sous le bras, et propose d'aller dans la lune, et d'y transporter le Palais-Royal; Saturne devient le faubourg Saint-Germain, et Vénus le

boulevart de Gand; c'est, vraiment, une belle ville, et il ne reste qu'à s'embrasser.

Cependant, parmi ce chaos, ne saurait-on rien débrouiller? Je ne crois pas la chose impossible. Peut-être même, dans cette multitude, pourrait-on trouver deux camps bien distincts, savoir, les uns qui veulent certaines choses, les autres qui ne savent ce qu'ils veulent. Posons ceci, nous nous effraierons moins. Que les derniers aillent à leur bureau, s'ils en ont, ce que je souhaite; nous leur parlerons tout-à-l'heure. Occupons-nous d'abord des premiers. Commençons par nous rendre compte de ce que voudraient ceux qui veulent, et nous verrons ce qu'on en peut vouloir, si nous pouvons. Le divorce, donc; point d'héritage, mais la loi agraire; point de famille, bien entendu; de pauvreté pas plus que de richesse, c'est-à-dire plus de métaux (car ces métaux sont traîtres en diable); à chacun selon son mérite, ceci n'est pas le souhait le plus nouveau; enfin, union entre les hommes, soit pour le travail, soit pour les plaisirs; association. Je crois que c'est tout.

Si pourtant ce n'est que cela, ce n'est pas de quoi fouetter nos chats, quoique l'apparence soit effrayante. Lycurgue, monsieur, fut un Grec d'esprit; il vous en souvient sans nul doute. Or, le résumé que nous faisons, il le fit dans sa république. Ce digne homme voyagea long-temps, et rapporta de sa tournée deux choses à tout jamais louables, ses lois et le manuscrit d'Homère (pour mon goût, j'aime mieux le manuscrit; mais ce n'est point le cas de disputer). Pour attacher le peuple à la constitution, il prit deux moyens décisifs : ce fut le partage de toutes les terres entre les citoyens, et l'abolition de la monnaie. Vous voyez que de prime-abord il ne frappait pas de main morte. On divisa la Laconie en trente mille parts, les terres de Sparte en neuf mille, et chaque habitant eut son bien. Ce devait être moins grand que nos duchés. Pour l'abolition de la monnaie, le législateur se garda de dépouiller ceux qui avaient de l'or ou de l'argent; il était bien trop galant homme. Mais, respectant scrupuleusement ces richesses, il en anéantit la valeur en ne permettant de recevoir dans le commerce qu'une certaine monnaie de fer, laquelle monnaie était si pesante, qu'il fallait deux bœufs pour traîner dix mines, ce qui équivaut à vingt-cinq louis; chose peu commode pour entretenir des filles, mais il n'en était point question. Les riches gardèrent donc leur or,

et en purent jouer aux osselets. Afin de rendre la tempérance et la sobriété recommandables, Lycurgue voulut qu'on dînât en public, comme du temps de la terreur. Un bâtiment fut construit tout exprès, crainte de la pluie et des mouches; là, chaque citoyen, tous les mois, était tenu d'envoyer ses provisions, non pas en chevreuils ou homards, ni poissons frais de chez Mme Beauvais, mais en farine, fromage, carottes, vin du cru, et deux livres et demie de figues. Jugez des ripailles qui se faisaient là. Agis lui-même, après une victoire, fut réprimandé vertement pour avoir dîné au coin de son feu avec madame la reine, sa femme, et peu s'en fallut qu'on ne le mît au pain sec. Point de viande donc, mais force brouet; on en a perdu la recette, au grand dommage de la postérité. Ce devait être un cruel potage! Denys-le-Tyran le trouvait insipide, nous dit Goldsmith en ses Essais; mais d'un tyran rien ne m'étonne, ces gens-là boivent du vin pur. Lycurgue n'entendait pas cela, non plus que Solon, car, à Athènes, un archonte ivre était puni de mort. Revenons à Sparte. Au lieu de confier à père et mère l'éducation des petits enfans, on en chargeait des instituteurs publics. Lycurgue était si fort en peine d'avoir de beaux hommes dans l'armée, qu'il voulut prendre soin des enfans jusque dans le ventre de leurs mères, mettant celles-ci au régime, et leur faisant faire de bonnes courses à pied, promenades et exercices propres à les réconforter; ceux qui naissaient mal conformés étaient condamnés à périr, et, par amour pour la plastique, on les jetait, dans une serviette, du haut en bas du mont Taygète. Les beaux garçons, l'état les adoptait et les élevait martialement, les faisait marcher pieds nus, passer les nuits à la belle étoile, leur défendait de choisir dans le plat les pommes qui n'étaient pas pourries, les habituait à aller à la cave sans chandelle, la tête rasée, sans vêtement, et à se donner, par dessus tout, de bons coups de poings les uns aux autres. Tous les ans, pour leur récompense, on les fouettait publiquement au pied de l'autel de Diane, mais je dis fouetter d'importance, et celui qui criait le moins, on le couronnait vert comme pré. Que les parens devaient être aises! A eux, d'ailleurs, permis de voler; c'était aux fruitières à garder leurs boutiques. Quant aux jeunes filles, même sévérité; point de mari avant vingt ans, des amoureux tant qu'elles voulaient; courir, lutter, sauter les barrières, tels étaient leurs amusemens; et de peur qu'en ces

évolutions diverses leur robe ne vînt à se retrousser, elles se montraient nues, dans leurs exercices, devant les citoyens rassemblés. Mais, dit l'histoire, la pudeur publique sanctifiait cette nudité. Je ne suis point éloigné de le croire; car, s'il y en avait de belles dans le nombre, il s'y devait trouver des correctifs. Tel était le peuple lacédémonien, sortant des mains du grand Lycurgue. Cependant les Ilotes labouraient la terre et mouraient de faim sur les sillons. Mais ceci n'est qu'épisodique, et il ne faut point s'y arrêter. Toujours est-il que cette république est, à peu de chose près, la réalisation des rêves du jour et le portrait de nos hyperboles.

Maintenant nos apôtres modernes nous diront-ils que cette peinture est le souhait de toute leur vie, et qu'ils ne demandent rien de mieux? Cela peut tenter en effet, quand ce ne serait que par curiosité (je ne parle pas du costume des femmes), mais seulement pour voir ce qui adviendrait. Et aussi bien pourquoi ne pas essayer? Mais voici un point embarrassant, et qui demande réflexion.

Si Lycurgue fut grand législateur, Montesquieu fut savant légiste : or sur les questions de ce genre, il avait parfois médité; son avis pourrait être utile, mais qui s'en inquiète aujourd'hui? « Montesquieu, vivant sous un prince, n'a pu montrer d'impartialité; » ainsi parlent sans doute ceux qui ne l'ont pas lu; ouvrons-le pourtant, si vous permettez. Il y a, je crois, dans l'*Esprit des Lois*, qui, dans son temps, fut un bon livre, certain chapitre qui nous irait. « Il est de la nature d'une république, y dit l'auteur, qu'elle n'ait qu'un petit territoire; sans cela, elle ne peut guère subsister. Dans une grande république il y a de grandes fortunes, et par conséquent peu de modération dans les esprits; il y a de trop grands dépôts à mettre entre les mains d'un citoyen; les intérêts se particularisent : un homme sent d'abord qu'il peut être heureux, grand, glorieux, sans sa patrie; et bientôt qu'il peut être seul grand sur les ruines de sa patrie. »

Que pensez-vous de ce petit morceau? N'est-il pas fait pour notre histoire? Mais continuons : « Un état monarchique doit être d'une grandeur médiocre. S'il était petit, il se formerait en république. S'il était fort étendu, les principaux de l'état pourraient cesser

d'obéir... Un grand empire suppose une autorité despotique dans celui qui gouverne. Il faut que la promptitude des résolutions supplée à la distance des lieux où elles sont envoyées... La propriété naturelle des petits états est d'être gouvernés en république; celle des médiocres, d'être soumis à un monarque; celle des grands empires, d'être dominés par un despote. »

Ne vous semble-t-il pas que ceci peut avoir quelque poids, monsieur? Quant à moi, plus je le relis, plus je me figure que c'est juste. La France aurait donc, par son étendue, une première difficulté à présenter aux humanitaires; mais ne nous fâchons pas pour si peu; car, après tout, en cas de besoin, ne pourrait-on rétrécir la place? Ce qui nous tourmente vraisemblablement n'est pas l'amour de la patrie. Voici donc une seconde objection que nous ne tirerons point de Montesquieu, mais de la nature, assez bon livre aussi.

Nous poserons d'abord un principe que peu de gens contesteront : c'est que l'ombre produit la lumière, et que toute chose a son inconvénient. De ce qui est sous le soleil, rien ne s'éclaire des deux côtés. Or, parmi les animaux différens, habitans du terrestre globe, les uns sont faits pour vivre seuls, les autres pour vivre en société. Vous ne persuaderiez point à un aigle de se mettre à la queue d'un autre aigle, comme les canes qui vont aux champs; de même feriez-vous de vains efforts pour trouver une cane solitaire; et sous ce rapport, l'homme est cane, il faut l'avouer : Dieu nous a créés pour loger ensemble; les peuples donc s'arrangent comme ils peuvent; arrivent les lois, us et coutumes, lesquels ont du bon, partant du mauvais. J'en conclus qu'en toute société, il faut que les uns se félicitent, que les autres se plaignent par conséquent; mais de ces plaintes et félicitations, lequel faut-il écouter de préférence? D'une plainte naît souvent un désir, et ces désirs sont dangereux. Je m'explique, car je ne veux pas qu'on me prenne ici pour un Machiavel. Une femme a pour mari un butor, joueur, dépensier, ce qu'on voudra; ne va-t-elle pas croire toutes les femmes malheureuses, et que le mariage est un martyre? N'est-il pas plausible qu'un homme sans le sou demande que tout le monde puisse être riche? Ajoutons à cela les cervelles oisives, et les chagrins qui s'engendrent d'eux-mêmes, comme faisait le phénix,

dit-on; cela se voit de par le monde. Faut-il que le législateur écoute la foule ou l'exception? Puisque le mariage est notre exemple, considérons un peu cette affaire.

Le mariage, contre lequel déclament beaucoup de gens plus ou moins mariés, est une des choses d'ici-bas qui ont le plus évidemment un bon et un mauvais côté. Sous quel côté faut-il donc le voir? Il a cela de bon qu'avec lui il faut rentrer chez soi et payer son terme; il a ceci de mauvais qu'on ne peut pas découcher et envoyer promener ses créanciers; il a cela de bon qu'il force aux apparences et à l'air d'honnêteté, quand ce ne serait que crainte des voisins; il a ceci de mauvais qu'il mène à l'hypocrisie, mais cela de bon qu'il empêche l'impudeur du vice, mais ceci de mauvais qu'on le traite comme une fiction, et qu'il sert de manteau à bien des actes de célibataires; pour ce qui regarde la famille, il en est le lien, et en cela louable; pour ce qui regarde les amours, il en est le fléau, et en ceci blâmable; c'est la sauvegarde des fortunes, c'est la ruine des passions; avec lui on est sage, sans lui comme on serait fou! Il assure protection à la femme, mais quelquefois donne du ridicule au mari; cependant, quand on revient triste, où seraient, sans le mariage, le toit, l'abri, le feu qui flambe, la main amie qui vous serre la main? Mais quand il fait beau et qu'on sort joyeux, où sont, avec le mariage, les rendez-vous, le punch, la liberté? C'est une terrible alternative; qu'en décidez-vous, mon cher monsieur? Les humanitaires ne veulent point du mariage, sous le prétexte qu'on s'en gausse, et que l'adultère le souille; mais sont-ils sûrs, en disant cela, d'avoir mis leurs meilleures lunettes? Puisque rien n'est qu'ombre et lumière, sont-ils sûrs de ce qu'ils ont vu? J'admets qu'ils connaissent les salons, et qu'ils aillent au bal tout l'hiver; ils ont peut-être observé dans les beaux quartiers de Paris quelques infractions à l'hyménée, le fait n'est point inadmissible; ont-ils parcouru nos provinces? sont-ils entrés dans nos fermes; au village? ont-ils bu la piquette des vachers de la Beauce? se sont-ils assis au coin de l'âtre immense des vignerons du Roussillon? ont-ils consulté, avant de trancher si vite, la paysanne qui allaite et son nourrisson rebondi? se sont-ils demandé quel effet produiraient leurs doctrines à la mode sur ces robustes charretières, sur ces laborieuses et saines nourrices? Ce n'est pas tout que la Chaussée-d'Antin; savent-ils

ce que c'est, eux qui parlent d'adultère, et qui ont leurs maîtresses sans doute, savent-ils ce que c'est que le mariage, non pas musqué, sous les robes de Palmire, au fond d'un boudoir en lampas, mais dans les prés, au plein soleil, sur la place, à la fontaine publique, à la paroisse, et dans le lit de vieux chêne?

Troisième objection maintenant, et j'en reviens toujours à mes Spartiates, qui étaient de francs saint-simoniens; dites-moi un peu, je vous en prie, quelle figure auraient faite à Lacédémone les déterminés émancipateurs d'aujourd'hui qui ne veulent pas monter leur garde? Que j'aime à les entendre au fond d'un restaurant, splendidement éclairé par le gaz, évoquer le spectre de Lycurgue au milieu des fumées champenoises! Qu'il fait bon les admirer, le dos à la cheminée, les basques d'habit retroussées, balançant sous leur nez un verre de vin de Chypre, et nous lançant avec une bouffée de cigare un plan de réforme pour les peuples futurs! Ne voilà-t-il pas de beaux Alcibiades, et que diraient-ils si on les prenait au mot? Je voudrais les voir le lendemain s'éveiller dans leur république; que leur coiffeur leur brûle un favori, ils vont pousser des cris d'angoisse; ne voudraient-ils pas qu'on leur rasât la tête? Et le brouet, et l'autel de Diane? qu'en pensez-vous? C'est quelque autre chose que le bois de Boulogne et les bals de Musard. Dites-moi un peu, sans plaisanterie, comment nous autres, peuple français, qui avons tout vu, tout bu, tout usé, tout chanté, tout mis en guenilles, même les rois; dites-moi comment et de quel visage nous pourrions débarquer en Grèce, si non pour rebâtir Athènes? Mais pour ne pas remonter si haut, dites-moi comment on est assez fou pour vouloir servir à nos tables des plats refroidis apportés d'Amérique? Quel rapport entre nous et une nation vierge, imberbe encore, accouchée d'hier? Ces boutures qu'on nous vante, est-ce dans nos champs qu'on les veut planter, dans nos vieux champs pleins de reliques, gras du sang étranger, du nôtre, hélas! de celui de nos pères? Est-ce à nous qu'on parle de la loi agraire, à nous qui avons pour bornes dans nos prairies des tombes de famille? Est-ce à nous qu'on propose un président civil, à nous qui portons encore sur les épaules les marques du pavois impérial? Est-ce chez nous qu'on veut élire ces despotes éphémères qui règnent un ou deux ans, nous qu'une proclamation de Napoléon faisait partir hier pour la Russie? Est-ce à nous qu'on

propose les langes de New-York ou la tunique trouée de Lacédémone? On dit à cela, et on va répétant, que les nations doivent se régénérer quand elles se sentent décrépites; cela fut vrai pour le monde romain, et que Dieu veuille nous le rendre! Mais si pareille chose nous peut arriver, où ont-ils étudié, nos modernes prophètes, pour ignorer la maxime la plus vraie, peut-être la plus triste de l'antiquité? « Ce qui a été une fois ne peut ni être une seconde fois ni s'oublier tout-à-fait. » Oui sans doute, il en faut convenir, deux révolutions, coup sur coup, nous ont donné une rude secousse; sans doute nous sommes en travail, et, pour parler une fois ce langage, sans doute l'humanité se régénère en nous. L'état n'a plus de religion, et, quoi qu'en disent les humanitaires eux-mêmes, c'est pour le peuple un vrai malheur; le vin à bon marché ne lui rend pas ce qu'il y perd, et tous les cabarets de Paris ne valent pas pour lui une église de campagne, quel qu'en soit d'ailleurs le curé; car c'est l'oubli des maux qu'on y fête, et l'espérance qu'on y reçoit dans l'hostie. Oui sans doute, parmi tant de nations, la France a sonné la première un tocsin qui ébranle l'Europe; elle en est elle-même effrayée, et le son terrible retentit en elle; mais si nos docteurs veulent nous guérir, s'ils veulent changer le monde, ou la France, ou seulement un département, qu'ils inventent donc quelque système dont les livres ne parlent pas! Qu'ils oublient donc les phrases du collége, et qu'ils ne revêtent pas de mots futiles le squelette des temps passés! Car sous tant de discours, sous tant de formules, sous tant d'habits ridicules, sous tant d'exaltations peut-être sincères, louables en elles-mêmes, que germe-t-il? Quel filon découvert? Que saisir dans ce labyrinthe où Ariane nous laisse à tâtons? Vous avez du moins, dites-vous, la bonne volonté de bien faire. Eh! pauvres enfans, qui en doute? Volonté de vivre, à qui manque-t-elle?

Nous nous adressons ici, monsieur le directeur, à la section humanitaire qui nous paraît vouloir quelque chose. Mais nous devons encore nous adresser à celle qui ne nous semble pas savoir au juste ce qu'elle désire (car, dans tout cela, vous vous en souvenez, nous ne faisons que des questions). Or il est certain que, dans la capitale, il y a un nombre de jeunes gens, femmes, hommes mûrs, vieillards enfin, qui font entendre journellement une sorte de soupirs et de demi-rêves où l'avenir est entrevu; bonnes gens d'ail-

leurs, nul n'y contredit, mais il serait à désirer qu'ils s'expliquassent plus clairement. On a remarqué, dans leurs phrases favorites, le mot de *perfectibilité;* il semble un des plus forts symptômes d'un degré modéré d'enthousiasme; c'est donc sur ce mot, et sur ce mot seul, que nous vous demandons la permission de les interroger poliment, ainsi qu'il suit. Simple question :

Messieurs (et mesdames) de l'avenir et de l'humanitairerie, qu'entendez-vous par ces paroles? Entendez-vous que, dans les temps futurs, on perfectionnera les moyens matériels du bien-être de tous, tels que charrues, pains mollets, fiacres, lits de plume, fritures, etc.? ou entendez-vous que l'objet du perfectionnement sera l'homme lui-même?

Vous voyez, monsieur, que notre demande est d'une lucidité parfaite, ce qui est déjà un avantage; mais nous ne voulons point nous enfler. S'agit-il, disons-nous, parmi les adeptes de la foi nouvelle, de perfectionner les choses, ou de perfectionner les gens? Vous sentez que le cas est grave; c'est à savoir si on me propose de m'améliorer mon habit, ou de m'améliorer mon tailleur. *Hìc jacet lepus;* tout est là. Nous ne nous inquiétons de rien autre. Car vous comprenez encore, sans nul doute, que si on ne veut que m'améliorer mon habit, je ne saurais me plaindre sans injustice; tandis que si on veut décidément m'améliorer mon tailleur, ce sera peut-être une raison pour qu'on me détériore mon habit, et par conséquent... *quod erat demonstrandum*, comme dit Spinosa. Ne croyez pas que ce soit par égoïsme; mais nous tenons à être éclaircis.

Perfectionner les choses n'est pas nouveau; rien n'est plus vieux, tout au contraire, mais aussi rien n'est plus permis, loisible, honnête et salutaire; quand on ne perfectionnerait que les allumettes, c'est rendre service au monde entier, car les briquets s'éteignent sans cesse. Mais s'attaquer aux gens en personne et s'en venir les perfectionner, oh, oh! l'affaire est sérieuse, je ne sais trop qui s'y prêterait, mais ce ne serait pas dans ce pays-ci. Perfectionner un homme, d'autorité, par force majeure et arrêt de la cour, c'est une entreprise neuve de tout point; Lycurgue et Solon sont ici fort en arrière; mais croyez-vous qu'on réussira? Il y aurait de quoi prendre la poste, et se sauver en Sibérie. Car j'imagine que ce doit être une rude torture inquisitoriale que ces

moyens de perfection; c'est quelque chose sans doute, au moral, comme un établissement orthopédique, à moins que par là on entende seulement le rudiment et l'école primaire; mais il n'y a rien de moins perfectionnant. Que diantre cela peut-il être ? Nous ôtera-t-on nos cinq sens de nature? nous en donnera-t-on un sixième? Les chauves-souris, dit-on, sont ainsi bâties ; triste perspective pour nous que de ressembler à pareille bête ! c'est à faire dresser les cheveux. Mais, bon ! c'est une fantaisie ; nous nous alarmons à tort ; quand on tournerait cent ans autour de mes pieds, on ne perfectionnerait jamais que mes bottes ; la raison seule doit nous rassurer. Comment, cependant, croire que c'est là tout? S'il ne s'agissait que de faire des routes, ou des ballons, ou des lampes, on ne crierait jamais si haut; Adam lui-même perfectionnait à sa mode, quand il bêchait dans le paradis; il faut qu'il y ait quelque mystère. Seraient-ce nos passions que l'on corrigerait ? Par Dieu ! ce serait une belle merveille que de nous empêcher d'être gourmands, ivrognes, menteurs, avares, vicieux ! et si j'aime les œufs à la neige? me défendrez-vous d'en manger? Et si mon vin est bon, ou le vôtre, à vous qui parlez, et si votre femme... vous me feriez dire quelque sottise; non, ce ne doit point être encore cela. Ouvrirait-on quelque grand gymnase pour nous y administrer, au nom du roi, une éducation jusqu'alors inconnue? Mais nous voilà encore à Sparte ; je ne m'en tirerai jamais. D'ailleurs, qui ose décider, ici-bas, entre un savant et un ignare, lequel des deux est le plus parfait, ou le moins sot, pour parler net? Helvétius dit, il est vrai, que toutes les intelligences sont égales ; mais, en cela, il fit tort à la sienne, car pour plâtrer sa balourdise, il fut obligé d'ajouter que la différence entre les hommes résultait du plus ou du moins d'attention qu'ils apportent à leurs études ; belle découverte ! Passons donc plus loin. Serait-ce qu'au moyen de certaines lois on changerait tellement nos mœurs et le milieu dans lequel nous vivons, que, doucement et sans effort, on nous rendrait ce paradis terrestre dont nous parlions tout-à-l'heure? Mais si nous ne sommes plus à Sparte, nous voilà en pleine utopie. Diable ! je commence à croire derechef qu'on se moque de nous pour nous faire peur ; car comment nous perfectionner, du moment que nous restons hommes? on se tâte sans le vouloir en pensant à ces choses-là. Serait-ce

seulement qu'à l'avenir on s'occupera des intérêts du peuple, qu'on l'hébergera plus chaudement, vêtira, prêchera, instruira, et nourrira de pommes de terre? Mais nous voilà revenus aux fritures... Ma foi, monsieur, bien le bonjour; si vous trouvez la clé de cette porte, soyez assez bon pour nous l'envoyer; nous vous le rendrons en une barrique de notre vin de cette année. Mais jusque-là, nous vous l'avouons, nous nous renfermons dans ce dire : ou il s'agit de perfectionner les choses, et c'est plus vieux que Barabas; ou il s'agit de perfectionner les hommes, et les hommes, quelque manteau qu'ils portent, quelque rôle qu'ils jouent, risquent fort de vivre et de mourir hommes, c'est-à-dire singes, plus la parole, dont ils abusent.

Agréez, monsieur, etc.

DUPUIS et COTONET.

La Ferté-sous-Jouare, 25 novembre 1836.

DE

LA MUSIQUE

DES FEMMES.

Mlle LOUISE BERTIN.

La Esmeralda de Mlle Louise Bertin est le troisième pas dans la carrière d'un talent jeune, mâle et progressif, qui, se sentant incomplet, s'éprouve et se corrige, et, depuis son début, a non-seulement à lutter avec lui-même, mais encore avec cent haines que les autres ignorent, et que lui vaut sa position dans le monde. A ce titre seul, Mlle Louise Bertin mérite qu'on l'encourage et la relève. Il faut respecter qui travaille. Après tout, on ne croit guère en soi vainement, et si la note fatale ne chante point en vous, si l'inspiration ne vous sollicite, vous n'irez pas, de gaieté de cœur, vous creuser la tête, et boire, après bien des traverses, le calice amer de la publicité, lorsqu'il ne tiendrait qu'à vous de vivre heureux et paisible, environné d'hommages et de soins, et de respirer à loisir, dans la famille, cette fleur de gloire qui n'a pas d'épines. La persévérance est fille de la conviction. Honneur à qui persévère ; je ne sache pas que la convic-

tion fourmille tellement sur nos places et dans nos marchés littéraires, qu'on doive affecter de la maltraiter et de lui faire affront, lorsque, par hasard, elle se rencontre.

Sitôt après *le Loup garou*, petite partition d'essai oubliée aujourd'hui, M[lle] Louise Bertin entra dans une voie plus large, où la poussait sa nature énergique : *Fausto* est le premier pas qu'elle a fait dans cette voie, à laquelle son talent restera désormais fidèle, toujours en travaillant à se modifier. Avec plus de mesure et de composition, un sentiment dramatique plus développé, plus d'expérience dans l'emploi des forces instrumentales, *la Esmeralda* est, par le style et le caractère dominant, une œuvre cousine de *Fausto*. Il nous souvient encore de la première représentation de *Fausto* au Théâtre-Italien, des vieilles haines qui s'émurent à cette occasion, et de tous les amours-propres blessés à mort par le *Journal des Débats*, qui s'éveillèrent dans leurs sépulcres, revêtirent leurs armures rouillées pour entrer vaillamment en campagne, et venir s'abattre sur l'œuvre d'une jeune femme. Ce fut comme pour *Esmeralda*, un peu moins acharné peut-être, et rien en cela ne nous étonne; M[lle] Bertin devait bien s'y attendre. Plus la position est élevée, plus l'avenue en est gardée et l'abord difficile. Il est un moment où chaque degré de l'échelle dramatique enfante un obstacle nouveau. Pour peu qu'on ait une poignée d'ennemis en sortant de l'Opéra-Comique, on est sûr d'avoir contre soi la multitude en arrivant à l'Opéra. Si M[lle] Bertin voulait renfermer sa pensée dans les justes limites d'un petit acte, et se résigner à n'écrire que ballades, romances, cantatilles, villanelles, et sornettes à l'usage de M[me] Dorus, on la laisserait faire et triompher à son aise. Pour revenir à *Fausto*, même considérée de sang-froid, la tentative était hardie; on pouvait peut-être, à bon droit, se récrier contre la témérité d'une jeune femme qui s'attaquait, dès son début, à la plus vaste composition des temps modernes. L'entreprise échoua. Qui pourrait, à moins d'être Rossini, mettre dignement en musique la poésie de Goëthe? A moins de sentir en soi la force divine que donne le génie, qui pourrait embrasser les figures sublimes de l'œuvre du grand maître, et les transporter, du royaume où elles sont nées, dans le monde des sons, traduire en bruits harmonieux les insatiables désirs de Faust, en effets de voix et d'orchestre l'ironie de Méphistophélès

et sa logique inexorable, en fraîches mélodies le candide amour de la pauvre Marguerite, et poser enfin le pied dans cette empreinte de roi que Goëthe a faite sur la terre? Cependant, au milieu de cette partition manquée, où quelques beautés se laissaient voir par intervalle, il y avait un petit duo composé, d'un bout à l'autre, avec une sensibilité exquise, une délicatesse merveilleuse, qui ravirent la salle dès le premier jour; fleur suave cueillie au jardin de Goëthe, qui semblait ne devoir point périr avec le reste de l'ouvrage, et qui reverdira sans doute un jour, si Mlle Bertin consent à la transporter dans un terrain plus ferme et plus solide. Il est vrai que le sujet de ce duo était charmant et bien fait pour inspirer une jeune femme. Faust aborde Marguerite dans la rue en lui disant les douces paroles que le poëte a mises dans son cœur. Il y avait dans cette mélodie une expression de mélancolie et d'amour qui lui donnait un charme singulier. On sentait l'hésitation et le trouble de cette jeune fille qui rougit et, dans l'innocence de son ame, se prend au piége du démon. On entendait les palpitations ardentes du cœur de Faust, qui bat d'amour pour la première fois. J'ai vu depuis l'image que Cornélius a faite avec cette scène si simple et si belle, et tout en admirant l'air timide et réservé de Marguerite, la manière empruntée et peut-être un peu gauche dont Faust l'aborde en cette rencontre, je n'ai pu m'empêcher de penser à la délicieuse musique de Mlle Bertin. Il est glorieux pour une femme d'avoir chanté une fois dans sa vie comme Goëthe a parlé, comme Pierre de Cornélius a peint. Ce duo, certaines phrases de Faust, et quelques rares motifs qui étincellent comme des paillettes d'or sur la robe d'Esmeralda, m'ont affermi dans cette opinion, que le talent de Mlle Louise Bertin, malgré son apparente virilité, est plutôt suave que fort, plutôt mélancolique et tendre que véhément et passionné. Je ne crois pas à cette teinte sombre qu'elle exagère délibérément et comme à plaisir; là n'est point sa véritable inspiration. Etrange ambition, qui préoccupe les cerveaux les mieux faits. On n'a de cesse qu'on n'ait dépouillé son sexe ou renié sa nature. Un beau jour, celles qui doivent tout à leur souffrance aimable, à leur résignation, à leur foi sincère et catholique, se prennent de bel amour pour la force et la protestation, et, dépouillant cette mélancolie sereine et douce qui va si bien à la pâleur de leur visage, revêtent on

ne sait quel semblant de dogmatisme et de virilité. Les insensées! qui oublient dans leur enthousiasme que changer de sexe c'est répudier en quelque sorte son humanité. Qu'arrive-t-il? Les femmes qui les adoraient comme l'expression de leurs plaintes inoffensives, s'éloignent d'elles, trouvant désormais leur organe rauque et maussade; quant aux hommes, ils se prennent à sourire, en entendant Jérémie ou Savonarole prêcher la ruine de l'univers avec une voix de faucet. Oh! si les femmes voulaient rester là où Dieu les a mises, et ne point rompre avec leur caractère, comme il y en aurait parmi elles de sublimes vers qui se tournerait la commune sympathie, plus puissantes cent fois dans leur faiblesse divine que dans leur force. Qu'est-ce donc que les femmes cherchent hors des limites de leur nature? elles ont l'amour et les larmes. Quel bien vaut ici-bas ces inappréciables trésors qu'elles tiennent du ciel, et que les plus grands poètes leur envient?

Nous lisions récemment, dans les œuvres que Goëthe a laissées, et qu'on publie aujourd'hui en Allemagne, une page où la musique de M[lle] Louise Bertin est appréciée en quelques lignes par l'auguste vieillard. Au milieu des études immenses qu'il poursuivait à travers l'âge, et de la méditation continuelle où le tenait plongé la seconde partie de *Faust*, autre poème sublime qu'il terminait avant de mourir, Goëthe, assailli par toute espèce de sollicitations qui lui arrivaient des quatre points de l'Europe, répondait à chacun avec patience et méthode, et ne faisait défaut à personne. Ecrits, dessins, musique, il s'informait de tout par lui-même. Si c'était un livre, il le lisait jusqu'à la dernière page; si c'était une partition, il mandait auprès de lui quelque musicien de ses amis, qui la lui jouait d'un bout à l'autre; et le grand homme, assis près du clavier, dans sa robe de chambre, écoutait en rêvant. La lecture terminée, livre ou partition, il écrivait ce qu'il pensait de la chose, et puis enfermait soigneusement sa note dans un tiroir dont il gardait la clé. C'est la collection de tous ces petits feuillets, écrits au hasard, qui a fait les *Nachgelassene Werke*, livre de mémoires et de critique, étrange et curieux, et digne, malgré l'absence de toute composition régulière, de ce haut intérêt que commande toujours le moindre produit du génie. L'infatigable vieillard élevé comme il l'était au-dessus de toutes les considérations d'amour-propre et de

petite vanité, se serait fait un cas de conscience de laisser sans réponse ou sans critique l'œuvre que lui adressait un poète à son début. Il est vrai que sa critique dégénérait souvent en éloges fastueux, et qu'il lui est arrivé plus d'une fois de distribuer du haut de son Parnasse les noms d'Orphée et de Pindare à de pauvres esprits qui se remuent aujourd'hui dans la littérature sans se douter de quelle auréole sa bienveillance facile, ou, pour mieux dire, son ironie a ceint leurs tempes ridicules. Ceci soit dit sans allusion aucune. Dans ce livre dont nous parlons, la musique de Mlle Bertin est jugée un peu sévèrement peut-être; mais si l'on veut y réfléchir, on ne s'en étonnera guère. Adorateur de la Grèce et de l'Italie, amant passionné de la beauté calme et régulière, Goëthe devait se sentir peu de sympathie pour une musique conçue dans un système qu'il désapprouvait, et qui lui répugnerait aujourd'hui s'il voyait à quels excès les tristes imitateurs de l'école allemande l'ont poussé. Goëthe s'étonne qu'une jeune femme ait osé entreprendre une partition sur son poème de *Faust* que Spohr, malgré toute la profondeur de sa science, n'est point parvenu à traiter dignement, et finit par conseiller à Mlle Bertin de chercher pour sa prochaine épreuve un sujet plus borné, un sujet que sa musique domine. Mlle Bertin connaissait sans doute cet avis que Goëthe lui donne, lorsqu'elle a choisi *Esmeralda*. De Goëthe à M. Hugo, hélas! il y a loin, si loin, qu'un siècle entier ne suffirait pas à mesurer la distance, et la question de progrès mise de côté, cette raison seule expliquerait comment la partition que Mlle Louise Bertin vient de composer sur le sujet d'*Esmeralda* est une œuvre plus fortement conçue, mieux dessinée et plus complète que toutes celles que son auteur a produites jusqu'à ce jour. En effet, pour que la musique puisse transformer un poème, il faut qu'elle le domine dans son ensemble. Or, si l'on excepte celui dont nous avons parlé tout-à-l'heure, sait-on quelque part dans le monde un musicien qui soit de taille à regarder sans se tordre le cou les figures épiques de la tragédie de Goëthe. Si vous êtes doué du sens de la mélodie, et si vous avez l'intelligence du sujet, vous pouvez, par le sentiment, entrer en rapport avec les caractères, au point d'en reproduire çà et là quelque nuance, ainsi que nous l'avons fait remarquer pour le charmant duo de Faust et de Marguerite; mais vouloir les présenter sur la scène dans leur grandeur et leur simplicité, c'est là une ten-

tative au moins imprudente, où tout autre que Rossini doit échouer de notre temps. Or, il n'en était pas ainsi des ébauches que M. Hugo livrait à M[lle] Bertin. Les œuvres du génie ont en elles une sublime empreinte, un caractère sacré que rien ne leur enlève, ni la fusion, ni les coups de marteau; pour traiter avec elles, il faut être grand et de la famille des créateurs. Je vous le demande, cette chose peut-elle se dire des figures singulières qu'invente l'imagination de M. Hugo, personnages qui n'ont d'humain que le costume, sortes de marionnettes qu'on déshabille et qu'on habille de nouveau selon qu'il convient au caprice du moment? témoin Phœbus qui dépouille tout à coup son insouciance de soldat pour revêtir je ne sais quelle cape d'amoureux transi, faite à la taille d'un héros de ballade. Ici le musicien est à son aise avec ses caractères, il peut en agir familièrement avec eux; il souffle dessus, les met à néant et les recompose; seulement, il est à craindre que, même après sa transformation, le personnage ne garde en soi quelque chose de la laideur et des infirmités de sa première vie, dont la musique, art tout divin, ne peut s'accommoder en aucune façon. L'art de Cimarosa et de Mozart ne s'allie qu'à des élémens nobles et purs : on peut bien jeter une immondice dans l'or qui bout; le métal auguste la dévore aussitôt avant qu'elle se soit mêlée à son essence, ou la repousse avec dédain après l'avoir un instant ballottée entre ses ondes.

La musique de M[lle] Bertin a la prétention d'appartenir à l'école allemande, et c'est là peut-être son plus grand tort; douée comme elle est du don si rare de la mélodie, il semble que M[lle] Bertin aurait dû suivre l'exemple de Bellini, et ne faire que chanter. On ne court jamais grand risque à s'abandonner à la voix intérieure; l'inspiration ne trompe personne, et l'auteur de *Norma*, grace à cette corde mélancolique et tendre qui vibrait naturellement dans son ame, gardera long-temps encore, à la droite de Paisiello, une place que bien des illustrations de ce temps lui envieront quelque jour du fond de leur oubli. Élevée dans le culte des maîtres de l'art, M[lle] Bertin a sans contredit le sentiment du grandiose et du beau, et nous ne doutons pas que ce ne soit une sainte horreur dont elle est possédée pour tout ce qui est commun et banal, qui l'ait jusqu'à présent retenue loin de l'Italie, où du reste les imitateurs fourmillent. Nous avons peine cependant à concevoir comment

M[lle] Bertin en est venue à reconnaître la toute-puissance de l'orchestre au point de lui donner à engloutir quelques-unes de ses plus charmantes qualités. Personne plus que nous n'admire les magnificences de l'instrumentation allemande, personne plus que nous ne s'incline devant le génie austère de Beethoven. Cependant il y a là une vérité incontestable; l'orchestre, ce champ de l'avenir, il faudra bien que vous l'ensemenciez. Or, qu'y mettrez-vous, sinon de la mélodie et des idées? Une femme, quels que soient d'ailleurs son aptitude, son énergie et son courage, ne parviendra jamais à cette force de modération qu'exige le gouvernement de l'orchestre. Sa nature même s'y oppose; son visage gracieux se riderait à cette peine; ses blanches tempes se flétriraient à ce travail ingrat. Lorsqu'une femme est assez heureuse pour avoir reçu du ciel la fleur de la mélodie, il faut qu'elle la respire au lieu de l'effeuiller dans le lac tumultueux de l'orchestre; il faut qu'elle chante et ne cesse de chanter, comme les maîtres d'Italie ou comme l'oiseau du printemps, peu importe. Il me semble que si j'étais femme, et que j'eusse à choisir entre Cimarosa et Beethoven, je ne tarderais guère à me décider pour le premier, ne fût-ce qu'à cause de l'harmonie et du parfum de ce nom enchanté.

C'est une grave erreur de croire que le caractère d'un maître ne se révèle que dans l'instrumentation; je pense qu'il faudrait soutenir le contraire, et dire qu'une musiqne n'est originale que par la mélodie. La mélodie existe avant l'instrumentation; au besoin, une mélodie peut être originale par elle-même, tandis qu'il ne peut exister de forme sérieuse sans la présence et sans le secours de la mélodie qui la féconde et la relève. Voyez les maîtres italiens; leur contestera-t-on l'originalité par hasard? et cependant ceux-là se préoccupent si peu de l'orchestre, que, sauf quelques exceptions rares, on pourrait presque dire qu'ils ne font que chanter. Cimarosa chante-t-il comme Mozart, Rossini comme Cimarosa? Pour Bellini, son défaut dominant ne saurait servir d'armes contre nous, attendu que ce défaut n'ôte rien à l'indépendance de son allure; Bellini a le tort de s'imiter lui-même, et d'employer à tout instant certaines formules qu'il a une fois inventées : Bellini chante trop souvent comme Bellini. Souvent, tout en voulant éviter le commun, on tombe dans le défaut contraire, le bizarre. Entre les deux extrêmes est la vraie originalité que chacun cherche; par malheur, bien des

gens prennent leur élan de trop loin, et, dépassant le but qu'ils se proposaient d'atteindre, tombent dans l'ornière creuse du bizarre, où ils se débattent toute leur vie et poussent des cris affreux sans que le public les entende. Il faut se défier de certaines haines systématiques qui exagèrent toute chose ; à force de rompre avec le commun et de le poursuivre partout, même là où il n'est pas, on finit par faire bon marché de la simplicité et confondre le bien avec le mal dans ses proscriptions. C'est justement cette haine, dont nous ne discutons ici ni la franchise ni la loyauté, qui fait que Mlle Bertin s'aventure à tout moment en des conceptions trop vastes peut-être pour son inexpérience, s'épuise à vouloir créer des rapports entre des élémens qui se repoussent, se contrarient et ne peuvent s'accoupler que dans la dissonance, et qu'elle entre enfin d'un pas délibéré dans d'inextricables harmonies dont ensuite elle ne sort pas ; prisonnière entre ses propres mailles.

L'opéra d'*Esmeralda* doit passer, à juste titre, pour l'œuvre la plus complète que Mlle Bertin ait écrite jusqu'à ce jour. On ne peut s'empêcher de rendre hommage au progrès qui se manifeste dans la manière plus adroite et plus sûre dont les instrumens se groupent et les parties se coordonnent. La mélodie, cette qualité précieuse du talent de Mlle Bertin, y est plus habilement produite et mieux mise en lumière. Enfin, si les défauts abondent encore dans cette partition, il y a çà et là des beautés réelles dont un maître se ferait honneur. L'opéra s'ouvre par un appel des cuivres, motif solennel et religieux, d'un caractère magnifique, qui revient pendant la dernière scène, lorsque la Esmeralda s'agenouille, avant de mourir, sur les degrés du parvis de Notre-Dame. A cette occasion, on nous permettra de remarquer que ces sortes d'introductions sont aujourd'hui fort en crédit à l'Opéra. Les illustres musiciens de notre temps ont jugé convenable de se dispenser désormais de l'ouverture, ample morceau qui réclame, pour peu qu'on l'envisage sérieusement, une force de composition à laquelle leur sublime indolence se refuse. C'est merveille comme on traite aujourd'hui l'ouverture, ce vaste prologue, où le maître appelle à lui les esprits, et les met en rapport avec la pensée qu'il va développer; cette occasion pour le génie d'apparaître avant son heure, cette forme large et profonde où Mozart coule en bronze la statue du Commandeur, qu'il fera plus tard de marbre. Il est vrai que nous

ne vivons pas dans un temps où l'on puisse exiger sans folle prétention que le génie devance l'heure de se produire; heureux lorsqu'il veut bien ne pas trop se faire regretter quand la circonstance ne peut se passer de lui. Ceux-ci, à la veille de leur première représentation, se souviennent qu'ils n'ont pas écrit d'ouverture, et sur-le-champ en composent une avec les motifs de l'ouvrage, à la hâte, presque sans y penser, et comme un fripier qui coudrait sur un manteau de carnaval cent pièces dont les couleurs éclatantes ne se combineraient pas le moins du monde, faute de nuances. Ceux-là, sous le prétexte qu'ils ont plus de conscience, s'abstiennent complètement. Pour nous, nous sommes assez de l'avis de Rossini, le dernier qui ait fait une ouverture à l'Opéra, l'ouverture de *Guillaume Tell!* Nous tenons aux vieilles coutumes, et pensons qu'en fait d'art, innover, c'est agrandir. L'innovation qui rogne nous semble plus près de l'impuissance que de l'originalité. Nous ne disons point ceci à propos de Mlle Bertin, qui peut s'autoriser de l'exemple de grands maîtres aujourd'hui en renom.—L'introduction, conçue avec largeur, se développe trop rapidement peut-être; à peine une intention apparaît-elle, qu'une autre survient et l'efface avant qu'elle ait eu le temps de devenir motif. C'est là un défaut grave dont Mlle Bertin demandera compte à l'ignorance musicale de son poète, qui semble prendre à tâche de multiplier les accidens. On aurait tort de croire que la musique gagne quelque chose à ces continuelles péripéties. Il faut, avant tout, un sujet fécond, capable de grandir et de se multiplier, et non pas vingt thèmes qui se croisent et se combattent, comme dans une fugue. La musique vit d'unité: voyez le beau chœur de Meyerbeer au quatrième acte des *Huguenots*. Est-ce là un morceau simple? Le même chant passe incessamment des voix à l'orchestre et de l'orchestre aux voix. Et pourtant quelle puissante composition! quel chef-d'œuvre! Ici la variété ne peut être que dans les détails; dans la pensée, elle entraînerait la confusion. Tout ce que la musique peut faire, c'est de s'accommoder d'un contraste habilement disposé. L'antithèse en musique est impraticable; ce trope brillant, si fort en honneur jadis dans l'école romantique, cette fleur de rhétorique un peu vulgaire, qui pousse à si grosses gerbes dans le parterre de M. Hugo, ne serait qu'ivraie et plante parasite au jardin de Mozart. Le petit duo entre Phœbus et la Esmeralda est une inspiration suave

et douce, un peu cousine de celle qui a trouvé le ravissant duo de *Faust*, dont nous parlions tout-à-l'heure. La marche des soldats ne manque ni de franchise ni de caractère. Le chœur des femmes du peuple, qui ouvre le second acte, nous semble un des plus jolis morceaux de la partition. C'est là une musique chaude, vive, animée et pétulante; en entendant ces voix qui s'interrogent et se répondent et se groupent ensemble d'une si curieuse manière, on se rappelle involontairement la scène du marché, dans *la Muette de Portici*. Remarquez bien que nous ne prétendons pas dire le moins du monde que Mlle Bertin ait imité M. Auber : ces deux compositions charmantes ne se ressemblent que par les beaux côtés, la verve, l'entraînement, le choix de la mélodie et la variété de l'expression. Par malheur, ici encore, la rapidité avec laquelle les mouvemens se succèdent compromet tout. Vraiment, on ne peut s'expliquer cette inquiétude continuelle qui travaille la pensée de Mlle Bertin, et la fait ainsi bondir en sursaut, d'un mouvement où elle semblait devoir se complaire, dans un autre que rien de sage ne justifie, et qui n'a sa loi d'être que dans le pur caprice de l'auteur. Avec des idées peut-être moins originales, M. Auber l'emporte cette fois sur Mlle Bertin. Le chœur de *la Muette* est fait avec un seul motif, fort ingénieusement mis en œuvre, à la vérité; on en compte au moins quatre dans celui de *la Esmeralda*. La foule qui, d'ordinaire, apporte quelque lenteur dans l'appréciation des œuvres sérieuses, ne peut aimer une musique qui s'interrompt ainsi à tout moment; bien plus, ses bonnes dispositions finissent par se changer en humeur chagrine et en malveillance, lorsqu'elle voit clairement que c'est chez l'auteur un parti pris de lutter avec tout ce qu'elle affectionne, d'étouffer un motif agréable, par cette seule raison qu'il peut lui arriver de plaire à tout le monde, et d'avoir ainsi quelque chose de commun avec les mélodies de Mozart et de Rossini. L'air de Phœbus est une aimable cantilène; et la première partie du finale exhale une fraîcheur, une mélancolie allemande, qui vous font penser à l'*Euryanthe* de Weber.

Le chœur des soldats qui boivent, le chant du couvre-feu, et le duo qui suit, nous paraissent trois morceaux conçus dans le système aujourd'hui suranné, de la *couleur locale* et du *caractère*. Mlle Bertin est tombée ici dans le piége continuel que lui tendait son poète. Il faut que M. Hugo ait une persévérance plus dure que l'a-

cier, ou qu'il ne puisse tirer aucun enseignement des tentatives qu'il a faites jusqu'à ce jour, pour vouloir appliquer à la musique, le plus vague de tous les arts, des doctrines que la poésie a constamment repoussées. On dirait que la musique et la poésie sont deux servantes, dont tout l'emploi consiste à vêtir un mannequin selon la mode usitée au moyen-âge, et quand il est vaillamment bardé de fer jusqu'à la nuque, à chanter derrière lui une chanson du temps, tandis qu'il gesticule des bras et des jambes et se démène comme un furieux. Le costume et le caractère, toujours; l'homme et ses passions, jamais. Étrange système qui déconcerterait bien ses partisans, si on le poussait à ses dernières conséquences. En effet, si le but de l'art est de reproduire, qu'on nous passe le mot, la plasticité d'une époque, qui pourra jamais dire avoir trouvé la vérité? Quoi donc! vous interrogez des ruines que le temps anéantit et met en poudre, et vous laissez là, sans y prendre garde, le cœur humain qui ne meurt pas! Dans quel livre mystérieux irez-vous apprendre la tonalité de l'époque dont vous avez fait choix? J'imagine que M. Hugo lui-même serait fort dépourvu, si on le priait de siffler un petit air dans le goût du XIIIe siècle. Ainsi voilà un système de vérité qui a besoin de conventions plus que tous les autres. Faites donc comme Shakspeare et Rossini, chantez selon la nature, contentez-vous de n'exprimer que les affections du cœur, et laissez là toutes ces fariboles bonnes à conter à des enfans en nourrice. La scène entre Phœbus et la Esmeralda abonde en traits ingénieux et piquans, entrecoupés çà et là par la voix creuse et monotone du prêtre libertin. On regrette, dans ce morceau, que la mélodie, qui pourrait s'élever à de grandes hauteurs dramatiques, se contente de raser la terre avec le murmure agréable, il est vrai, mais aussi quelque peu indifférent d'une abeille qui butine. Au lieu d'effeuiller ainsi son inspiration en parcelles insaisissables, il semble que Mlle Louise Bertin aurait dû la ramasser en gerbe dans quelque phrase passionnée et sublime comme a fait M. Meyerbeer pour l'adagio du beau duo entre Raoul et Valentine, au quatrième acte des *Huguenots*. Peut-être, par un sentiment de modestie, Mlle Bertin a-t-elle renoncé à s'aventurer dans une entreprise d'où le maître allemand s'est tiré avec tant d'honneur; peut-être aussi ne lui convenait-il pas d'attaquer de front cette situation au moins étrange,

où l'on sent que sa pensée est mal à l'aise et dont elle a hâte de sortir. En revanche, le duo, dans la prison, est un morceau conçu dans les plus vastes dimensions, plein de verve dramatique, d'énergie et de puissance. J'arrive à l'air de Quasimodo. Le grotesque sonneur est couché sur les degrés de Notre-Dame. L'aurore commence, il s'éveille; l'air frais du matin, le chant des oiseaux, les bruits de la nature, le mettent en joyeuse humeur; il se lève, il marche, il se frotte les mains, il essaie de sourire; bientôt une pensée heureuse éclot dans cette ame recouverte d'une si bouffonne enveloppe, il chante : la musique exprime en un clin d'œil tout le caractère de cet être. C'est une mélodie franche, vive, bruyante, moitié sérieuse, moitié comique, à la fois pleine de larmes et de rire; tantôt il l'attaque de toute sa force et la rudoie; tantôt il la retourne et la caresse. Quand il a fini de s'en amuser, l'orchestre s'en empare et la travaille de la plus originale façon. Il semble que toutes les cloches sonnent, et pourtant l'orchestre seul est en branle. Regardez dans l'instrumentation, vous y verrez tout le mystère. Voilà un effet curieux et puissant, et qui ne sort pas des limites de l'art. Point d'attirail matériel, point d'instrumens étrangers à la musique, point de cloches, point de machines à bruit. Il y a là, pour M. Hugo, de quoi se pendre.

Comme il faut toujours que la malveillance intervienne, on a prétendu que cet air n'était pas de Mlle Bertin, mais d'un musicien dont le nom a jusqu'ici fait plus de bruit que l'œuvre qui n'est guère appréciée encore que d'un petit cercle d'amis dévoués. Étrange raisonnement, qui tombe de lui-même! En effet, s'il arrivait, par fortune, au musicien dont nous parlons, de trouver une mélodie semblable, croyez bien qu'il ne serait pas si galant que d'en aller faire hommage à son prochain, fût-ce même à la fille du directeur du *Journal des Débats*. Il la garderait pour lui soigneusement, et n'aurait certes pas tort. Puisqu'on était en train d'inventer à propos de cet air, il fallait se mettre un peu plus en frais d'imagination, et l'attribuer à quelque maître illustre, à M. Meyerbeer, par exemple; la chose aurait eu, de cette façon, quelque apparence de réalité. Le finale, sauf la première phrase, manque du souffle et de l'ampleur nécessaires à une composition de cette importance. Il est vrai de dire que ces défauts pouvaient bien ne pas exister dans le principe, attendu que Mlle Bertin avait écrit d'abord ce morceau

sur une situation qui lui permettait alors de se développer à loisir. Plus tard les dispositions de la pièce, coupée en cinq actes, ayant été restreintes, force a été à Mlle Bertin d'intervertir l'ordonnance de sa musique, et d'y faire entrer à coups de marteau les péripéties d'un nouveau dénouement. Voici l'histoire de ce cinquième acte. M. Hugo l'avait perché sur les tours de Notre-Dame; il se passait là entre le sonneur, le prêtre et quelques hiboux, habitans ordinaires du logis. Cependant, lorsqu'on en vint à discuter sérieusement la mise en scène, l'idée de M. Hugo parut impraticable, et le directeur, tout en trouvant le cinquième acte fort sublime, s'efforça d'apprendre à notre grand poète que le vide est un élément trop simple pour qu'on en puisse faire une décoration de théâtre. M. Hugo se résigna donc à renfermer dans sa coquille cet impertinent cinquième acte, qui levait si haut le bout de son nez, et prétendait imiter les vagues du poète latin. *La tête rentra dans le corps, la lame dans le fourreau*, et M. Hugo composa quelques dixains de plus, qui eurent le double avantage d'expliquer au public un dénouement inexplicable et de ruiner de fond en comble la musique.

Nous passerons sur le *poème* de *la Esmeralda*, attendu qu'il serait puéril de vouloir prendre au sérieux cette chose sans consistance, que M. Hugo a gonflée en se jouant, comme ces bulles d'air dont il est question quelque part dans les *Feuilles d'Automne*. Te souvient-il, lecteur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle Fontenelle, et qui était né avec une dent d'or. Tous les docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvait naître avec une dent d'or. La dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, et il se trouva que la dent n'était pas d'or. Pour éviter un semblale inconvénient, avant que de parler de l'excellence de ce *poème*, il serait peut-être bon de s'assurer de son existence, et d'examiner d'abord, non pas s'il est d'or, mais s'il est. Nous laissons à d'autres plus habiles le soin d'éclaircir ce fait litigieux. Aussi bien nous n'avons nul souci d'entretenir nos lecteurs de ces ignobles figures de truands que M. Hugo a tirées de la fange qui leur sert de sépulture, Dieu merci! pour les produire à la lumière d'une noble scène; non plus que de ce personnage sans nom qui, sous la cape, sous le froc, sous la chasuble d'archidiacre, ne cesse de poursuivre une jeune

fille de ses propositions luxurieuses, et finit par proclamer le dogme de la fatalité en face de Notre-Dame. Nous aimons mieux nous occuper d'une curieuse préface mise en tête de cette nouvelle production de M. Hugo. L'auteur y parle, dans le style du duc de Saint-Simon, d'une illustre visite que l'Opéra a reçue autrefois de Corneille et de Molière, et, tout confus d'avoir écrit un libretto, comme il dit, cherche à s'autoriser de l'exemple des grands maîtres de la scène française; en vérité, la chose n'en valait pas la peine, et l'amende honorable était au moins inutile. La *visite* de M. Hugo à l'Opéra aura servi à rendre unanime cette opinion que beaucoup d'honnêtes gens partageaient depuis longtemps, à savoir : que M. Scribe est un homme fort habile à tailler un *poème* de théâtre, et même à l'écrire; et si le public a jugé de la sorte, il faut moins en accuser l'extrême faiblesse des moyens dramatiques mis en œuvre dans *la Esmeralda*, que l'insuffisance des paroles et leur peu d'harmonie avec la musique. Puisqu'il est bien convenu que nous ne sommes pas des Italiens de Naples et de Florence, et que notre musique n'a rien à faire avec ces paroles de miel et de rose, inventées en un jour de soleil pour les gosiers sonores de la Malibran et de Rubini, tâchons au moins de façonner notre langue, le plus modestement possible, aux exigences de l'art divin qu'elle est destinée à servir. C'est d'ailleurs une vérité reconnue aujourd'hui, que des paroles claires, faciles, écrites avec le sentiment du rhythme et de la mesure, et dans lesquelles la simplicité ne dégénère point en niaiserie, valent cent fois mieux pour la musique que toutes ces rimes laborieusement accouplées et ces antithèses prétentieuses, qui ne cherchent qu'à faire voir au public leur mine fardée et leurs paillettes à travers le voile transparent de l'harmonie.

Maintenant, avec les qualités réelles que nous nous plaisons à lui reconnaître, et les éclairs dramatiques qui traversent ses partitions, Mlle Bertin est-elle destinée à composer pour le théâtre? Franchement, nous ne le croyons pas. Il y a dans le talent des femmes une corde suave et douce qui en fait presque tout le charme, et dont la vibration se perd dans les vastes salles. Cette mélodie, qu'on sait naturellement délicate et dont on aime jusqu'à la faiblesse, a mauvaise grace à vouloir enfler sa voix pour exprimer autre chose que la mélancolie et les tendres affections du

cœur. On est tenté à tout moment d'arracher le masque qui recouvre ces beaux yeux languissans et pleins de larmes. D'ailleurs est-ce bien l'œuvre d'une femme de soulever les tempêtes de l'orchestre et de faire mouvoir les chœurs ?

La musique des femmes n'a d'autres interprètes que la voix et le clavier : elles prennent de la musique le parfum, la mélodie, elles respirent la fleur sur sa tige. Autrement, si elles veulent la cueillir, comme les hommes, leurs doigts délicats saignent bientôt. La Malibran trouvait dans ses loisirs de ravissantes inspirations, où serpentaient, comme des salamandres dans la flamme, les mille fantaisies de sa nature ardente. Et pour s'être tenue modestement loin de la scène, Mme Duchambge n'en a pas moins écrit de ces airs empreints de mélancolie et de grâce, qui vous reviennent aux heures de tristesse ; suaves mélodies que chacun aime et que chacun sait par *cœur*, pour me servir d'une expression charmante des enfans. Trouver la voix des larmes et du cœur, c'est là une assez belle tâche pour occuper les loisirs d'une femme. Le mélancolique Schubert se consolait de ses défaites du théâtre en écrivant *le Roi des Aulnes* et *la Marguerite au rouet*.

H. W.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1836.

Quand en 1824 Charles X montait sur le trône, au milieu des espérances de la France, si facile et si prompte dans ses oublis comme dans ses joies, qui eût pensé que douze ans après il mourrait en exil, dans un coin de l'Illyrie? Le feu roi ne manquait pas de bonté de cœur, mais il avait une faiblesse et une légèreté d'esprit qui le rendaient capable des plus grandes fautes et des plus hautes témérités. Il paraît cependant que, dans les derniers jours de sa vie, il était revenu à plus de prudence et à une plus saine appréciation des choses. On dit que dans son testament, qui ne doit être ouvert qu'en présence d'un commissaire autrichien, Charles X prie l'empereur d'Autriche de prendre le duc de Bordeaux sous sa protection, et de le tenir loin des intrigues qui voudraient l'entraîner à de folles entreprises. On parle même de quelques paroles touchantes adressées directement au jeune prince, où le vieux roi le conjure de ne jamais apporter la guerre civile à la France. Ces exhortations ne sauraient venir plus à propos, car le parti de la vieille légitimité est dans un paroxisme d'exaltation difficile à décrire. L'idée d'avoir à sa tête un jeune roi de seize ans le transporte; on délibère, on prépare l'avenir; les conciliabules redoublent d'activité; les influences contraires se croisent; les partisans de la duchesse de Berry et ceux de la duchesse d'Angoulême ont peine à s'accorder; rien d'officiel n'est encore sorti de la petite cour de Goritz. Par un étrange résultat des évènemens et des révolutions politiques, l'Autriche a encore sous sa main un prétendant avec lequel elle peut inquiéter la France. Sous la restauration, elle pouvait montrer Napoléon II à la branche aînée des Bourbons; aujourd'hui c'est avec Henri V qu'elle peut effrayer la maison d'Orléans. Contre l'Autriche, la France a, quand elle le voudra, les principes révolutionnaires et l'insur-

rection de l'Italie. Contre la France, l'Autriche a le principe de la légitimité et le drapeau d'une guerre civile. M. de Metternich n'est pas homme à précipiter les choses, et à jouer la paix du continent en l'honneur d'une politique chevaleresque. Son flegme et son impassibilité doivent désespérer plus d'un fanatisme royaliste, et les partisans de l'ancienne légitimité doivent se résigner pour le moment à n'avoir d'autre occupation que de porter le deuil.

Le deuil est aujourd'hui la marque distinctive de tous ceux qui regrettent la maison de Bourbon; c'est dire assez que la cour des Tuileries ne saurait le porter. Il serait curieux de voir le chef de la maison d'Orléans faire, avec sa famille, les mêmes démonstrations que ceux qui travaillent à le renverser. On oublie, d'ailleurs, que la loi du 10 avril 1831 déclare Charles X et ses descendans déchus du trône, et *privés des droits civils*. Comment porter le deuil public et officiel de celui dont les lois ont ainsi effacé l'ancien caractère royal et politique? Que d'anciens serviteurs pleurent sincèrement le vieux monarque, cette douleur est légitime, et nul ne saurait songer à la troubler; mais il y a loin de ces pieux et respectables regrets à cette douleur d'apparat, à ces parades lacrymatoires dont certaines personnes se disposent à faire pour cet hiver un signe de ralliement; pendant six mois les *blancs* seront en *noir*, et il a été décidé que tous les honnêtes gens se reconnaîtraient à leur crêpe. M. l'archevêque de Paris n'a pas négligé cette occasion d'adresser à son clergé une circulaire qui n'était pas destinée à être lue dans les églises, mais que tous les journaux ont publiée, sans doute pour éviter le bruit et le scandale. Dans cette pièce, le prélat représente l'église comme obligée de lutter contre les mauvais jours qui pèsent sur elle; à l'entendre, on se croirait au temps de Dioclétien; on dirait le christianisme près de succomber sous la persécution. M. l'archevêque fait de la religion un singulier instrument de politique et de rancune, et nous ne savons pas ce que gagne l'Évangile à servir d'enveloppe à d'aigres ressentimens.

La mort de Charles X place d'une manière éclatante le parti du passé en face des intérêts nouveaux. Maintenant il y a en Europe deux prétendans, deux adversaires de la révolution et de la cause constitutionnelle, don Carlos et Henri V. Il y a entre ces deux princes solidarité intime, et il est impossible que les gouvernemens absolus de l'Europe ne les entourent pas de leurs vœux et de leurs espérances. C'est un avertissement pour la cause et les gouvernemens constitutionnels d'opposer à ces entreprises une étroite alliance; il faut espérer que le ministère du 6 septembre comprendra les devoirs et la politique de la France, et nul mieux que M. Molé n'est fait pour les comprendre, si la partie doctrinaire du cabinet ne vient se mettre à la traverse.

L'Espagne paraît en ce moment décidée à chercher son salut dans un heureux mélange de force et de modération. A l'armée, Rodil a été contraint de résigner son commandement, et il est sous le coup de la justice du pays. Son successeur Narvaez n'a pas attendu la division de Ribero pour se mettre à la poursuite de Gomez; mais aussi ardent que Rodil s'est montré lent et perfide, il a su persuader aux soldats que la rapidité était déjà une première victoire, et que, dès que l'ennemi serait atteint, il serait vaincu. Dans le cabinet, il est question d'une nouvelle combinaison qui réunirait Calatrava et Mendizabal et leur adjoindrait des hommes politiques nouveaux, entre autres M. Olozaga, député de Logrono, l'un des auteurs de l'insurrection militaire de la Granja, et disposé à se montrer aujourd'hui aussi prudent qu'énergique. La modération paraît, au reste, conduire les cortès, dont le principal écueil était la déclamation et la violence : une immense majorité a déféré la régence à la reine Christine. Que les cortès, dont l'origine et les tendances sont nécessairement révolutionnaires, et qui ne pourraient être suspectes au pays, sachent se contenir en s'affermissant; qu'elles rédigent une constitution vraiment libérale et pratique, en tête de laquelle elles écriront le principe de la souveraineté nationale et les glorieux souvenirs de 1812, et qu'elles identifient leur cause avec celle du siècle luttant contre le passé.

Dans ces derniers jours, le Portugal, plus encore que l'Espagne, a attiré l'attention, et Lisbonne a mis vivement en présence les deux constitutions qui, depuis quinze ans, ont essayé de lui donner la liberté. Nous avons déjà dit comment la charte de don Pedro pouvait passer à Lisbonne pour être plus libérale que le *statut royal* à Madrid; mais les derniers évènemens viennent de donner à la constitution de 1822 une consécration d'indépendance nationale et marquer la charte de don Pedro d'une réprobation qui paraît irréparable. La majorité de la nation, qui repousse don Miguel, semblait, jusqu'aux derniers évènemens, indécise entre les deux constitutions, et ne pas attacher à l'une d'elles une préférence décisive; mais dès qu'elle a vu l'Angleterre s'immiscer indûment dans ses dissensions, son choix a été fait, et elle s'est prononcée pour la constitution que menaçait l'intérêt anglais. Lord Howard de Walden a fait maladroitement une démonstration intempestive, et il a dù rembarquer ses matelots après avoir assisté à la défaite du parti aristocratique. Quelle a été dans cette affaire la conduite de la France? Lord Palmerston prétend dans le *Morning-Chronicle* que la France était complice de l'Angleterre, mais que, plus habile ou plus heureuse, elle n'a pas mis à découvert sa coopération. La tentative contre-révolutionnaire des 3 et 4 novembre jette un nouveau jour sur les divisions du cabinet du 6 septembre. Au fond on y désirait la contre-révolution au profit de la charte de don Pedro,

mais on n'osait pas agir ouvertement: on s'est mis à la suite de l'Angleterre; on aurait célébré en commun le triomphe du parti aristocratique, mais on était convenu de laisser à la Grande-Bretagne l'initiative et la responsabilité de l'entreprise. L'amiral Hugon avait deux espèces d'instructions; les instructions officielles lui prescrivaient une exacte neutralité, et nous croyons que M. Molé les a signées sincèrement; d'autres instructions enjoignaient une coopération prudente aux actes de l'amiral anglais; il fallait ne rien compromettre, mais adhérer sur-le-champ aux résultats obtenus. Or, l'Angleterre ayant échoué, la France naturellement est restée immobile, et rien n'a trahi, aux yeux du peuple de Lisbonne, la pensée de son gouvernement; mais au fond, elle était contre-révolutionnaire. Comment en douter quand l'organe le plus accrédité du ministère a pris soin de nous en instruire? Il est vrai que, quelques jours auparavant, il avait célébré le système de la neutralité absolue; le premier article avait été inspiré par la sage réserve de M. Molé, et le second redigé sous la dictée de M. Guizot. Il faut convenir que cette unanimité du cabinet doit inspirer à l'Europe un grand respect pour notre politique, et il est donc écrit que partout où doit éclater une tendance contre-révolutionnaire, on rencontrera la trace et le nom de M. Guizot.

La tentative avortée de Lisbonne a singulièrement ébranlé lord Palmerston; elle est en contradiction flagrante avec la politique naturelle des whigs, et les déconsidère vis-à-vis de la cause constitutionnelle et libérale du continent. Le parti whig est pauvre en hommes d'état capables de traiter avec l'Europe, et depuis long-temps il eût donné un successeur à lord Palmerston, s'il eût eu dans ses rangs un homme en état d'occuper le poste des affaires étrangères. Au reste, lord Palmerston se défendra vivement au parlement; pressé entre les tories et les radicaux, il ne pourra se justifier qu'en accusant le cabinet français d'avoir déserté la politique de la quadruple-alliance; les récriminations seront vives et les indiscrétions curieuses.

Alger vient d'être insulté par les Arabes, et la France, dont la puissance en face de ces barbares repose surtout sur le respect moral qu'elle inspire, a vu la capitale même de sa colonie menacée par l'ennemi qu'enhardissait l'absence de nos troupes marchant sur Constantine. Ainsi, au moment où s'accomplit une expédition lointaine, son effet, même heureux, est détruit par une attaque qui s'adresse au cœur de nos possessions. Avec cinq mille hommes de plus en Afrique, on eût évité ce fâcheux inconvénient; mais le ministère est si constitutionnel, qu'il n'ose pas dépasser son budget. Nous espérons qu'on lui répondra à la tribune que *la lettre tue et l'esprit vivifie*, que le pouvoir exécutif a

précisément pour mission de faire les choses nécessaires, sous sa propre responsabilité, quand il s'agit de l'honneur et du sang de la France. Le découragement semble gagner la colonie, l'armée est mécontente. Le maréchal paraît confondre le despotisme et la fermeté; il vient de renvoyer en France un officier distingué, M. Edmond Pelissier, qui avait fait de l'Afrique et de notre colonie une étude approfondie, et dont M. Clauzel n'avait pu apprendre la correspondance avec un de nos journaux que par des confidences amicales qu'il avait provoquées lui-même.

On commence à s'organiser pour l'hiver; les salons vont se rouvrir. On dit que celui de Mme de Flahaut est l'objet des méditations de M. Guizot, qui voudrait y faire accepter son influence et sa coterie. Jusqu'à présent, le salon de Mme de Flahaut (dont le mari a montré pour le jeune Louis Bonaparte un intérêt tout paternel), rendez-vous de la diplomatie et de l'aristocratie étrangère qui vient à Paris, s'est montré peu favorable aux prétentions ambitieuses et à la jactance imperturbable de l'école doctrinaire. M. Guizot voudrait dissiper ces inimitiés railleuses qui l'inquiètent, et il est question d'une haute intervention diplomatique pour ménager un traité de paix où l'on s'engagerait à une bienveillance réciproque.

Cependant M. Gasparin, le plus grand musicien du ministère, occupe ses loisirs avec les arts, et l'on sait que M. Guizot, aidé de M. de Rémusat, lui ménage de longs instans libres de soucis et d'affaires. Alors M. Gasparin se livre tout entier à l'art, il songe à la musique, il songe à son *opéra*, car M. Gasparin a fait un opéra qui devait accabler Rossini et ressusciter Grétry; M. Gasparin est Français .... en musique, et l'éclat de l'école italienne lui paraît une offense à l'honneur national. En général, toute musique qui n'est pas la sienne ne lui est pas agréable; on l'a vu dormir à la répétition de *la Esmeralda*, comme pour protester courageusement contre un genre qui n'est pas le sien. M. Gasparin appartient en politique à la vieille musique française; c'est le mélomane de Champein.

Sans chanter, peut-on vivre un jour ?

Il déplore ses grandeurs parce qu'elles sont un obstacle à sa gloire; il ne siérait pas qu'un membre du cabinet se fît jouer à l'Opéra-Comique; tout ce qu'il peut est de haranguer le Conservatoire en maître de chapelle de comédie, de donner des dîners musicaux. Nous adressons au ciel des vœux pour que M. Gasparin puisse servir un jour au public sa musique; nous demandons à grands cris sa disgrace pour avoir son opéra, car il est de la destinée du génie d'éclater surtout dans le malheur.

A côté des distractions musicales de M. Gasparin, les affaires électorales fixent toujours l'attention des deux ministres de l'intérieur, M. de

Rémusat et M. Guizot. Le ministère a opposé une dénégation à ce que nous avons dit de ses soins et de son travail en cas d'élections futures; nous persistons à croire nos renseignemens exacts. Le ministère se défie, et à bon droit, de la chambre; il veut se tenir prêt pour telles circonstances où il pourrait obtenir du roi de la dissoudre.

L'approche de la session rend tous les jours plus vives les différences qui séparent MM. Molé et Guizot. M. Molé soutient de bonne foi le système de non-intervention, mais ses vœux et ses sympathies sont pour la cause constitutionnelle; loin d'incliner au côté droit, son attention est éveillée depuis quelque temps par les menées et les espérances des partisans de l'ancienne légitimité. M. Guizot, au contraire, voudrait intervenir à Lisbonne pour la cause aristocratique; il l'écrit et le proclame; ses avances au parti légitimiste continuent toujours. M. Molé va au centre gauche, M. Guizot au centre droit; comment garder long-temps encore les apparences de l'union, et paraître faire route ensemble quand on est si loin l'un de l'autre? Le caractère de M. Molé l'appelle à former un jour des alliances plus nationales que celles qu'il pourrait trouver dans le parti doctrinaire.

— M. Lerminier vient de publier le cours d'histoire des législations comparées qu'il professe avec tant d'éclat et de succès au Collége de France (1). Ces leçons renferment l'histoire du droit international pendant la période qui s'étend depuis la bataille d'Actium jusqu'à Commode. La sténographie a conservé au style tout le coloris et tout le mouvement de l'improvisation. Quant aux idées mêmes du livre, jamais on n'avait aussi bien compris et mieux retracé la transformation du génie antique qui s'opère sous les empereurs, la naissance et les progrès de l'esprit nouveau, et la lutte de ces deux tendances pour aboutir à un progrès de plus en plus marqué de la civilisation.

— Sous le titre d'*Exposé et Examen critique du système phrénologique*, le docteur Cerise vient de donner un volume qui intéresse tous ceux qui s'occupent à la fois de philosophie et de physiologie. Le point de vue de l'auteur, comme il l'explique avec étendue dans une lettre adressée aux élèves de l'École de Médecine et qui sert de préface au livre, est le christianisme entendu et professé dans le sens où l'établit M. Buchez. De cette position élevée de spiritualisme et de morale, M. Cerise s'en prend directement aux conséquences et aux principes de l'école phrénologique, et montre à merveille combien ses prétentions sont exorbitantes par rapport aux faits et aux bases réelles. Avec cette fermeté et

(1) 1 vol. in-8°, chez Ebrard. — Semestre d'été.

cette certitude de dialectique que procure une philosophie religieuse, il démasque et déjoue les demi-conséquences, les réserves et les contradictions peu franches de l'école phrénologique en ce qui touche la morale et la nature de l'homme : en un mot, s'il ne prétend pas détruire, si peut-être il ne discute pas assez en détail un certain nombre de faits particuliers (travail qui d'ailleurs a été exécuté en partie par M. Lélut que M. Cerise cite souvent), il porte à la phrénologie comme science un échec vigoureux dont elle devra tâcher, si elle peut, de revenir. On aime surtout à rencontrer, dans M. Cerise, un physiologiste, qui connaît réellement et qui approfondit avec originalité les grandes sources philosophiques.

— M. Patin vient de rouvrir, aujourd'hui 30, son cours de poésie latine à la Faculté des Lettres. Il parle cette année du siècle d'Auguste, mais il s'arrêtera auparavant sur Catulle, cet élégant devancier qui méritait d'en être. Dans cette première leçon, où le professeur a exposé les principaux traits de la poésie romaine arrivée à l'âge de perfection, les auditeurs charmés ont admiré et goûté, comme toujours, cette exquise urbanité de diction, cette aménité choisie de pensée et de termes qui caractérise M. Patin entre tous ceux qui professent aujourd'hui : il faudrait, pour bien exprimer ce mérite, désormais si rare, lui appliquer, dans le sens primitif et sérieux le mot de *gentillesse* d'esprit et de langage. En parlant dès aujourd'hui de Catulle, l'élégant critique a su en exprimer et en reproduire toute la grace : il a été *catullien*.

— L'Espagne, qui préoccupe si vivement l'attention publique, et qui se détache d'une façon si originale avec ses vestiges de barbarie et ses ébauches constitutionnelles sur la civilisation uniforme et prosaïque du reste de l'Europe, attend encore un historien. Aschbach, en Allemagne; Bigland, en Angleterre; Rabbe, en France, ont fait des tentatives plus ou moins heureuses. Aujourd'hui, M. Rosseeuw-Saint-Hilaire entreprend cette tâche difficile, de raconter l'histoire d'un peuple formé des élémens les plus divers, et dont les chroniqueurs, soit arabes, soit catholiques, doivent être soumis à la plus sévère critique. Un volume a paru (1), et contient la période gothique. M. Saint-Hilaire a jeté un jour tout nouveau sur ces commencemens de l'histoire d'Espagne.

— On annonce, pour le 20, la vente de la bibliothèque de M. F. de La Mennais. Cette importante bibliothèque est composée de plus de deux mille ouvrages, dont quelques-uns sont d'une extrême rareté; ils sont tous revêtus de la signature du propriétaire. On peut prendre connaissance du catalogue chez MM. Paul Daubrée et Cailleux, rue Vivienne, 17.

(1) 1 vol. in-8°, chez Levrault, rue de La Harpe, 81.

— Il y a bientôt un demi-siècle que l'Angleterre s'avisa de faire des filous de Londres le noyau d'un peuple destiné à couvrir l'île immense à laquelle les navigateurs Hollandais, qui l'avaient découverte, donnèrent le nom de Nouvelle-Hollande : ce fut en 1788 que le gouvernement anglais fonda Botany-Bay. Aujourd'hui, près de 80,000 Européens, dispersés sur les côtes ou dans les forêts de la Nouvelle-Galles du Sud, et sur quelques points de l'île de Van-Diémen, forment la population des possessions australo-anglaises. On devine combien les annales d'un semblable peuple doivent différer de celles des sociétés européennes, combien elles doivent être remplies de faits neufs et dramatiques. Les chances multipliées de non-réussite provenant de causes diverses, telles que l'éloignement de la métropole, la disette de vivres, les attaques des indigènes, l'ingratitude du sol, tout cela, réuni aux mauvaises dispositions des déportés, menaça long-temps d'étouffer dans son berceau la colonie naissante. Ces incidens, ces dangers, ces vicissitudes suffiraient sans doute pour fournir la matière d'un livre. Quand on ne trouverait dans celui que vient de publier M. de la Pilorgerie (1), que le récit exact et circonstancié de ces évènemens, nous le remercierions déjà de nous l'avoir fait. Mais une pensée plus haute a inspiré l'auteur, et à vrai dire, c'est le second titre de son ouvrage qui désigne le véritable but qu'il s'est proposé d'atteindre. Il a cherché, dans les annales des colonies pénales de l'Angleterre, des faits propres à jeter une vive lumière sur la grave question de la déportation. A ses yeux, l'histoire de Botany-Bay n'a d'importance qu'en ce qu'elle contient la solution d'une question morale. Peut-on fonder des colonies matériellement florissantes avec des criminels? Ces hommes, après avoir violé les lois de l'association dans leur patrie, peuvent-ils devenir des colons utiles? Non, pense M. de la Pilorgerie, et pour preuve, il nous apprend que Botany-Bay, malgré tous les sacrifices pécuniaires de l'Angleterre, n'existerait plus, si l'émigration libre n'était venue au secours de ces établissemens. La déportation considérée comme peine réunit-elle du moins les conditions que les législateurs doivent attacher aux sévérités de la loi? Non, répond encore l'auteur, elle n'est propre ni à réformer le coupable, ni à intimider les malfaiteurs. Voilà les conclusions morales de ce livre, conclusions que l'auteur se croit autorisé à tirer de l'examen consciencieux des documens officiels, des enquêtes parlementaires, des relations et des divers voyages publiés en Angleterre. Ce livre offre une lecture très intéressante comme histoire; il est écrit

(1) *Histoire de Botany Bay, ou Examen des effets de la déportation considérée comme peine et comme moyen de colonisation*, par M. de la Pilorgerie. 1 vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine, 33.

avec chaleur, avec conviction; il mérite une place auprès des travaux excellens de MM. de Beaumont et de Tocqueville.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Nous sommes en décembre, et pourtant la saison littéraire n'est pas encore ouverte. Depuis le grand et légitime succès de *Jocelyn*, il n'a pas paru en France un seul livre poétique de quelque valeur. Le Théâtre-Français, après avoir publié des programmes pleins de promesses, nous ramène à *Don Juan d'Autriche* et à *Lord Novart*, comme si *Don Juan d'Autriche* et *Lord Novart* pouvaient prétendre à la durée. L'œuvre de M. Adolphe Dumas, vantée pompeusement pendant quelques semaines, comme un chef-d'œuvre inattendu, ne paraît pas même sur le feuilleton de l'affiche, et semble avoir épuisé l'ardeur et l'enthousiasme de MM. les comédiens ordinaires, avant de se présenter sur la scène. Nous sommes habitués à juger sur pièces, et il nous répugnerait de prononcer sur *la Fin de la comédie* avant de l'avoir entendue. Quoique *la Cité des Hommes*, début laborieux de l'auteur, ne se distingue pas précisément par la netteté, et quoique la netteté soit une qualité indispensable au théâtre, cependant il n'est pas impossible que M. Adolphe Dumas ait dépensé dans les neuf mille vers de son volume toutes les idées confuses, toutes les paroles sonores et mystérieuses qui chargeaient depuis long-temps sa mémoire. Il n'y a aucune invraisemblance à supposer qu'une fois débarrassé du fardeau importun de ses espérances palingénésiques, une fois en règle avec sa conscience, une fois sûr d'avoir apporté son contingent rimé à cette grande Babel anonyme qui se donne pour la régénération sociale, il ait entrepris une œuvre dramatique, dans le seul intérêt de la passion ou du ridicule. La question, envisagée en elle-même, peut se résoudre dans le sens que nous indiquons. Sans doute il y a plus que de la témérité à tenter la mise en présence de Faust et de don Juan; sans doute le libertin espagnol et le rêveur allemand sont deux types difficiles à gouver-

ner; et M. Adolphe Dumas, en choisissant pour thème dramatique deux personnages que Byron et Goëthe ont immortalisés, n'a pas pris le parti le plus sage. Mais toutes ces remarques, dictées par une impartialité bienveillante, ne sauraient détruire l'intérêt qui s'attache à *la Fin de la comédie;* car cette pièce, quel que soit le succès que l'avenir lui réserve, n'est pas une pièce de *faiseur*, et, à nos yeux, c'est une puissante recommandation. S'il est vrai, comme on le dit, que MM. les comédiens ordinaires, sans tenir aucun compte des applaudissemens qu'ils ont prodigués à M. Adolphe Dumas, se disputent maintenant à qui ne jouera pas les rôles de sa pièce, et se préparent à décourager l'auteur par les fins de non recevoir qui ne manquent jamais aux hommes de mauvaise volonté, nous ne lui conseillerons pas de s'adresser au tribunal de commerce, car les drames représentés par autorité de justice sont rarement heureux; et, fussent-ils cent fois excellens, le directeur et les acteurs, après les trois soirées légalement exigibles, sauraient bien s'en débarrasser. Mais nous l'engageons à porter ailleurs une pièce qui pourrait vieillir dans les cartons.

Julie ou la Famille, comédie en cinq actes et en prose, de M. Empis, reçue à l'unanimité et avec acclamations par MM. les comédiens ordinaires, nous préoccupe moins vivement que *la Fin de la comédie.* Depuis long-temps nous savons que penser du goût de MM. les comédiens ordinaires, et surtout du génie de M. Empis. Seul, ou en société avec M. Mazères, M. Empis a plus d'une fois donné sa mesure. *La Mère et la Fille* et *Une Liaison* ont enseigné aux moins clairvoyans ce qu'il faut attendre de cet habile et fécond écrivain. Plus récemment *Lord Novart* nous a montré comment ce poète moraliste comprend la peinture des mœurs parlementaires. A Paris, à Vienne, à Londres, M. Empis est toujours le même, verbeux et trivial, emphatique, déclamateur; il trouve toujours, et partout, le moyen d'éviter les scènes qu'il pose. Aussi verrons-nous avec une parfaite indifférence *Julie ou la Famille* paraître sur l'affiche du Théâtre-Français.

Nous faudra-t-il donc souhaiter *la Camaraderie* de M. Scribe? On ne parle plus de *la Grand'mère*, dont le rôle principal était destiné à Mlle Mars; comme M. Scribe n'est pas habitué à travailler pour la seule gloire de son nom, il est probable que cette grand'mère, dont Mlle Mars n'a pas voulu, paraîtra quelque jour sur le boulevart Bonne-Nouvelle, ou rue Lepelletier, sous la forme d'un vaudeville ou d'un ballet. Qui sait même si M. Halevy ne se chargera pas de la mettre en musique? Pour l'auteur de *la Juive* qu'y a-t-il d'impossible? Ainsi la saison s'ouvrira par *la Camaraderie*. Or, la camaraderie littéraire n'est plus aujourd'hui qu'un mot sans valeur, un mot qui ne répond à rien; la camaraderie lit-

téraire est morte avec le ministère Martignac. Elle était inconnue sous l'administration Villèle, et dès que M. de Labourdonnaye eut mis les pieds à l'hôtel de la rue de Grenelle, elle disparut sans retour. S'il y a aujourd'hui une camaraderie digne de la satire ou de la comédie, c'est à coup sûr la camaraderie politique; mais M. Scribe osera-t-il l'attaquer? Quant à la camaraderie littéraire, fût-elle encore de ce monde, l'auteur de *Bertrand et Raton* serait fort embarrassé de la peindre, car il ne l'a jamais vue, jamais étudiée. Jamais, que nous sachions, il ne s'est introduit dans le cénacle, et peindre la camaraderie sans consulter le souvenir du cénacle, équivaut à peu près à peindre la civilisation française sans tenir compte de Paris, car le cénacle était le foyer même de la camaraderie. M. Scribe n'a jamais été bien placé pour étudier les mœurs littéraires, car il a toujours affecté un grand dédain pour la littérature. Dans le monde de veuves et de colonels, de banquiers et de grisettes, sur lequel il a vécu pendant la restauration, monde qui n'a jamais existé hors du théâtre dédié par lui à ses collaborateurs, il n'a guère eu l'occasion d'apprendre comment les poètes se louent ou se calomnient entre eux. Je doute même qu'il sache précisément ce que c'est qu'un poète, à moins qu'il ne l'ait appris de Gontier ou de Mme Perrin.

Comme fiche de consolation, M. Jouslin nous promet *la Popularité* de M. Casimir Delavigne. Mais hélas! la popularité, nous le craignons fort, est allée rejoindre la camaraderie littéraire. Où est l'homme aujourd'hui qui sacrifie à la popularité le sourire du roi ou quelques sacs d'écus? où est l'homme qui, pour enchaîner l'opinion, renonce au plus mince emploi, pour lui-même ou pour ses neveux? S'il y a quelque part un homme de cette trempe, et si cet homme a posé devant M. Casimir Delavigne, nous espérons que l'auteur de *la Popularité* voudra bien nous livrer le nom de son modèle. Non-seulement, du moins nous le pensons, la popularité n'est plus de ce monde; mais les hommes qui se partagent aujourd'hui le pouvoir se font de l'impopularité un titre à la confiance des chambres et de la cour. Il ne faut pas exagérer l'importance du patronage littéraire exercé par M. Guizot. Ramenés à leur véritable valeur, tous les encouragemens donnés par M. Guizot, soit aux études historiques, dont plus tard il profitera si la disgrace lui fait des loisirs trop longs, soit à l'art dramatique, pour lequel il n'a jamais montré une sympathie bien vive, signifient tout simplement que l'historien des Stuarts n'a pas même étudié les premiers élémens de la popularité; car il importe peu à la société française que deux poètes se constituent en conseil de régence pour administrer l'art dramatique. Si M. Guizot avait pour la popularité un amour sérieux et persévérant, j'aime à croire qu'il s'y prendrait autrement pour la conquérir. Le jour où il voudra devenir vraiment populaire,

il fondera l'autorité politique des classes lettrées sur d'autres bases que les titres académiques. Il ne sera plus nécessaire d'appartenir à l'une des cinq classes de l'institut pour siéger au Luxembourg.

M. Delavigne, qui travaille lentement, devrait renoncer à la comédie politique. Nous n'avons jamais pensé à lui reprocher la nature de ses facultés. L'improvisation a porté malheur à trop d'intelligences fécondes, pour que nous puissions la recommander aux intelligences qui ne se distinguent pas par la fécondité. Mais chaque œuvre a ses conditions et ses lois. Or, la comédie politique ne s'accommode pas de la patience aussi bien que les drames historiques ou les tragédies classiques. Le poète qui prend le rôle d'Aristophane doit vivre dans l'Agora et savoir ce qui s'y passe. S'il s'enferme dans la retraite pour ordonner des périodes harmonieuses, il court le danger de confondre la guerre du Péloponèse et la guerre de Macédoine, et d'attaquer un ennemi qui n'est plus. S'il ne se mêle pas à la vie publique, s'il n'est pas au courant des évènemens de chaque jour, s'il se recueille pour encadrer dans les lignes inflexibles de la rhétorique les passions qui se heurtent, se détruisent et se renouvellent pendant qu'il versifie, il se condamne à un perpétuel anachronisme. Quand il produit son œuvre, son œuvre n'a plus de sens. Il met la Ligue en comédie, et nous sommes à la Fronde; la Fronde, et nous sommes à la Régence; la Régence, et nous sommes aux Etats-généraux. Il n'est jamais compris de la génération qui l'écoute. Pour soutenir le rôle d'Aristophane, il ne faut pas demander au passant le nom du nouveau Cléon, il faut avoir entendu soi-même le Cléon qui parle, et ne pas attendre qu'il soit dépossédé.

Il semble que toutes ces vérités soient triviales à force d'évidence, et cependant nous croyons utile de les répéter, car nous n'avons pas oublié *la Princesse Aurélie*. Cette comédie, que les salons de Paris attendaient avec impatience, ne trouva plus personne à qui parler lorsqu'elle se montra sur la scène. Le triumvirat politique attaqué par M. Delavigne avait disparu depuis plusieurs années. Si MM. de Villèle, Corbière et Peyronnet assistaient à la représentation, ils ont pu se féliciter, non pas de la malicieuse lenteur, mais de la lente malice de leur ennemi. Un satirique de la force et du caractère de M. Delavigne est une véritable bonne fortune pour les vices triomphans. Les vainqueurs ont le temps de se préparer à la défaite et de rassembler leurs bagages. Quand M. Delavigne se met à les poursuivre, la charrue a déjà effacé les dernières traces du camp.

Il est probable que l'auteur de *la Princesse Aurélie* a conçu, je ne dis pas le plan, mais le projet de sa nouvelle comédie en lisant *la Popularité* d'Auguste Barbier. Encore tout ému de cet iambe vengeur qui frappait sur un ennemi debout, il aura rêvé l'enchâssement de cet iambe dans l'orfévrerie d'un dialogue dramatique pareil à *l'École des Vieillards*. Mais

pour fondre le minerai, affiner le métal et laminer les lingots, M. Delavigne a pris son temps; quand la garniture s'est trouvée prête, la pierre avait disparu, ou du moins ne demandait plus à être montée. C'est là, si je ne me trompe, l'histoire de *la Popularité* que nous aurons cet hiver, à moins que M. Delavigne, pour achever son cinquième acte, n'attende le couronnement de l'empereur d'Autriche à Milan, ou la solution de la question espagnole.

Quelle que soit la perfection grammaticale de la nouvelle comédie, lors même que les hémistiches de M. Delavigne lutteraient de précision et de régularité dans leurs mouvemens avec les régimens prussiens, il manquera toujours à *la Popularité* en cinq actes et en vers un élément de succès indispensable à toutes les comédies politiques, l'opportunité. C'est un malheur sans doute, mais un malheur qu'il était facile de prévoir. Après avoir versifié dans ses *Messéniennes* la colère de la presse libérale, M. Delavigne devait naturellement continuer sur les iambes d'Auguste Barbier l'œuvre patiente et impersonnelle commencée sur la prose de MM. Étienne et Arnault. Sa mission n'est pas et n'a jamais été de guider la génération à laquelle il s'adresse, mais de suivre ceux qu'elle écoute.

MM. Hugo et Dumas, tout entiers à la construction de leur théâtre, ne promettent rien au Théâtre-Français. L'auteur d'*Henri III* n'a pas encore tiré de ses lectures érudites la tragédie de *Caligula* qui devait nous inspirer pour le *Britannicus* de Jean Racine une pitié si douloureuse. Tacite et Suétone attendent encore un interprète digne du goût de la France et de la corruption romaine. Quelle que soit l'habileté de nos architectes, nous ne pouvons guère espérer *Caligula* avant octobre 1837; car sans doute les pensionnaires de l'école de Rome, appelés à présenter des projets pour l'érection du second théâtre français, voudront produire une œuvre durable, et trois cents jours suffiront tout au plus pour construire une salle honorable. Il n'est plus question de *Madame de Maintenon*, dont le principal rôle avait été offert à Mlle Mars, et qui devait placer M. Hugo entre Molière et le duc de Saint-Simon. Nous ne savons pas si M. le comte Septime de Latour-Maubourg s'est montré plus empressé que M. de Rayneval, s'il a expédié à l'auteur d'*Hernani* les pamphlets publiés en Espagne sur les relations de Madrid et de Versailles. Il nous semble que cette question n'est pas sans importance; et M. Molé s'empressera sans doute d'enjoindre à notre ambassadeur de fouiller toutes les bibliothèques de la Péninsule, et de faire transcrire par ses secrétaires tous les documens inédits dont M. Hugo peut avoir besoin pour écrire sa comédie. Car sa comédie est historique, et, pour mériter le titre qu'elle portera, il est bon qu'elle n'emprunte pas à la seule histoire, à l'histoire authentique et avérée, les caractères et les scènes

qu'elle nous offrira. Il y a deux manières de dominer l'histoire, celle de Montesquieu et celle de Shakspeare, l'interprétation philosophique et l'interprétation poétique. M. Hugo, qui veut non-seulement dominer l'histoire, mais dominer en même temps Montesquieu et Shakspeare, a choisi une méthode nouvelle; il consulte, pour ses créations dramatiques, une histoire ignorée du monde entier, et grace aux révélations mystérieuses de ses lectures, il déroute l'érudition de l'Europe. Gœttingue et Cambridge, Vienne et Berlin, Milan et Paris, ignoraient les aventures galantes de Charles-Quint, la tendresse maternelle de Lucrèce Borgia, l'impudicité de Marie Tudor. A cette heure, l'Europe attend que M. Hugo veuille bien lui enseigner le reste de l'histoire, et lui souhaite de nombreuses années afin que son enseignement puisse être complet.

On assure que M. Hugo convoite la pairie, et qu'il ne frappe aux portes de l'Académie française que pour entrer au Luxembourg. A notre avis, il y a dans cette double ambition au moins une méprise. Que M. Hugo entre à l'Académie, à la bonne heure! plus d'une fois nous avons appuyé sa candidature, et sans admettre l'infaillibilité poétique de M. Hugo, nous serons toujours prêts à proclamer l'importance du rôle qu'il a joué dans la littérature contemporaine. Mais il nous semble que pour demeurer fidèle à ses antécédens, il se doit à lui-même, si vraiment il désire la tribune, d'arriver à la tribune par l'élection. Il a devant lui l'exemple de M. de Lamartine qui ne s'est pas découragé. M. Hugo craint-il de ne pas rencontrer dans le corps électoral une assez vive sympathie? espère-t-il que la cour se montrera plus clairvoyante que la bourgeoisie, et devinera chez lui des facultés que la foule ne saurait entrevoir? Si M. Hugo était vraiment coupable de cette pusillanimité, nous blâmerions hautement son inconséquence; car jusqu'ici il a toujours pris la foule pour juge entre lui et ses détracteurs. Or, si la foule est assez sage pour apprécier les *Orientales* et *Notre-Dame de Paris*, comment lui serait-il refusé d'apprécier les facultés politiques de M. Hugo? Elle pourra bien lui reprocher d'attribuer à toutes les assemblées le rôle de la Constituante; mais le reproche atteindrait beaucoup d'autres hommes d'état. Elle pourra lui conseiller de ne pas renouveler en toute occasion la déclaration des droits de l'homme, et de ne pas confondre les libraires de la Belgique avec l'Europe féodale. Mais, en vérité, il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour ne pas tolérer de pareils reproches; à moins que M. Hugo ne désire être oublié, ce qui n'est pas vraisemblable, nous lui conseillons de ne pas songer à la pairie.

Jusqu'à présent, les candidats qui se présentent pour recueillir l'héritage de M. Raynouard ne sont pas nombreux. M. Hugo n'a contre lui que

M. Mignet. Mais lors même que M. Mignet serait préféré par l'Académie française, il resterait encore à M. Hugo l'Académie des Inscriptions; car M. Raynouard avait deux fauteuils à l'Institut. Il est vrai que M. Hugo n'a pas fait de travaux comparables à ceux de M. Raynouard sur la langue romane. Mais M. Hugo s'est toujours donné pour un homme d'une érudition profonde et encyclopédique. Ses découvertes en histoire littéraire ne sont pas moins surprenantes que ses découvertes en histoire politique. Avant d'apercevoir les aventures amoureuses de Charles-Quint et le libertinage effronté de Marie Tudor, il s'était démontré que la Grèce antique n'a jamais connu le grotesque, et il avait supprimé Aristophane. Il avait généralisé le mot d'Eschyle sur lui-même et rangé Sophocle et Euripide parmi les fils d'Homère, ce qui prouve, jusqu'à l'évidence, que M. Hugo a sur l'histoire littéraire de l'antiquité des idées tout-à-fait personnelles. C'est là certainement des titres archéologiques, et l'Académie des Inscriptions ne saurait les méconnaître. Parlerai-je des découvertes nautiques de M. Hugo? ai-je besoin de rappeler cette bienheureuse barcarole qui figura si gaiement dans la bataille de Navarin, et frappa de stupeur tous les officiers de notre marine? Panseron et Bruguière, Romagnesi et Beauplan, qui jusque-là n'avaient vu leurs barcaroles que sur les pianos d'Erard ou de Pleyel, n'apprirent pas sans étonnement qu'ils étaient, à leur insu, ingénieurs de la marine, et qu'ils avaient prêté aide et assistance aux escadres combinées de la France, de la Russie et de l'Angleterre. MM. Letronne et Dureau de Lamalle oseraient-ils contester l'érudition de M. Hugo? Nous ne le pensons pas. Les découvertes que nous signalons sont présentes à toutes les mémoires, et ne peuvent être ignorées de ces messieurs.

Que si, contre notre attente, M. Hugo se retirait devant M. Mignet, et ne se présentait pas à l'Académie des Inscriptions, nous ne pourrions que le plaindre; car la royauté, en se réservant les nominations du Luxembourg, n'a pas songé à s'attribuer les nominations de l'Institut, et M. Hugo rencontrera long-temps encore aux portes de l'Académie française un juge qu'il n'a jamais aimé, qu'il n'aimera jamais, la discussion.

G. Planche.

F. Buloz.